

Habiller le ciel

Eugène Ebodé

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

EUGÈNE ÉBODÉ

HABILLER LE CIEL

ROMAN

CONTI
NENTS
NOIRS

rf | GALLIMARD

EUGÈNE ÉBODÉ

HABILLER LE CIEL

ROMAN

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

Tout ce qu'il a vécu, il me faut l'éprouver à nouveau. Mais je sais bien que celui que je recrée doit être fort différent du garçon qui s'est trouvé vivre l'histoire que je relate. Mes souvenirs sont très précis, je n'ai oublié ni les noms, ni les visages, ni les lieux, mais il va de soi que la mémoire a travaillé et qu'il ne peut pas ne pas exister un écart entre ce qu'elle a enregistré il y a quelque quarante ans et ce que j'y puise.

CHARLES JULIET,
Accueils, « Journal IV-1982-1988 »

Voici que le grand Soleil avait parcouru le cercle des Signes et accompli l'année lorsque, de nouveau, mon sommeil fut traversé par la sollicitude vigilante de la bienfaisante divinité et, de nouveau, elle me parla d'initiation, de nouveau, de cérémonies sacrées. Je m'étonnais, me demandant quelle était son intention et ce qu'elle voulait présager.

APULÉE, *L'Âne d'or ou les Métamorphoses*

Mère et fils

Père est décédé il y a seize ans, sans amertume, mais après des souffrances indues. Mère est partie en septembre dernier, d'un coup. Je me suis rendu aux obsèques du chef de famille. Une foule imposante assista à ses funérailles dans le strict respect des rites ancestraux requis lors du départ d'un patriarche. Je n'ai cependant pu me hâter vers Mère pour sceller nos adieux définitifs. Ai-je eu tort ? Ai-je agi conformément aux circonstances et à ce qu'elle aurait approuvé ? Je m'enfonce dans un labyrinthe aux hypothèses sans cesse fluctuantes. Justes et fiables un jour, elles ne le sont plus guère le lendemain. Versatilité des humeurs ou fléchissement du métabolisme général quand il s'empare de nos pensées et agite nos raisonnements tels des accordéons déréglés ? Montent à présent en moi, depuis la mer des interrogations et des turbulences qui m'assaillent, des vagues de hauteur dissemblable. Elles forment tantôt des vallons, tantôt des montagnes russes, où s'empilent des émotions contradictoires. L'idée de quitter mes souvenirs, de les laisser s'évanouir dans un passé archivé et clos me tente et me rudoie. Il me semblait que l'enfouissement de ces soubresauts de la mémoire et l'évaporation de mes cascades émotionnelles procureraient aussi bien à mon âme qu'à mon corps un opportun apaisement. Il tarde à se manifester.

Il est probable que mon désarroi découle d'un constat difficile à admettre : après le décès de ma mère, j'ai basculé sur l'autre pente de la vie ; quand les parents partent, les enfants, adultes, sont à leur tour face à la vieillesse. Dévale alors, plus vite que prévu, l'angoisse du néant. Celle de ma propre fin m'étreint. Elle diffuse des sensations d'étouffement. Insidieusement, ils activent le désir d'oubli, en particulier de ceux qu'on a tant aimés. Ces mêmes sensations provoquent le tumulte entre les chronologies quand elles ne s'amusent pas à recomposer, dans le passé, une hiérarchie des faits et de leurs perceptions. Je vis un temps autre : il s'appelle le passé recomposé. On ne l'enseigne pas encore dans les écoles, car les grammairiens aiment tout, sauf la nouveauté !

Il faut donc, me dis-je, que je me dépêche d'accoucher de ma mère avant l'envol complet des souvenirs, ces trésors dévalués ! Je me dis

aussi qu'un être n'est pas seulement la somme des événements du passé. Reconstitués ou non. La manière dont une vie s'achève paraît parfois avoir plus d'importance que l'ensemble de ce qu'elle a connu, vécu et réalisé. Quand la mort a enlacé Mère, d'une étreinte blanche et sèche, dans la villa endeuillée de mon frère Laurent où pendait un crêpe noir au portail, là où Mère venait d'expirer, un voisin venu nous assister a dit : « Belle mort, hein ? Parce que fulgurante ! » On a poliment hoché la tête. Certains ont piaffé, en émettant un bruit de bouche caractéristique d'une désapprobation, d'autres ont traîné la savate au sol, signe évident de mauvaise humeur, un petit groupe a maugréé, m'a-t-on dit. Puis l'affluence, comme la houle, a enflé. Les visiteurs ont pris place sous la véranda, à l'intérieur de la maison, et se sont dispersés dans le jardin, sous les arbres, parlant de Mère, de Vilaria, au passé, en attendant les boissons et les plats débordant de sauce, de poissons ou de viande dont les fumets montaient des cuisines. Sur différents foyers, allumés dans l'arrière-cour, cuisaient les mets que la tradition recommandait d'apprêter et que le statut de la personne défunte exigeait de servir sans attendre aux accourus. Aux affamés adeptes de Molière et de la comédie des mœurs comme aux âmes touchées par l'implacable verdict du destin !

Vilaria partie, il a donc fallu, aussitôt la nouvelle répandue, verser force nourritures et boissons dans le ventre de quiconque poussait la porte de la maison endeuillée. Nul ne devait se préoccuper des motivations des personnes aux fronts bas ou de celles des femmes éplorées et en larmes. Étaient-elles réellement peignées ou simplement désireuses de satisfaire aux plaisirs de la bouche ? On entend généralement tout, lors de tels veillées et rassemblements. Mère, habituée à nourrir les enfants affamés et qui venaient s'accroupir ou se recroqueviller à ses pieds, eût maudit le moralisateur. Il vaut mieux une foule, toujours grossissante lors des rites funéraires, qu'un groupuscule, prédit le sage.

Le voisin au ton optimiste, par-delà le drame que constituait pour nous le départ de maman, avait voulu mettre l'accent sur les rôles et sur toutes les souffrances qu'elle avait évités. Pour lui, la mort n'était pas l'épouvante, mais son déroulement. Rapide, il fallait s'en réjouir. Lent, là se situait l'horreur ! Je voulus protester. Même à des kilomètres de distance. Une voix m'ordonna de me taire : « Comment ne pas souscrire à pareille analyse, puisque notre seule certitude en

naissant est notre fin à venir. »

On a beau se le murmurer, le vivre est une autre histoire !

Au cœur de ce temps morose et froid au cours duquel défile dans mes pensées la figure de Mère, j'ai la sensation que le seul bois dont je puisse désormais disposer, pour alimenter ma cheminée et me réchauffer le corps à défaut de dégivrer mon âme, ne proviendra que de la forêt de mes propres souvenirs. S'étioler ou se saborder ? Telle est l'étrange alternative devant laquelle je me retrouve embrumé : sombrer dans la mélancolie des temps passés ou les consumer dans l'âtre de l'oubli, avec le secret et fol espoir de me délester de mes boulets pour renaître de mes moignons. Nous sommes parfois sommés, pauvres humains présomptueux, de construire les broyeuses dans lesquelles nous précipitons nos agendas périmés.

Elle s'est donc éteinte le 4 septembre. Mais septembre n'est vraiment pas un bon mois pour mourir quand on a un fils enseignant !

Elle n'a pas eu le choix. Elle a toujours adoré le mois de la rentrée des classes, percevant la période des vacances comme une petite mort sociale. Une affreuse parenthèse, car elle préparait les jeunes à l'indolence. Elle différât l'entrée dans l'univers des soucis, des contraintes, des responsabilités et des avanies fabriqués à profusion dans le monde des adultes. Aussi, quand s'achevait le mois d'août, Vilaria paraissait resplendir à nouveau et retrouver son énergie habituelle. Elle préparait les cartables, enjouée et ultra mobile, empilant sur la grande table du salon, et pour chacun des enfants, la multitude de livres neufs qui embaumaient la maison d'un parfum qui imprégnait l'air d'une odeur caressante. Nous prenions nos fournitures comme des cadeaux tombés d'un ciel généreux ; il nous avait élus. Tous les enfants n'avaient pas dans leurs cartables les cahiers, les troussees transparentes et en plastique, les gommes, les crayons et les stylos de multiples couleurs à y fourrer.

Mère vouait une affection particulière au stylo rouge. Elle se mit à adorer le Bic rouge quand elle sut qu'il était l'instrument préféré de nos maîtres, des professeurs et des savants. C'était par lui qu'ils traquaient les imperfections. Le rouge cernait les erreurs, les approximations, les fautes. Il était la voie vers la connaissance et la vérité. Mais la terreur aussi. Qui nous lacérait quand un mot était traversé par ce trait rouge, vif et meurtrier.

Mère n'a jamais su lire, mais elle reconnaissait les traits rageurs du rouge qui bondissaient sur la faute, sur l'étourderie, voire sur la maladresse dans l'usage d'un mot ou d'une expression avec la fureur d'un assaut contre l'ignorance. C'était aussi la flèche décochée par l'instituteur pour frapper une opération mathématique mal conduite ou une phrase de guingois, à l'orthographe maladroite ou à la syntaxe boiteuse. Le trait rouge biffait des mots ou des chiffres ; il frappait le négligent et, plus il était appuyé, plus il transperçait le cancre. Nous le ressentions comme un cinglant coup de trique sur le corps, surtout quand la marque était une grosse croix rouge. Elle signalait la malfaçon et, selon la longueur du trait, soulignait le courroux du maître. Le rouge nous terrorisait, Mère le vénérail, car c'était la couleur de la précision, de l'alerte, du redressement, de la modification de ce qui était erroné, mais qui, grâce à l'intercession du rouge, pouvait atteindre une pensée juste, un raisonnement approprié, une réponse correcte. Cependant, le rouge attribuait aussi une note et une appréciation. Sous un ton doux, elle nous invitait, le doigt posé sur la note ou le mot de la maîtresse ou du professeur, à les lui lire. Quand la note comme l'appréciation étaient excellentes, Mère sonnait aussitôt l'*oyenga*, ce cri de joie long et strident qui attirait souvent une foule de curieux vers la maison. Ces youyous intempestifs me gênaient. Je filais dans ma chambre, laissant le terrain libre à celle qui savait entonner un chant ou exécuter une danse.

Elle accordait une grande importance à l'école et, pour cela, il ne faisait aucun doute qu'elle aurait soutenu mon désir de rester auprès de mes élèves et de résister à la tentation de sauter dans un avion à Montpellier pour aller l'enterrer à Nlong, au village, près de Yaoundé. Elle a eu beaucoup d'enfants, en a élevé une quantité innombrable. Lors de ses obsèques, ils s'alignèrent, dignes, abattus et reconnaissants, derrière le cercueil aux chromes rutilants et au vernis impeccable que Zacharie, notre aîné – que nous appelions Zak –, avait tenu à offrir à sa dépouille. Je ne fus pas du nombre de ces enfants, courbés par le chagrin, qui avaient aussi redouté ses colères et son exubérance, mais mes pensées convergèrent vers celle qui nous porta sur son dos, gouverna nos premiers pas et que des inconnus, qu'elle avait nourris, vinrent pleurer avant la dernière pelletée de terre et la dispersion des cortèges. Nous savions, elle et moi, combien les adieux sont déchirants. Nos vies avaient été jalonnées de disparitions d'êtres chers

et de douloureuses mises en terre : son père, que je n'avais pas connu, sa petite sœur, les membres de la famille de mon père, mes deux petits frères, fauchés en bas âge, et bien sûr, sa mère, Grand-mère Koukou. Le jour de son enterrement, elle m'avait dit, essuyant mes larmes et essayant d'étouffer les siennes, rougeoyant ses yeux et enflant sa voix d'une tonalité lugubre : « Le corps se désagrège, mais l'âme reste inébranlable. Nous lui parlerons et elle nous répondra. » Nous pouvions continuer autrement nos échanges, soutenait Mère, après la mort. Aurais-je été un enfant unique, elle m'aurait pardonné mon absence à son enterrement, du moment où, chaque jour ouvrable, je transmettais le savoir et corrigeais des copies, un stylo rouge à la main, biffant ou approuvant. C'est ainsi que j'ai agi, sans demander les jours de congé auxquels j'avais droit en pareille circonstance, j'ai poursuivi mon office, tout en étouffant, pendant mon cours, les sanglots impétueux. Ils se bousculaient en moi par vagues, aussitôt que des flashes de l'existence de Mère traversaient mon esprit et rappelaient l'itinéraire de cette petite et énergique femme. Elle n'avait pas eu droit à la scolarité moderne et elle l'a chérie durant les soixante-dix-neuf années qui, pour elle, ont suivi l'âge requis où l'on endosse un uniforme et promène un cartable pour rejoindre les bancs de l'école. Mais une vie achevée au berceau laisse un goût amer à celles qui lui survivent. La mémoire est alors un fardeau.

Avant de jeter au feu le précieux bois tiré et taillé des forêts de ma mémoire me revient une expérience unique : je l'ai traversée avec Mère. Grâce à elle ? Certainement. Je ne l'ai jamais admis !

J'avais deux ans et demi en ce temps-là et un mal mystérieux me cloua au lit, celui de la maison d'abord, puis celui de l'hôpital Laquintinie de Douala, où je m'allongeai trois mois durant. Le corps médical désespéra ensuite de mon état. Malgré les déplorations et les reniflements de mes proches, Mère écouta le conseil d'un vieil homme malade, arrivé depuis peu dans le même pavillon où ma vie s'en allait. Elle ne l'a jamais revu. J'ai souvent repensé à lui et aux moments qui précédèrent son intervention auprès de ma mère. Sonnant tel un ordre, ses mots me sont restés ! « Emmenez-le hors d'ici ! »

Mère s'est toujours réjouie de lui avoir obéi et de m'avoir sauvé. Curieusement, je n'ai guère partagé son enthousiasme et encore moins son exubérance à propos de ce renversement de situation. Mère et moi

n'avions jamais eu, lorsque nous évoquions tous les deux les moments les plus miraculeux de cette période, le même avis. J'ai souvent bredouillé et laissé échapper des borborygmes devant son air ahuri ou interloqué. J'ai constamment été inapte à développer mon argumentation, car cette sortie de l'hôpital à laquelle nous nous référions tous les deux ne m'était pas apparue aussi heureuse qu'elle se plaisait à le conter. Elle me disait que je n'étais qu'un enfant en ce temps-là. Je n'ai pas oublié la bonhomie de cet animal inconnu. Je m'apprêtais à le rejoindre quand Mère me descella du lit d'hôpital. Pour les médecins, il n'y avait plus rien à faire. J'étais en route vers la mort. Le pouls ne battait presque plus. Pourtant, j'ai vu au cœur du déroutant trouble dans lequel mes forces se consumaient ce que Mère a toujours considéré comme un appât tendu par les puissances des ténèbres, mais mon souvenir l'exaltait et je l'ai toujours nommé « le Grand ami ».

La louve aux mots perçants

Mère est issue des Amougou, le clan des propriétaires de cacao situé dans la giboyeuse forêt équatoriale, à la luxuriance effrayante. Elle ne fréquenta aucune autre école que celle des paraboles se transmettant en un flot savamment organisé au sein des cercles divinatoires ou sous la direction des matriarches. Elle fut choyée par ces dames imposantes qui, malgré la main ferme des mâles sur le gouvernail de la société des Beti, malgré le puissant travail des habitudes et le corset des fausses évidences, avaient leur mot à dire pour trancher des litiges ou influencer, par leur pouvoir souple, les décisions marquantes de la collectivité. C'étaient elles en particulier qui décidaient qui, parmi les jeunes filles du village, pouvait partir vers la grande ville. Elles ne se privaient pas aussi d'ourdir, comme dans un jeu imposé par l'instinct de survie, de petits complots pour réduire l'épaisseur des chaînes machistes qui les entravaient.

C'est Mère elle-même qui nous raconta le temps où, suivant ses tantes sous les casemates initiatiques où trônaient les accoucheuses et les influenceuses de ces périodes-là, elle fut initiée aux enseignements prodigués pour une vie malgré tout heureuse, bien que la femme fût uniquement confinée dans le rôle de génitrice tel que décrété par les coutumes. Les matriarches, expérimentées et dépourvues de toute naïveté, y feignaient de préserver cet ordre, mais transfiguraient les jeunes filles en secrètes amazones. Elles leur inculquaient, en douce, l'art de la morgue, celui de la rébellion sourde, de la riposte graduée par l'usage approprié des proverbes. Ce dernier arsenal, conçu pour réduire la domination masculine, puisait dans l'héritage des sages les arguments pour moucher les mâles et les désarçonner. Chez les Amougou, une femme ne saccageait pas l'édifice social masculin en hurlant au-dehors ses problèmes intimes, elle le laminait de l'intérieur par la pratique de la nuance. Elle n'affrontait pas vigoureusement son mari, mais utilisait le langage de la diplomatie pour convaincre : « Tu as raison, Charles, mais ne penses-tu pas que ceci pourrait aussi bien valoir cela ? » disait souvent ma mère. Tout mari, même coulé dans le moule des décideurs, devait composer avec l'art de l'alternative qu'une femme beti, formée à l'école des matriarches, utilisait pour

ébranler le socle des certitudes masculines tout en préservant les assises patriarcales de la société. Une consigne qui devint un dogme s'échangeait dans le cercle des femmes : « Ne jamais totalement plier devant son époux, et même sous les courbettes lui résister en secret ! »

Dans les fortins réservés aux femmes, on y enseignait la division sexuelle du travail, mais, surtout, on y insistait sur la capacité de la femme à regimber. D'où le culot que Mère manifesta sans modération dans son foyer et en dehors, malgré quelques lourds handicaps : une taille moindre en comparaison de celle de Père. Il avait, grâce à son mètre quatre-vingts, l'air d'un géant à côté d'une femme de vingt-cinq centimètres de moins, menue, dotée d'une éducation exclusivement traditionnelle alors qu'il avait été, lui, à l'école des Blancs ! Chez les Amougou, seuls les enfants perçus comme sans caractère et sans personnalité affirmée, « des chiffes molles », murmurait-on, étaient expédiés à l'école moderne. Mère, que la nouveauté aimantait et charmait, eût été enchantée de fréquenter les bancs de cette école. Mais en ce temps-là, l'excellence appartenait aux figures oraculaires et totémiques. L'instruction publique, sous le modèle promu par la colonisation française, était considérée dans les cercles élevés de la société des Amougou comme l'accélérateur le plus puissant du régime de soumission définitive à un ordre externe. La majorité silencieuse désavouait ce système et rejetait l'école. Mère fut donc abonnée à la grande clairière où le fortin des femmes avait été aménagé au cœur de la forêt qui entourait ce clan patrilinéaire et amoureux du travail de la terre. C'est ce labeur qui fit de certains membres du clan des Amougou de riches cultivateurs ou de grands propriétaires terriens, mais aussi, de la plupart d'entre eux, des mordus de la tradition.

Mère n'a pas aimé la décision qui l'écarta de l'école nouvelle, même si elle apprécia l'enseignement des anciens sous l'égide des matriarches. Son caractère oscillant entre révolte et devoir la braqua souvent contre Père, mais la rendit fidèle au divin, à un dieu auquel elle accordait une foi sans borne. Elle manifestait aussi une impétuosité sans pareille dès qu'il s'agissait de défendre ses enfants. Avec ses voisines, et quelque erreur que nous ayons commise, c'était une mère poule qui volait dans les plumes de ses congénères dès l'instant où celles-ci nous accusaient d'une incartade. Mère prenait notre défense, les narines fumantes. Ce n'était pas une petite femme qui surgissait devant l'accusatrice, mais une furie. Elle apostrophait

immédiatement son vis-à-vis qu'elle considérait comme un adversaire, hissée sur la pointe des pieds, les rides au front et les veines gonflées sous le gosier. Elle s'interposait entre nous et quiconque nous invectivait. On la connaissait dans le quartier comme la louve qui ne supportait pas la moindre remarque contre l'un de ses enfants. On redoutait sa voix perçante ; elle transperçait les plus teigneux, surpris par le contraste entre sa taille et son art de la riposte véhémement qui finissait par les décourager, et poussait les mâles les plus robustes à battre en retraite. Nous avons eu avec Mère, durant l'enfance, un privilège de juridiction qui nous arrangea bien, mais que nous n'exploitâmes que modérément. Mère n'avait peur de rien et ne se retournait jamais contre nous, alors que Père, pour les mêmes apostrophes, était prêt à nous envoyer quelques généreuses gifles pour nous remettre à notre place. Nous préférons de loin les procureurs s'adressant à Mère à ceux qui couraient après Père pour se plaindre de nos agissements. C'était aussi une différence d'éducation entre celle reçue par les hommes qui portait sur la réaction et la brutalité, et celle des femmes, plus souple et qui visait davantage à prévenir, à protéger, plutôt qu'à punir. Même en dehors du cercle du voisinage, Mère restait inflexible. Lorsqu'elle était convoquée à l'école pour un comportement que l'établissement estimait défaillant, elle prenait systématiquement notre défense alors que Père, dans une situation similaire, sortait la machine à baffes. À l'école Saint Kisito, où un instituteur, le bouillant Bèllek, nous étendait comme du linge pour nous fouetter avec toute la fureur de ses bras et de sa barbe, Mère surgit un jour et fonça dans le bureau du directeur. Elle avait remarqué les marques laissées sur nos corps par ce tortionnaire, qui nous rayait les fesses en nous frappant avec une fine, mais douloureuse branche de goyavier. Mère, scandalisée par cette punition corporelle, enfonça presque la porte du directeur de l'établissement pour lui crier son désaccord. « C'est ce maître qu'on devrait étendre et fouetter comme un drap sale ! » cria-t-elle en me retirant de la classe. Sa faculté à contester lui venait de la formation des matriarches de son village.

Elle nous conta ses heures d'apprentissage des sagesses, des cultes ancestraux et des connaissances puisées dans les valeurs de ce Sud opulent où l'amour de la palabre avait, lentement et sûrement, constitué un important antidote à la servilité devant toute autorité.

Qu'elle fût maritale, administrative ou autre, on en réduisait les excès par le recours à la dérision. Le colonisateur, qui ne croyait ni aux vertus des interminables palabres, ni à celle de la plaisanterie et encore moins à la division sexuelle des emplois, suspendit le fil traditionnel des parcours et des modes de vie et fut bien décidé à le rompre. Il essuya des sarcasmes sur ses déclarations péremptoires et ses décisions radicales qui ne prenaient pas en compte l'avis des populations jugées inaptes à coproduire des décisions fondamentales. Dès qu'il vainquit l'autochtone par la force des armes, de la science et de la persuasion mobilisées à son profit, par l'intrigue, par la rouerie et par la technique qu'il importait pour tracer les routes et y lancer des véhicules ou des locomotives, dès qu'il fut bien certain de la division au sein des Africains, séparés en clans rivaux plus prompts à se déchirer qu'à congédier l'opresseur, il mit son ardeur à raconter son propre récit comme le plus victorieux et le plus décisif qui fut sur la terre des hommes et au-delà. Les indigènes domestiqués continuèrent à l'agonir en secret, en dépit de leurs gémissements en public ; ils le servirent avec docilité malgré la rage qui bouillonnait en eux.

Mère a voulu apprendre l'alphabet français, parce qu'elle était au fond d'elle-même curieuse de tout et avait toujours fait montre d'un gros appétit pour la nouveauté. Mais elle n'en eut pas l'occasion, quand, à son arrivée en ville, la convoitise des hommes s'abattit sur elle...

Le premier, rapidement étourdi par cette jeune fille de seize ans, à la taille moindre, mais au regard étincelant, aux tresses dressées haut dans le ciel comme des capteurs de merveilles, fut Philippe Donnadieu, un citoyen français. Elle dansait comme une déesse, était dotée d'une figure de poupée d'ébène dont le sourire d'albâtre lui incendia le cœur.

Ce Philippe, jeune ingénieur des travaux publics aux cheveux taillés en brosse, était originaire de la région lyonnaise et natif de Villeurbanne, comme ses parents, lesquels étaient amateurs de bons vins et de musique. Ils lui avaient transmis leur passion pour les danses de salon. Le jeune homme avait accepté, le cœur gonflé d'enthousiasme, d'aller au centre de l'Afrique tracer de longues routes sur lesquelles on comptait déployer le progrès pour le répandre partout, d'une ville à l'autre, d'un village assoupi à une forêt primaire

et d'une campagne à un bourg où, pensait-on depuis les bureaux parisiens, la civilisation devait s'implanter. Quand il rencontra Mère, l'école à laquelle elle rêvait encore de s'inscrire en arrivant à Douala s'éloigna. Elle s'éloigna même d'autant plus vite que l'adolescente qui triomphait sur les pistes de danse fut bientôt enceinte, à seize ans et demi. Donnadiou dut cependant rentrer en France où de nouvelles missions l'appelaient. Il écrivit.

Tante Arsène, confidente de Mère qui me renseigna sur sa vie plus qu'un autre, avait été à l'école moderne. Elle lut deux des lettres de Philippe à sa sœur avant qu'elle ne donnât naissance à Onomoro. La première parlait d'amour, de déchirement. Elle mentionnait les passions : brûlante pour l'Afrique, intactes pour la musique et la danse. La seconde, moins longue et un tantinet moins romantique, relatait la vie professionnelle, insistant sur « les emmerdements, les réveils matinaux, le travail administratif, les épuisants chantiers, les ordres de mission trop nombreux et qui me font courir d'un lieu à un autre. Pourquoi ? Évidemment pour tracer des routes, dans le Massif central, dans l'Ariège et même bientôt plus loin, en Arabie, à Pondichéry, aux Indes, à des milliers de kilomètres de votre Afrique à laquelle j'ai été arraché. » Donnadiou confia que la danse égayait de moins en moins ses soirées, car le travail restreignait de plus en plus le plaisir que la musique lui procurait et rallongeait sa nostalgie. L'éloignement lui pesait. Fataliste, il laissa entendre que les missions, si elles devaient l'entraîner en Asie, il les redoutait. « L'Afrique ? Quelle belle claque ! » Mais il perçait, malgré sa ferveur pour elle, une incertitude : celle de son retour. Que cachait donc un tel aveu ? Ne pouvait-il envoyer au diable les missions ? Était-il plus enchaîné à celles-ci qu'à un amour à poursuivre ? Et l'enfant à naître ? Quel prénom lui donnerait-on ? Tous les pays et les reliefs qu'il citait avaient-ils plus de poids que Vilaria, sa belle et virevoltante danseuse ? Une partie de son argumentation disait que le besoin de routes, plus longues et plus grandes, en devenant trop exigeant, étouffait en lui toute envie de se trémousser. Tante Arsène, fouillant dans sa mémoire, ajouta qu'elle avait informé Donnadiou qu'il était père, qu'un beau nourrisson avait vu le jour, tout rose et vif comme un silure. Qu'il était long, glouton et allait sûrement être aussi grand que son père. Qu'il avait le rythme dans le sang et se tortillait déjà, à peine né, tel un danseur de samba ! Malheureusement, il n'y eut pas de

réponse. Ni en provenance du Massif central, ni de l'Ariège, ni de l'Arabie, ni de Pondichéry, ni d'aucun autre ancien comptoir français des Indes.

Les missives de Philippe Donnadiou tombèrent peut-être dans les corbeilles qui accueillaien les lettres non distribuées, là où s'empilaient et s'éteignaien les correspondances adressées en poste restante qu'on détruisait par la suite. « La ronde des prétendants, disait Tante Arsène, et l'idée que ma sœur irait à Villeurbanne, dans le Massif central, en Arabie ou à Pondichéry poussa Charles à vite demander Vilaria en mariage. » Mon père avait une voix et une prestance seigneuriales. On lui prédisait un bel avenir dans cette Afrique de l'après-guerre mondiale qui bataillait pour diriger ses propres affaires. Mère ne put aller à l'école, mais elle fut assidue, tous les deux ans, près de vingt années durant, au pavillon de la maternité de Douala.

Mère fit une ultime tentative pour aller à l'école, celle des parents, qu'on baptisa « l'école sous l'arbre », car les cours se donnaient le soir sous un énorme fromager. Les premiers pas sous cet arbre furent pénibles pour Mère. Il me souvient de ses premières lectures, elles ne durèrent que le temps de cette phrase : « Papa boit de l'eau parce qu'il a soif » sur laquelle Mère trébuchait. J'avais dix ans et elle courait sur ses trente-cinq. Nous l'appelions déjà « la vieille ». Comme les yeux des enfants sont aveugles !

Au retour de Mère de l'école, je m'avançai vers elle et m'assis à ses pieds pour la répétition de la leçon du jour. Elle avait encore du mal avec la langue française qu'elle n'avait découverte qu'en débarquant à Douala. Sa langue maternelle, le beti, était la seule qu'elle connaissait. Les cahiers sur la table du salon, le livre ouvert sur ses genoux, la louve qui criblait les oreilles de ses adversaires de mots perçants avait maintenant une petite voix craintive et mal assurée. Je l'entendis dire, un doigt roulant plus vite sur les lettres que sa voix sur les mots qu'elle prononçait :

« Pepa boit dolo paskil a chouève.

— Non, maman ! La phrase exacte est : “Papa boit de l'eau parce qu'il a soif.” »

Comme des rires éclataient autour d'elle, la pauvre se joignit à l'hilarité générale, mais un peu à l'étroit, tassée. Puis se défendit

mollement :

« Je dis comme je peux, mes enfants, n'embêtez pas votre vieille maman ! »

Elle ne voulut pas abdiquer et avant de réessayer, reprenant le livre, elle s'essuya la bouche comme pour se débarrasser d'obstacles qui riperait sa langue, puis assouplit sa mâchoire à la manière d'un orateur s'apprêtant à s'élancer :

« *Komma, dze ben ini'té* ! – Comme c'est fastoche ! – Pepa a chouève et il boit, non ?!...

— C'est ça maman ! “Dolo” ! »

Nous avions eu tort de nous esclaffer. Mère partit aussi dans un fou rire. Ce fut le dernier dont son désir d'alphabétisation nous gratifia. Elle laissa là les exercices de lecture et rangea les écritoirs et les ardoises apprêtées pour elle. Des mots ne figurant pas dans le dictionnaire entrèrent avec fracas à la maison et, à leur évocation, nous plièrent longtemps en deux alors que Mère renonçait définitivement à l'école en nous jetant son testament oral :

« Mes diplômes seront ceux que vous m'apporterez par paquets ! »

Les diplômes n'étant que des papiers sur lesquels figuraient des lettres, des mots et des signatures, je me souviens de l'instant où je renonçai, presque, à en conquérir. Des interrogations me submergèrent un matin, à Douala, après mon retour de Ndjamena quand la fièvre créatrice, le goût pour la musique et l'envie d'écrire s'emparèrent de mon âme. Les attestations de bonne conduite ou les diplômes, bref, les papiers, y compris les plus loufoques que Mère s'échinait à accrocher au mur, sous le regard d'abord interloqué, puis indifférent de Père, ne suscitèrent plus que notre amusement. Je me figeai un matin, seul, devant ceux qui étaient exposés sur le mur central, vers la commode où se trouvaient le transistor, le téléphone, le tourne-disque de marque Grundig, la pile de journaux et le gros dictionnaire Larousse qui avait perdu sa couverture cartonnée. Il n'y avait pas de téléviseur à l'époque et encore moins Internet. La radio et les journaux étaient le principal vecteur de communication. Devant les parchemins accrochés au mur, et devant lesquels Mère venait souvent se signer comme s'ils étaient des icônes, je me sentis soudain las. Elle avait même, après avoir parcouru ces distinctions un soir, et avant que nous ne quittions la table du dîner, déclaré : « À partir de demain, on

ne parle plus que le français dans cette maison ! »

Père avait encore de la soupe pimentée dans son bol. Il adorait ça. Il stoppa, éberlué, son geste et reposa sa cuillerée. « Hein ? » « Je suis sérieuse », répliqua Mère. Il émit un grognement et termina le repas sans autre commentaire. Père avait souvent essuyé des reproches de Mère sur « ton gros français là » pour que, tout en savourant son bœuf au court-bouillon, il se délecte aussi de cette inattendue victoire. Mais il prit cependant un malin plaisir à nous parler en langue beti, quand Mère vira vers la totale francité. Petite Sœur Marie-Noëlle, qu'elle allaitait en ce temps-là, fut celle qui inaugura l'entrée fracassante du français à la maison. On aurait dit que les documents encadrés et suspendus au mur avaient été conquis par Mère elle-même et l'autorisaient à s'émanciper de sa langue africaine. Elle réapparaissait toutefois à travers les proverbes, même si Mère respecta son engagement. Elle crut que notre petite sœur et les derniers garçons de la famille, Sonor, Kéné et Athanase, bénéficieraient d'autant plus vite des avantages et du maniement de la langue française qu'ils la recevraient dès le berceau.

Je comprenais la fascination de ma mère pour les diplômes scolaires. Mais ils perdirent un peu de leur aura quand, devant notre mur des distinctions, je ne ressentis soudain qu'une sourde colère. À quoi bon tous ces papiers qui jaunissaient sous verre ? Devaient-ils me définir ? Je venais de connaître un échec scolaire. J'étais aigri et amer. Pourquoi ne tenterais-je pas ma chance dans le sport ou la musique ? On confond l'acquisition des titres et la réalisation de l'être. Je détestai alors les diplômes comme Mère vomissait le ballon rond. Chacun ses phobies et ses orages intérieurs. Ceux qui ne tombent pas du ciel, mais crépitent sous les cervelles. Ceux qui pétaradent, décrochent les pierres des montagnes et soulèvent les catapultes sous les océans ou la lave dans le ventre des volcans pour souffler la désolation sont connus. Nous les redoutons. Nous n'avons pas conscience, m'a raconté Mère à Douala, un soir de pluie, qui survient comme une colère des cieux, combien le temps qui s'écoule est un catalyseur de l'orage. Il grossit, me dit-elle, comme nos remords, nos envies et nos désirs. *Koine i mam mala ma doug ne só, assouina ba n'non bian va ne bisilgan !* Dans la nature, les coups de tonnerre sont des alertes ; si elles n'ont pas été entendues, le déluge nous prend au dépourvu. Les orages du ciel sont donc de gigantesques avertisseurs.

En revanche, les orages intérieurs qui grondent en chaque humain insatisfait, enfermés, dissimulés dans les cœurs, sont autrement plus destructeurs que ceux de la nature. *Assou dze ? Yanga, me kat wo !* Pourquoi ? Patiente : je vais te le dire !... Les orages des hommes éclatent souvent contre l'homme. Le visent en tant qu'homme.

Nous n'avons pas continué cette causerie sous les étoiles. Nous avons failli la reprendre chez mon cousin Jean-Marie Mama, au village, le soir de l'enterrement de Père. J'étais expressément revenu au pays natal à cette occasion. Il y avait trop de monde. Mère n'avait plus d'enfants à élever, mais un mari à enterrer. Je vis les deux épouses de Père côte à côte. Vilaria et Félicité. Assises sur une natte, au pied du catafalque. Elles n'avaient pas le droit de bouger. Je les plaignis dans cette immobilité voulue par la tradition comme pour dupliquer celle du père à inhumer. Son existence à lui était achevée. Celle de ses femmes allait se poursuivre dans une inertie de cadavre. Dehors, des danseurs nous hélèrent pour une chorégraphie, chasse-mouches à la main, afin de montrer précisément que toute vie n'est que mouvements et rythmes. De coups de fouet aussi. Ils allaient s'abattre sur mon dos. Sur celui des enfants du défunt. Sur les mâles. Nous serrâmes les mâchoires sous l'averse. Les filles riaient sous cape.

En attendant le spécialiste des codes musicaux qui devait battre sur le tambour-mère la note symphonique de Père, celle qui lui avait été attribuée à sa naissance et dont les ancêtres attendaient le signal pour venir accueillir dans le monde invisible l'un des leurs, j'avais eu un échange furtif avec Mère. Il tient en une phrase mystérieuse : « Regarde toujours devant et fais attention à ce qui se passe dans ton dos ! »

Comme je me mêlais timidement à la troupe des danseurs et sous les applaudissements de la foule venue assister aux obsèques de Père, on me cria de mettre davantage d'ardeur et d'enthousiasme dans mes pas. Je n'avais pas hérité des talents de danseuse de Mère. Mais j'avais depuis obtenu de nombreux diplômes en Europe et je l'avais assidûment approvisionnée en parchemins de différentes tailles et de diverses couleurs pour permettre à Vilaria de tapisser l'ensemble du mur du salon familial.

Un coup de fouet intempestif, violent et appuyé, m'indiqua bientôt qu'on ne plaisantait pas avec la séquence musicale des obsèques. Que

cette partie consacrée au divertissement durant les adieux à un père ne tolérait pas la mollesse dans l'exécution de cette chorégraphie et encore moins la tristesse. Je me secouai donc avec plus de vigueur sous le rythme des balafons, en m'efforçant d'arborer un sourire des plus éclatants. Et les chasse-mouches frappèrent le sol tandis que les spectateurs, rodés à l'exercice, battaient des mains à tout rompre. M'est revenu, durant cet intermède trompeusement divertissant, mais qui préparait le détachement de mon père du corps social de sa tribu, sur un registre festif et non macabre, le temps où Mère me pressait de quitter le pays. Elle estimait que je réunirais au loin, en m'expatriant et en abandonnant les terrains de football, les meilleures chances de me délester de furieux orages intérieurs et que ceci m'épargnerait, plus tard, d'inutiles regrets. Elle envisagea, par le commerce, la possibilité de m'exfiltrer du pays où, me dit-elle, « trop de faux applaudisseurs te font miroiter un faux avenir. Aujourd'hui, tu iras voir ton oncle Luc Mebenga. Puis, demain matin, tu m'accompagneras sur la route des agrumes ! » « Mais c'est impossible, maman, j'ai un entraînement ! » « Il veut te voir. » « Est-il malade ? » « Non ! Il te parlera lui-même de ses soucis, surtout de ceux que tu lui causes. »

J'aimais beaucoup ce cousin de maman, cadre supérieur à la Régifercam, la Régie des chemins de fer du Cameroun ; il avait une importante bibliothèque et une Chevrolet rouge. Il était respecté en ville et adulé au village de ma mère. Mon père l'écoutait aussi et tenait grand compte de ses avis. Derrière les airs sévères que lui donnait son impeccable collier de barbe, constamment bien taillé, son allure martiale et austère masquait néanmoins une bienveillance naturelle. Il savait engager toute conversation et la rendre agréable et efficace.

Je passai chez l'oncle maternel, grand lecteur de romans d'espionnage. Il me sermonna. « Pourquoi abandonnes-tu l'école ? » J'avais plutôt l'impression que c'était elle qui ne voulait plus de moi. Mais je restai coi devant la brutalité de l'attaque. « Pourquoi ne lis-tu plus les livres comme avant ? » Les livres des autres me fatiguaient. Le temps d'écrire les miens était arrivé. Tout en le pensant fortement, je n'osai le dire et je trouvai une échappatoire en mentionnant le besoin de reprendre mon souffle après ma fuite de Ndjamena. « Connais-tu Maurice Leblanc ? Georges Simenon ? Stephen King ?... » Est-ce que

tous ces gens-là me connaissaient, moi ? Pourquoi fallait-il s'intéresser à des personnes qui ne s'intéressaient pas à moi ? Je faillis vraiment perdre patience et m'en aller, sans saluer. Au revoir ! Mais il poussa devant moi des livres de ces auteurs. Il les avait achetés pour moi. Un sourire arrangeant se posa sur mes lèvres. Merci, tonton. Je lirai. « Tu me raconteras, hein ? Tu te remettras à bouquiner, hein ? » « Bien sûr ! » « Ta maman est une brave femme. Elle n'attend rien d'autre que votre réussite ! Cette histoire de ballon. C'est même quoi, hein ? » « C'est rien ! » « J'ai arbitré des matchs et je sais parfaitement à quel moment il faut siffler la fin de la partie. Ressaisis-toi, fiston ! »

Nous étions diplomatiquement d'accord sur ce point. J'avais compris qu'il ne servait à rien d'engager un échange heurté avec l'oncle Mebenga. Il sifflait à sa manière la fin des récréations. Pour moi, le ballon était un jeu. Un jeu important, *the turning point*, qui commençait à me redonner une estime de moi-même. Je voulais jouer. Le baccalauréat pouvait attendre. Je ne devais pas non plus désespérer Mère. Je consentis donc à l'accompagner sur la route des agrumes. C'est ainsi que l'on désignait l'axe routier s'étirant de Bonabéri à Nkongsamba, et qui partait de la rive droite du fleuve Wouri pour desservir la partie occidentale du pays. La dynamique région des Bamiléké, si ardents, acharnés au travail, les fourmis du pays qui se moquaient des cigales dont le goût du jeu risquait de m'agréger au monde des chimères. Mère avait repris un commerce de gros en légumes de saison. Son projet, que la conversation avec mes oncles maternels Mebenga puis Pim avait clarifié, visait à accumuler suffisamment d'argent pour que mon départ en France eût lieu dans les plus brefs délais et dans les meilleures conditions. Je n'ai jamais su comment quelqu'un qui n'avait pas été à l'école calculait, puisqu'elle ne se courbait jamais munie d'un crayon sur une feuille ; durant son existence, elle n'amorça jamais sous mes yeux des additions ou des soustractions. Elle effectuait mentalement tous ses calculs. Je n'ai compris que plus tard, quand elle se plaignit de maux de tête réguliers, combien ces opérations sans gomme et sans crayon, indispensables à ses intarissables et ambitieux projets, vous épuisent un être. Ceux qui savent lire et calculer ne peuvent se mettre à la place des illettrés. Je veux dire de ceux qui n'ont pas la connaissance des chiffres et des lettres. Mais Mère voulait voir loin et n'était pas terrorisée par son handicap. Elle le compensait par l'amour et par ce

qu'elle appelait la prière, c'est-à-dire la sanction de l'invisible. En priant, elle calculait. Elle s'en remettait au Sachant Sublime : Dieu !

Très tôt le matin, à l'heure où chantonnet les coqs, à l'heure où mon sommeil tardif prenait enfin son envol, Mère me tira du lit :

« Pééé, la voiture est là ! »

Elle avait tout prévu. Un chauffeur de taxi qui allait devenir plus tard un garagiste et un homme d'affaires, un voisin, M. Sylvestre Kamsseu, que nous appelions affectueusement Papa Sylvestre, nous attendait. Il mesurait près de deux mètres, pesait cent trente kilos et il avait un ventre proéminent. Comment le maintenait-il entre le volant et le siège sans s'étouffer ? Pour nous, c'était une opération miraculeuse et une énigme. Mais cet homme généreux, originaire de Bafoussam, qui devint ensuite gérant d'une station d'essence, sous le label Shell, nous conduisit jusqu'à Bonabéri. Vers cinq heures du matin, nous traversâmes le pont construit par les Allemands, le seul qui reliait le littoral à l'Ouest. Cet inoubliable bienveillant n'accepta pas les billets que Mère lui tendit. Il était un voisin. Et les voisins faisaient partie de la famille. Il n'avait pas entendu les peurs de Mère. Mais ma présence était un signal. Ce qu'entreprenait Mère était sans doute pour son fils. Papa Sylvestre nous adorait. Il m'avait permis de découvrir Bafoussam et de m'inscrire au lycée classique de la ville. J'y avais passé une année avant de rejoindre la capitale, Yaoundé, et d'intégrer la classe de première au lycée bilingue. À Bafoussam, j'avais été hébergé chez le jeune frère de Papa Sylvestre. Il me plut de retrouver l'ambiance de la route des agrumes qui se poursuivait en escaladant les collines, les monts et les montagnes de l'Ouest, ce grenier du Cameroun où le climat était doux et frais.

À Bonabéri, Mère et moi empruntâmes un autobus. Il n'était pas bondé. Je connaissais les palmeraies à perte de vue après la sortie de Bonabéri. Ce paysage me sembla monotone, lent et soporifique. Je dormis jusqu'à Mbanga, où la végétation était moins dense et dépourvue de grands arbres. C'était une zone où le maquis, avant l'indépendance, avait planté ses campements. On disait que les grands arbres y avaient été pulvérisés à coups de bombes par la puissance occupante, pour mettre à nu le paysage et déraciner les maquisards qui y avaient élu domicile. Ce sont les champs de maïs qui y poussaient désormais, ainsi que d'interminables plantations de

bananiers. J'aperçus aussi des papayers, longs et filiformes, portant des coiffes en parasols, semblables à celles des papayers de l'arrière-cour de ma grand-mère Koukou. Nous atteignîmes Ndjombé et ses terres vallonnées. Le spectacle montagneux démarrait ici. Je secouai Mère, qui s'était assoupie. « Regarde ce magnifique spectacle ! » L'horizon montagneux montrait des lignes vertes qui effleuraient le bleu du ciel. Mère ouvrit un œil, écouta poliment mes explications, mais le sommeil fut le plus fort, qui l'enferma dans ses bras sous le ronron du véhicule. Elle opinait mollement de la tête, l'air d'approuver mes paroles qui entraient par une oreille pour sortir de l'autre. Les bananeraies apparurent, interminables, elles aussi, des deux côtés de la route. Nous arrivâmes enfin à Penja, après avoir dépassé la bifurcation vers Manjo, l'ancien territoire des éléphants. Ils avaient migré vers le nord, fuyant les fusils des chasseurs d'ivoire.

Le car stoppa à la gare routière où se rua vers nous une meute d'enfants dépenaillés, portant des paniers de fruits ou des bassines pleines de maïs, de safous dodus et onctueux, d'œufs cuits et de mangues. Mère passa une main sur son visage. Bâilla, fourra tour à tour un doigt dans chaque narine, les remuant. Je tournai les regards ailleurs. Elle parla et fit de nombreuses acquisitions. Des montagnes de légumes et de fruits qu'elle comptait revendre en gros aux commerçantes du marché de la Cité-Sic, à Douala. Comment allait-elle transporter tous ces produits ? Ils ne tiendraient jamais sur le toit d'un autobus !

« Tranquillise-toi, j'ai un plan.

— Dis-moi !

— Je vais louer un pick-up.

— Ah ! »

Elle héla un homme aux vêtements troués et aux dents cariées. Il mâchonnait un bout de bois. Les lèvres débordaient de sa bouche. Une casquette sale pendait sur son crâne, qu'un vent jeta par terre, le dévoilant, rond et lisse comme un genou. Mère lui parla. L'homme écouta, en se curant les dents. Il dit à Mère qu'il pouvait trouver ce qu'elle voulait. Nous nous assîmes sur une motte de terre et, pendant qu'il négociait derrière des boutiques en tôle ondulée, elle extirpa de son soutien-gorge une liasse de billets. Je protestai :

« Tu ne devrais pas les mettre là, maman !

— Et pourquoi donc ?

— Parce que ces billets que tout le monde tripote transportent des microbes. Papa te le confirmera.

— Mon petit, ce ne sont pas de petits billets.

— Même les grosses coupures sont sales !

— Tu parles, ce ne sont pas les mains des pauvres qui les touchent !

— Maman !... La maladie ne fréquente pas seulement les pauvres ! Les microbes sautent partout, même dans les mains des riches.

— *Aka, Pééé, te wa fokle ma !* Laisse tomber, mon petit ! »

Elle sourit et, comme le monsieur aux vêtements troués et aux dents cariées était de retour, Mère se désintéressa de mes lamentations pour écouter ses propos.

« Tout est arrangé, m'dame !

— Ça coûte combien ?

— Dix mille !

— Tu veux ma mort ? *Na Waiti, this man ?* »

Sa voix retrouva des intonations agressives. L'homme fit un pas de côté, comme piqué par une guêpe. Il protesta, les deux bras levés, pour exprimer ses intentions non belliqueuses. Il ne lui cherchait aucun problème ni aucun pou sur la tête :

« Hey, *Mama, I no wan no palaba !* »

Elle ne désarma pas et lui envoya une autre salve destinée à raboter le prix du transport. Il se gratta le crâne. Il n'était pas le seul décideur. Il devait consulter le patron. Il fit demi-tour vers les cases en tôle, après avoir recueilli la proposition de Mère qui prétendait n'avoir que huit mille francs. Dès qu'il eut le dos tourné, je protestai à mon tour :

« Maman, il est pauvre, tu as assez d'argent !

— Tu dis encore un mot et ton voyage en France est foutu ! Les affaires exigent de palabrer. C'est dans la palabre que chacun trouve son profit. Tu comprends ?

— Pas vraiment. Regarde son pantalon troué et ses *tchantchousses*, ses sandales rafistolées ! Il fait pitié.

— Son pantalon est troué, mais pas ses poches ! Ses *tchantchousses* ? C'est pour attendrir les gens comme toi. Je t'expliquerai plus tard. Parfois, on dirait que tu as de la bouillie dans le cerveau. Il revient. Chut ! »

Cet épisode se confond avec la voix qui me tenaille depuis plusieurs jours, tantôt enjôleuse, le plus souvent impérieuse, me pressant de ne pas m'avachir au creux du mol édredon que fabriquent les mélancolies. Il faut donc les quitter, elles et les souvenirs qui s'y rattachent ! La voix se fait grondeuse et s'insurge : « Que nous procurent-ils donc de si voluptueux au point de nous enchaîner sans coup férir à leur supposé merveilleux empire ? » Il me semble qu'il ne s'agit pas ici de volupté, tant les assauts de langueur que je subis ne s'infiltrèrent en moi que sous la forme d'une bousculade de sensations ou d'une montée d'éphémères et engourdissantes volutes. Ces assauts vaporisent mes énergies, mais je peux lutter, me secouer, me révolter... « Contre qui ? » Contre moi-même !...

Vient un moment où, après vous avoir bercé, les mêmes souvenirs, naguère convoqués pour leur douceur, vous pèsent et vous épuisent. La possibilité de s'en défaire, que la mélancolie précède, se faufile, entre pesanteur et piqûres dorsales, comme un formidable moyen de se désencombrer de données sensibles, devenues dévitalisantes. Maintenir en activité la mémoire de certains événements ressemble alors à un piège. Leur évacuation offre soudain l'occasion de remettre les pendules émotionnelles à l'heure et les oscillations de la conscience à zéro.

Voilà le commencement de la renaissance !

« Erreur ! »

Nul ne se débarrasse aisément de ses archives mentales. Même branlantes, elles vous retiennent et vous collent à la peau...

« Diantre ! À quelle fin ?

— Pour pincer, alourdir et assommer.

— Bigre ! L'urgent est de tout gommer. De se vider la cervelle... »

Mais voilà, la gomme susceptible de tout effacer, celle que l'on peut soi-même affûter et programmer, n'agit pas. N'effectue plus son office. Nous découvrons alors que nous sommes piégés. Le projet d'arasement initié n'est pas une opération magique. Il n'y a pas de complot plus facile, mais long à mettre en œuvre, que celui fomenté à l'insu de son plein gré. S'il a des chances de réussir, il convoque une double perspective : le droit à l'oubli et celui de se soustraire au régime asphyxiant des regrets que charrie le lancinant retour du passé. Les émotions nous éreintent par leurs charges, par leurs tortueux ressorts et, quand on songe à les contenir, c'est pour occuper enfin son

temps à rêvasser plutôt qu'à renâcler.

Mère nous a peu emmenés dans son village natal. Sous les cacaoyers où nous courions à perdre haleine, nous amusant à monter sur les arbustes guère très hauts, mais aux troncs solides. Il me semble que c'était un temps où nous avions une conscience nue et cette nudité réclamait d'être richement vêtue de toutes les expériences qui se puissent imaginer. Le soir, sous la lune, la forêt alentour rendait l'obscurité malgré tout ténébreuse. Alors que crépitaient dans la cour les maïs sur les braises, et que l'odeur des safous qui grillaient aussi sur les mêmes foyers nous alléchait, nous ignorions que le temps défilerait si vite. Hier est parti et demain est déjà là ! Mère se retirait dans un coin de la cour où les adultes tenaient des conversations secrètes, à l'abri de nos oreilles. Revenait le rappel des défunts. On les appelait davantage quand ils étaient morts que lorsqu'ils étaient vivants. Certaines nuits, il était question des terres. Qu'allaient-elles devenir ? On concluait qu'elles ne bougeraient pas. Que les enfants en hériteraient. Qu'ils y feraient pousser des cases et des maisons. Qu'ils viendraient à leur tour s'asseoir autour d'un feu et voir d'autres enfants courir sous les cacaoyers. Ils entendraient peut-être les mêmes rengaines sur les terres du village qui ne sont pas facétieuses comme l'est la lune. Cette lune lumineuse selon son bon vouloir montrait une face, puis une autre et parfois, quand elle était de bonne humeur, grossissait et bombait sa rondeur lactée. La plupart du temps, elle se laissait désirer, derrière un ciel sans étoiles où s'amoncelaient les nuages...

Après le festin de maïs et des prunes braisées et à la pulpe onctueuse, on passait aux cuisses de poulet assaisonnées, elles aussi braisées, que nous déchiquetions à belles dents ! Nous allions nous endormir après avoir joué à cache-cache entre les cacaoyers les plus proches de la case des grands-parents. Les yeux des renards qui brillaient dans les fourrés nous incitaient à ne pas aller les regarder de trop près. Nos consciences ne débordaient que de la soif de jouer et de manger. Nous étions loin du moment où la conscience comme la mémoire débordent de leur trop-plein et s'épuisent en râles. C'est le signe que la vieillesse arrive. Quand s'impose le constat, bien malgré soi, d'un basculement : la vie s'est écoulée. Après avoir aimé tel aspect de son existence et après en avoir peu goûté de nombreux autres,

accourt l'instant, non pas de désaimer ou d'archiver, mais d'araser. Cette chirurgie de l'âme n'est pas automatique...

La mémoire a ses assauts, ses rebonds, ses sursauts, ses méandres et ses ressacs. Elle se joue de l'autonomie de la volonté. Elle est la capricieuse maîtresse d'un jeu où le vainqueur est la mémoire elle-même. La contenir, à défaut de la contraindre, est une gageure.

Mère n'est plus. Je découvre mon impréparation à son absence et le désordre accablant des souvenirs ! Il me semble que lorsque j'aurais tout oublié d'elle, je garderais, tapie dans les tréfonds de l'âme, une énigmatique phrase qu'un patient épuisé, dans l'hôpital où jadis l'enfant que j'étais s'éteignait, lui glissa à l'oreille, tel un sésame à souffler au guérisseur chez qui elle devait d'urgence me conduire : *Mbil idou inga kat kara !* « Le refuge de la petite souris a résisté aux dévastateurs assauts d'un crabe. »

Entends-tu l'oiseau qui chante ?

Sœur cadette de Mère, Tante Arsène était plus discrète qu'elle et à peine plus grande ; son visage placide camouflait, sous l'éclat intermittent de son regard, un petit air farouche qui la recouvrait d'un voile de tristesse dont on ne pouvait percer l'origine. Il m'était arrivé, adolescent, de lui rendre visite, et nous avions l'habitude de nous asseoir, elle et moi, sous la véranda en terre battue de sa case en pisé et au toit de chaume ; on admirait le ballet des cigognes épiscopales prenant bruyamment possession de notre ciel. Elles vivaient dans le bois voisin et venaient tournoyer en grappes, dessinant des arabesques au-dessus du nouveau lotissement surgi à la va-vite d'un ancien marais où s'abattaient à la tombée de la nuit des essaims de sauterelles et de moustiques gros comme des avions. Nous les appelions les « hélicos » et nous courions nous aplatir au sol pour éviter les attaques de leurs dards agressifs ! Ma tante nous servait un jus de cerise des bois, un breuvage dont Grand-mère Koukou lui avait donné la recette et à laquelle elle avait ajouté une touche personnelle à base de citronnelle. J'en raffolais. Tout en sirotant mon verre, j'observais la sarabande de ces oiseaux planant au-dessus de nos têtes, leurs longs cous de hérons manqués étaient tout blancs sur un corps entièrement noir jusqu'aux pattes longues comme des échasses. Elles pianotaient le ciel pour notre plus grand plaisir et dévoraient les hélicos en poussant de grands cris victorieux. Ma tante et moi étirions alors nos jambes avec soulagement, posant les chasse-mouches près de nous pour le cas où des hélicos survivraient à l'attaque des cigognes et viendraient se venger sur nos innocentes chairs. Ces moustiques pullulaient dans l'ancien marais où avait poussé le quartier de Tante Arsène, tout près du grand centre de formation des employés de Régifercam. Cette entreprise avait installé un centre de formation international à proximité de la voie ferrée qui conduisait à Yaoundé. Des Congolais, des Béninois, des Sénégalais, des Maliens et quelques rares Marocains y suivaient leur formation. Mes parents habitaient à la Cité-Sic, un lotissement plus moderne et aux vertes pelouses où la classe moyenne s'était établie, et autour duquel de petits commerces avaient surgi de terre ainsi que des habitations brinquebalantes, comme celle de Tante

Arsène, où s'agglutinaient les nouveaux arrivants à Douala.

Avant le surgissement anarchique de toutes ces constructions, adolescents, nous avions l'habitude, mes amis et moi, de jouer aux Indiens dans ces espaces anciennement boisés, boueux et herbeux ; ils grouillaient encore d'animaux sauvages et nous y allions aussi, nous enfonçant plus loin dans le bois humide, en compagnie d'adultes armés, pour chasser les perdrix et les éperviers. Parfois, les chasseurs tiraient sur les cigognes épiscopales qui appréciaient l'environnement humide de ce grand marécage. En très peu de temps, les cases en bois ou en terre battue, puis la broussaille, les mûres et les oiseaux de la basse-cour y avaient remplacé les pangolins, les porcs-épics, les phacochères et surtout la forêt. Petit à petit, elle reculait sous la poussée démographique et l'exode rural. De nouveaux citadins prélevaient sans modération le bois pour les charpentes et autres matériaux utiles à la construction de leurs habitations. J'ai ainsi vu disparaître l'ancien territoire où nous avions livré, en bandes opposées, des batailles homériques. Je m'y rendais avec mes amis, pour des combats de boxe. Des garçons plus âgés se glissaient dans nos rangs pour nous encadrer, disaient-ils, mais, en réalité, ils devenaient vite nos bourreaux. Je fus souvent défait lors de ces affrontements musclés, certains de nos camarades donnant déjà l'impression, enfants, que bouillonnait en eux une fougue dévastatrice. Elle enflait leurs poings et durcissait leurs muscles. Ils avaient le cou qui gonflait soudain, le dos s'arrondissait, la mâchoire se crispait puis se serrait. Je voyais même des cornes effrayantes pousser là où se dressaient leurs oreilles tant ils étaient rapidement noués et furieux tels des taureaux. C'étaient des tueurs en puissance. Mère les flairait de loin. Avisant un jour un de nos futurs tortionnaires, un parfait cancre à l'école, mais un expert en vices, Pabel, un garçon boiteux, mais au coup de poing violent et destructeur, que j'avais déjà reçu sous le menton, elle ne put s'empêcher de s'écrier : *Ignõ, a neu fõa izylgan !* « Celui-ci est un vrai monstre ! Un tueur ! » Je ne compris que trop tard, à son contact et sous ses coups, que le goût pour la bagarre montait vite chez ces bousilleurs-là et que l'envie d'en découdre avec le monde ne nécessitait pas forcément qu'on les ait provoqués. Ils se remplissaient eux-mêmes des envies de meurtre. Mais les hôpitaux psychiatriques ne pouvaient les recevoir que quand les braves gens avaient depuis

longtemps eu les dents cassées ou la figure déformée.

Ces furieux n'avaient jamais de livres dans les mains, mais des pierres pour les chiens ou des bâtons pour frapper le malheureux qui passait à côté d'eux, au mauvais moment, quand l'envie de faire mal les démangeait. L'un d'entre eux, que nous moquions souvent pour sa maladresse et redoutions pour ses regards mauvais, Danleu, faillit un jour s'enfoncer pour de bon dans le marécage, en courant comme un fou, un bâton à la main, pour rosser un canard puisqu'il n'avait plus personne à boxer, nous ayant déjà rudoyés et laissés presque pour morts dans la boue. Il tomba dans une sorte de sable mouvant où il s'enfonçait sans possibilité de remonter à la surface. Nous aurions pu l'abandonner à son sort. Mais nous étions, nous, des humains au cœur délicat et aux poings moins violents que les siens. Nous lui tendîmes une corde qui nous servait à grimper aux arbres. La brute, qui s'enlisait, tira trop fort et la corde cassa. Nous lui tendîmes du bois. Mais, trop sec, il cassa aussi. Heureusement que l'un de nous, avisant un goyavier, en coupa une branche d'un coup de machette, ce qui nous permit de sortir Danleu d'affaire. Il ne perdit pas pour autant son regard mauvais, car les méchants n'ont pas de reconnaissance. Il grogna, trouva encore la force d'abattre un pied rageur sur des fleurs sauvages aux effluves musqués. Une petite fille revenait de la rivière, une cruche en équilibre sur la tête. Il la fixa. Un croc-en-jambe ou quelque chose de mauvais allait se produire. Nous fermâmes les yeux et entendîmes la cruche qui éclatait en mille morceaux au sol. Nous détalâmes, Danleu sur nos talons. Il faucha derrière nous quelques arbustes et rentra chez lui, les poings enfoncés dans les poches, probablement pour tenter de dompter sa fureur, se retenant de les asséner sur nos crânes baissés ; nous n'étions plus que des proies et nous craignions les désordres émotifs qui roulaient de terribles colères dans la tête du fâcheux.

C'est cette forêt-là, où Danleu se prenait pour un roi de la jungle, qui, en un temps record, se transforma en une cambuse où dominèrent vite des constructions bancales et souvent insalubres, dont la case rudimentaire, bien que propre, de Tante Arsène. Elle vint s'y établir sur les conseils de Mère. Il n'y avait jamais de désordre chez elle, où le moindre objet du maigre mobilier qu'elle possédait occupait, sur le sol nu recouvert de nattes en raphia ou sur de modestes commodes, une place qui ne variait pas.

De sa fratrie de quatre enfants, Tante Arsène m'a paru être celle qui a le plus pleuré et réclamé Ondoua Hyppolite, mon grand-père. Je n'ai pas connu Grand-père, puisqu'il a disparu bien avant ma naissance. Ce fut peu après son installation dans l'ancien marécage que Tante Arsène me parla de lui. Sobrement : « C'est en 1950 que notre père, Ondoua Hyppolite, paix à son âme, a pris l'uniforme de l'armée française et nous a malheureusement très vite quittés. » Était-il allé combattre dans les rangs de la France contre ses frères insurgés qui avaient pris le maquis pour revendiquer l'indépendance les armes à la main ? Non, elle m'assura qu'il s'apprêtait plutôt à être projeté au loin, vers le Nord, pour rejoindre les rangs des tirailleurs sénégalais qui portaient mater les contestations des Africains blancs ou que l'on prévoyait d'envoyer en Indochine. « Tout cela est bien dérisoire, mon petit. Qu'il soit allé ici pour taper sur la tête des Africains du Nord ou là-bas pour éparpiller les nationalistes jaunes, le résultat est celui-ci : Père a été foudroyé. » Nombreux étaient ces anciens colonisés qui pensaient que le temps était venu de faire flotter un drapeau national et de se vêtir de leurs propres couleurs. Le village rangea Grand-père parmi les absents dont on ne parlait jamais, puisqu'il avait décidé, contre l'opinion des siens, de s'engager dans l'armée française. Il mourut de la fièvre typhoïde, l'année de son enrôlement, avant même d'avoir eu à affronter le moindre ennemi sous la réprobation du village qui le considérait comme un renégat. On nommait ainsi ces incorporés volontaires, qui avaient décidé de quitter leur village pour aller se battre dans les rangs d'une France à l'égard de laquelle de lourds contentieux s'épaississaient, en particulier celui de sa présence dominatrice en terre africaine. La mort de Grand-père ébranla la famille.

Tante Arsène, que l'on jugeait sans grand caractère, car elle était timide et toujours plongée dans ses rêveries solitaires, tant son monde intérieur lui sembla très vite plus palpitant que celui qu'elle avait sous les yeux, apprit à lire et à aimer les poètes, ses semblables. Elle divorça d'un douanier qui la torturait de questions auxquelles elle n'avait jamais su ou voulu répondre. Malgré les trois enfants qu'ils avaient eus, je crois qu'elle pensait que le mieux était de s'en aller et de les lui laisser. Je la retrouvais chez elle, certains après-midi, avant la chute du jour. Elle recevait sous le manguier qui ombrail sa

véranda ; elle s'y tenait souvent, fixant les nuages tandis que s'écoulaient les heures du jour et parfois de la nuit, sans jamais paraître perturbée par les cris du voisinage ou la chute lourde d'une mangue, voire celle d'un lézard à ses pieds. Je me glissais près d'elle, attendant qu'elle m'adressât la parole. Tante Arsène était une contemplative que les bousculades exaspéraient.

« Pourquoi les gens veulent-ils savoir ce à quoi d'autres pensent ?

— Par simple curiosité, ma tante. C'est peut-être un besoin qu'on ne peut pas freiner.

— Tu es indulgent avec eux, mon petit. Trop de curiosité étouffe. Et puis, tu ne crois pas que le silence parle parfois mieux que les mots ?

— Si tu le dis, ma tante !

— Alors, taisons-nous, buvons à la santé de ceux qui rêvent et n'abîmons pas nos cervelles en les assommant de questions inutiles ! »

Je me revois avec elle, aspirant bruyamment un filet d'orangeade sur le rebord incliné de mon verre. Et le temps filait. Il n'était pas morne, mais il avait quelque chose d'indolent en compagnie de Tante Arsène, abonnée aux rêveries, à une savoureuse délectation du temps suspendu et détaché des atmosphères frénétiques du peuple actif de Douala.

C'est elle qui, je crois, m'a le plus instruit sur les premiers pas de Mère à Douala.

« Ta mère, née en 1938, quitta le village l'année qui suivit la disparition de notre père. Elle avait quatorze ans. Je l'ai suivie trois ans plus tard et Marie-Thérèse, notre dernière sœur, nous a rejointes avec ta grand-mère. J'ai assisté à l'éclatement de la famille ! »

Pendant que les cigognes épiscopales virevoltaient, avant leur migration du printemps, elle me raconta la manière dont sa sœur remporta de nombreux concours de danse, repoussant à plus tard l'apprentissage de l'alphabet.

« Maman n'arrête jamais de bouger et toi, Tante Arsène, tu es l'exact contraire.

— Les choses ont toujours été ainsi, mon petit. Aujourd'hui, tu tombes bien, car j'ai envie de parler. Si tu étais venu hier, je ne t'aurais rien dit. Mais promets-moi que tout ce qui sortira de ma bouche n'entrera dans aucune autre oreille que la tienne.

— Je suis une tombe, ma tante.

— Je sais, mon enfant. Nous sommes de ceux qui n'aiment pas les enfumages... Tu entends l'oiseau qui chante sur ce tamarinier ?

— Bien sûr ! Mais son chant n'est pas le même que celui des cigognes.

— Ce n'est effectivement pas une cigogne, elles ne chantent pas ! C'est un combassou ! Écoute bien, mon petit, écoutons-le. Nous poursuivrons cette conversation un autre jour... »

Ce jour-là arriva. Ma tante me décrivit d'abord longuement ce qu'elle appelait la « route des bars », cette longue artère bitumée qui traversait la ville de Douala d'ouest en est. Elle partait du port, coupait le quartier Akwa en deux, fendait Deïdo dans les mêmes proportions, côtoyait Bali, virgulait vers le carrefour des deux églises, l'une orthodoxe et l'autre protestante, avant de s'élancer vers Ngodi, où elle s'élevait un peu, puis donnait l'impression de s'enfuir vers les faubourgs et le pays dit des Bassa qu'étaient alors les localités de Bépanda et de la Cité-Sic. S'installèrent, des deux côtés de cette longue avenue, des bars aux décorations colorées et aux enceintes exubérantes qui crachaient dans la rue le flot ininterrompu des musiques du monde, à l'exception de la lyrique et de la musique de chambre considérées, sauf le *Boléro* de Ravel, comme des airs pour les intellectuels assis et jamais debout, incapables de danser, mais uniquement disponibles aux contorsions de l'esprit. À longueur de journée et parfois, au grand dam des riverains, jusqu'au bout de la nuit, les bars déversaient leurs rythmes entraînants.

Enfant, je fus protégé de ce déluge de sons, car mon école maternelle se trouvait à proximité de la maison familiale, loin de l'avenue des bars. Cette petite et confortable école était construite derrière l'église du Christ-Roi, au cœur du lotissement A de la Cité-Sic. Notre quartier aux routes goudronnées et aux espaces verts bien entretenus en comptait sept ; le dernier lotissement portait la lettre G et nous en admirions les maisons verticales et à étages. Nous avions l'impression que les locataires de ces maisons hautes respiraient un meilleur air que le nôtre et nous les envions pour cela. Nous résidions au bloc C. Il se trouvait à la fois près du grand marché, du presbytère où logeait le curé et de la piscine municipale, l'un des rares établissements publics de ce type et ouvert à tous, garçons et filles, dans la commune de Douala durant mon enfance et mon adolescence.

Notre école maternelle possédait un préau sous lequel nous nous abritions du soleil et de la pluie. Il y avait des bacs à sable et des balançoires peintes en bleu. Je revois notre élégante maîtresse, rêche, mais une jeune femme au regard tendre sous le joli foulard qui enserrait ses longs cheveux. Malgré son air distingué, elle avait l'allure de nos mamans, aimantes et attentionnées. Nous la respections et ne bougions pas dès qu'elle apparaissait. Nous avions chacun le même uniforme : une blouse de la même couleur au-dessus de laquelle pendait un bavoir blanc, beige ou rouge. Il nous arrivait de nous bagarrer, risquant alors, en tirant sur ces bavoirs, de nous étrangler.

Ma première année de maternelle, Mère m'habillait avec soin, puis me vaporisait sur le cou une eau de toilette dont les soyeux effluves euphorisaient ma perception du monde. Celle-ci ne durait pas, car à peine avais-je donné la main à ma sœur aînée pour cheminer vers l'école que l'éloignement de Mère me pinçait le cœur et m'attristait avec une telle force que des larmes ruisselaient d'elles-mêmes sur mes joues. Je faisais un signe de la main désespéré à Mère, le cœur lourd, la tête basse, le pied traînant ; il fallait que ma sœur accélérât soudain le pas pour que le mien s'ajustât à son rythme. Dès que je m'habituai aux gestes apaisants et réconfortants de la maîtresse, il m'arriva d'être chafouin le matin, mais aussi le soir, quand venait le moment de quitter l'école. Des larmes de désespoir me montaient aux yeux alors que ma sœur m'attendait et que mes petits camarades s'envolaient hors de l'enceinte de l'école et allaient se frotter aux jupes de leurs mamans, heureux et bruyants.

J'effectuai ensuite la première partie de l'école élémentaire à Saint Kisito, à Bépanda, me rapprochant ainsi de la route des bars. Ils vibronnaient au loin. Mais j'entendis davantage leurs vibrations lorsque, épouvantée par les récits déplaisants qu'on lui fit de mon instituteur, M. Bêllek, Mère décida que je devais changer d'école. Celui-ci ne croyait qu'en la méthode forte pour inculquer le savoir. Il avait la mauvaise manie de pratiquer la technique dite du linge tendu pour morigéner ou corriger les élèves. Il ne se contentait pas du stylo rouge pour signifier l'erreur, partant du principe que les corrections corporelles permettaient, mieux que la persuasion et la répétition orale, de faire entrer les notions et les leçons dans nos têtes réputées dures comme des cabosses de cacao. Il demandait à quatre élèves de tenir celui auquel il administrait la correction par chacun de ses

quatre membres. On le posait d'abord à plat ventre sur une table du premier rang. Puis l'allongé étendait et écartait de lui-même bras et jambes dont se saisissaient les volontaires accourus pour seconder l'instituteur. Sur un mouvement du menton de notre bourreau, les élèves soulevaient le corps de l'infortuné camarade, qui, instinctivement, serrait les fesses qui gondolaient sous le pantalon ou sous la jupe. Les plus futés ou les cancres rusaient en bombant leur fesse de tissus. Notre chicotteur savait, au bruit de la chicotte, qu'il y avait eu, comme il disait, une « tentative de se foutre de ma gueule ! ». Il perdait ses nerfs, et l'élève tricheur allait d'abord enlever ses amortisseurs avant que Bèllek ne lui assénât des coups de l'inusable trique. Fabriquée à partir d'une branche de goyavier, elle était réputée incassable et cinglait nos corps d'un son mat et sec. La branche de goyavier nous a longtemps effrayés, et son contact m'est resté comme une horreur tolérée par une institution à laquelle nos parents croyaient, mais où nous nous rendions parfois sans enthousiasme, surtout ceux qui n'avaient pas des facilités pour apprendre ou la capacité à supporter les feux du soleil sans piquer du nez. Pour eux, Bèllek et sa tige de goyavier étaient terrifiants.

Pour la suite de ma scolarité primaire, après l'intervention de Mère, je migrai dans une école située à Mboppi, dans une garnison militaire. Mère avait réussi à m'y inscrire grâce à l'intervention de l'oncle Messanga, commandant de la garnison militaire de Buéa. Ici, l'uniforme militaire et la vue des armes tenues par les soldats suffisaient à nous épouvanter. Je claquais donc des dents de peur les premiers jours, avant de m'habituer à cet environnement fait de coups de sifflet des instructeurs militaires, de bruits de bottes au pas ou en course, de claquements de talons, de saluts tonitruants au drapeau national ou aux chefs, de levées des couleurs, des réceptions de hauts gradés qui, parfois, surgissaient dans nos classes, ruisselant de décorations, alourdis par les galons et surtout par la bonne chère, les bajoues débordant sous les képis, les flancs menaçant d'exploser des ceinturons que ces officiers repus peinaient désormais à boucler. Mais j'eus le bonheur de constater, à Mboppi, que les instituteurs ne nous frappaient pas. Ils roulaient certes des yeux d'où jaillissaient parfois des flammes, criaient souvent en postillonnant, mais c'était tout. Il y avait parmi nous des fils et des filles d'officiers, et il est possible que la stratégie du linge tendu fût écartée par nos nouveaux instituteurs

évitant ainsi de s'attirer les foudres d'un gradé dont un rejeton aurait reçu une correction selon la virile méthode de Bêllek. Nos maîtres étaient des civils et ils craignaient aussi, comme nous, les épaisses matraques que portaient sur le côté les militaires, à titre dissuasif, nous avait-on dit. Pourtant, il arrivait qu'une descente dans un quartier populaire, lors d'un supposé rassemblement de militants de l'Union des populations du Cameroun, un parti interdit où grouillaient des révolutionnaires marxistes redoutés par le pouvoir, occasionne un usage disproportionné de la matraque. Elle éclatait les pommettes, fendait les lèvres, fracassait les tibias, amochait tous ceux qui se retrouvaient sur la route d'une soldatesque déterminée à écraser le multipartisme.

C'est dans cette école primaire de Mboppi que des sonorités envoûtantes envahirent plus que jamais mon univers quotidien. La voix de nos instituteurs tentait tant bien que mal de surpasser en éclats les airs de fanfare militaire diffusés depuis le mess des officiers et ceux des musiques de variété déversés des bars avoisinants. De sorte que, dans cette nouvelle école, c'est en dodelinant de la tête que nous apprenions nos leçons.

Après l'obtention du certificat d'études primaires, je fus admis au collège Libermann. Il se trouvait au quartier Akwa, celui des affaires et du commerce de gros, dans un écrin de verdure à quelques mètres de la gare principale de la ville et du port en eaux profondes de Douala. Dans l'enceinte de ce collège créé par les jésuites et où régnaient une discipline de fer, mais aussi une ambiance familiale, nous fûmes mieux préservés des bruits de la ville. Assourdis par les hauts murs de notre établissement, les notes de musique endiablées, les infernales cadences de chariots élévateurs, les cris des dockers, ceux de contremaîtres en nage, les klaxons sonores des camions ne nous parvenaient pas. Il était construit dans une sorte de cratère naturel, entre la gare et la cathédrale hissée sur une butte en face du stade municipal. Ce dernier fut rebaptisé plus tard Mbappé Léppé, du nom d'un grand buteur et célèbre attaquant camerounais dont les frappes terrorisèrent les gardiens africains dans les années soixante à soixante-dix du ^{xx}e siècle.

Mais à Akwa, avant d'arriver au collège, je traversais le bouillonnant cœur musical de Douala. Mère, rayonnante, m'y accompagna le jour de la rentrée. Nous sillonnâmes, sans qu'elle pipât

mot, l'avenue des bars qui s'ouvraient le long des six kilomètres nous séparant du collège. Ils devaient, par leur extraordinaire diversité, réjouir tous les matelots de quelque pays qu'ils viennent et satisfaire tous les goûts musicaux. Ces lieux de sociabilité, de divertissement et d'ivresse avaient fait de Douala une infatigable ruche et une immense usine à rythmes. On disait qu'à Douala le bar, la musique et la danse étaient sacrés. Par conséquent, tout nouveau gouverneur savait qu'il pouvait tout y interdire, sauf la bière, la musique et la danse.

Mère n'apprécia pas l'épuisante marche le long de l'avenue des bars, car elle avait toujours tenu ses enfants à distance de ces lieux de perte, dont elle avait jadis goûté les saveurs, mais qu'elle redouta aussitôt après sa rupture avec la danse. L'accès aux bars n'étant désormais autorisé qu'aux seuls adultes, nous n'en tournions pas moins autour pour reluquer, du haut des branches des manguiers ou des arbres fruitiers qui encerclaient certains de ces bruyants établissements, les danseuses à la croupe ondoyante et les danseurs aux airs hautains et à la pose de héros. Certains se déhanchaient dans leur coin, comme les habitants d'un monde parallèle, se trémoussant de manière bizarre, réglés sur une note étrange, agités par un tout autre air de musique que celui que nous entendions. Ces solitaires avaient des mouvements désaccordés, des yeux vitreux, des gestes désarticulés, remuant des corps prêts à s'effondrer, mais qui se rétablissaient magiquement sur un fil, l'air de pantins heureux, comme l'indiquait le sourire qui pendouillait à la commissure de leurs lèvres. Leur solitude était cependant menacée par des femmes dont la plupart étaient dotées d'un solide embonpoint. Elles quittaient le bar où elles étaient juchées sur de hauts tabourets, se faufilaient malicieusement entre des couples de danseurs par une approche calculée avant de venir se frotter à ces hommes chancelants. Ces femmes plantureuses, tout aussi instables sur leurs hauts talons, aux lèvres charnues qui ruisselaient de ce que nous croyions être de la peinture rouge, et n'était que du rouge à lèvres dont elles abusaient. Le mascara cernait leurs yeux de noir et donnait une allure de bufflesse à leurs regards où les cils dressés figuraient des piquants de hérisson. Ces dames semblaient, elles aussi, se mouvoir dans un monde parallèle, une bouteille de bière à la main, dont le contenu se répandait parfois sur les chaussures des messieurs qui lorgnaient leurs décolletés, puis jetaient de temps en temps un regard langoureux à des anges

éphémères suspendus dans l'au-delà, auxquels ils destinaient des sourires mouillés et sensuels.

Nous surgissions parfois sur ordre dans ces bars qui ne tardèrent pas à s'implanter dans notre quartier, la Cité-Sic, au fur et à mesure qu'il se gonfla d'une population laborieuse, venue de tous les coins du pays pour tirer une part de la prospérité de Douala. Nos mamans, exaspérées, nous criaient parfois le week-end, à l'heure du repas du soir, de chercher nos pères agglutinés chez le coiffeur Effiong, où ils livraient d'interminables batailles aux jeux de dames, ou de faire le tour des bars où nombre d'entre eux aimaient à se fourrer. Elles oubliaient à ces moments qu'elles nous avaient interdit d'y mettre les pieds. Et nous, nous adorions aller les en extraire, nous frottant ainsi aux lourds popotins des bufflesses, aspirant leur parfum qui se mêlait à celui, âcre, de la bière. Mais nous ne perdions pas de vue, dans ces bars enfumés, la mission pour laquelle nous y avions pénétré : arracher nos pères des chaises ou des caisses de bières auxquelles leurs postérieurs semblaient irrémédiablement vissés.

Ville cosmopolite, ville surchauffée, ville de musique et de brasseurs, ville d'eau à la pluviométrie échevelée, Douala, de loin, toisait le mont Cameroun, altier, menaçant ou camouflant son effrayante beauté de char des dieux derrière d'éternelles volutes de fumée, de brume et de bancs de brouillard. À Douala, le plus court chemin pour fraterniser ou pour conclure une affaire passait toujours par les bars.

Je connaissais donc, pour l'emprunter tous les jours, cette avenue des bars, quand Tante Arsène me raconta comment, Vilaria, ma mère, dut quitter le village pour rejoindre son frère aîné, Jean-Claude Pim, à Douala et y entama une fulgurante carrière de danseuse. D'emblée, elle surpassa les autres candidates lors d'une fête communale au cours de laquelle différents types de musique figuraient au concours général ; il y eut des danses européennes, sud-américaines et africaines dont les principales furent : la bourrée française, le flamenco espagnol, le méréngué, la mazurka, qui était pour nous l'ancêtre du rock, le bikutsi, l'assiko, la rumba congolaise, le highlife ou la belle vie, le mangambeu et le makossa. À l'unanimité, le jury la déclara victorieuse. Elle remporta d'autres concours, mais celui qui se déroula à L'Escale, bar américain fut le plus sensationnel.

Tante Arsène ne fréquenta pas beaucoup ces lieux, mais elle sacrifia au rôle d'accompagnatrice de sa sœur et de biographe de son triomphe. Elle m'énuméra les exploits de danseuse de Mère ainsi que les légendaires établissements où son talent fut célébré : Escale, bar américain, Le Mambo, Le Ntchango, Le Ringo Star, Chez Hagbè, Chez Mami Nyanga, Apollo Five, L'Olympia, Le Crustacé, La Mami Wata bar, Le Bombardier, etc. Ces bars accueillirent les trémoussements d'un peuple cosmopolite et bambocheur. Chaque bar avait du reste son public, sa spécialité musicale, et organisait ses propres compétitions. Tante Arsène gardait d'eux un souvenir précis. Elle me l'évoqua avec une pointe de tristesse, comme si Mère était passée à côté d'une vie artistique qui avait subjugué la narratrice, mais qu'elle n'osa avouer à sa sœur. J'appris cela avec la curiosité du collégien fasciné, bouche bée devant des faits que la principale concernée semblait avoir elle-même éradiqués de sa mémoire.

« Tu ne lui en parles pas, n'est-ce pas, mon petit ? Ni à elle ni à personne !

— Je suis une tombe, ma tante !...

— Ma sœur, quel gros cœur dans un petit corps ! Je te le confie, parce qu'elle-même ne te dira jamais les raisons de sa retraite des lieux où elle a connu tant de succès.

— Sa retraite ?

— Oui, sa rupture définitive avec les bars et la danse. On lui prévoyait pourtant une grande carrière de danseuse. Peut-être même en Europe, qui sait. N'y avait-il pas une certaine... attends que je me souviene !... J'y suis... Je l'ai sur le bout de la langue... Josépha... Non, Joséphine Baker, qui triomphait à Paris ?

— Mère dansait donc si bien ?

— Puisque je te l'affirme ! Notre malheureux père m'en est témoin ! Et puis, mon petit, je vous ai observés, vous les enfants de Vilaria. Aucun d'entre vous, je le crains, n'a hérité de son talent. Qui parmi vous peut remuer ses membres et engendrer les ondulations magnétiques dont son corps devenait soudain le siège ? Au village, elle était déjà la meilleure !

— Maman n'a pas dit son dernier mot. Elle est enceinte, tu sais !

— Peut-être que le prochain ou la prochaine héritera de son don. En attendant, personne, parmi ceux que je connais, ne fera ce qu'elle a accompli ! Mon enfant, les foules en rugissaient de plaisir. Oh ! ta

maman, habituée à gagner les concours, n'a jamais aimé la défaite. Non seulement elle était imbattable dans nos ballets africains, mais elle triomphait aussi dans les danses des Blancs. Je te le dis, aucune des Blanches qu'on poussait sur les pistes pour défier ma sœur n'est parvenue à la battre. Sauf une, un soir !... Lorélie Oxydum, une Française qu'elle avait déjà dominée plus d'une fois ! »

Mère attendait alors son premier enfant. Mais cela ne se voyait pas encore à l'œil nu. Une femme enceinte connaît des étourdissements. Et celle qui avait triomphé en dansant la bourrée mordit la poussière lors d'un rock mémorable. Cette ébouriffante musique anglo-saxonne avait été introduite par des matelots américains en escale à Lagos, avant de se populariser à Douala, et en particulier à L'Escale, bar américain.

« Cela se passa, je ne peux l'oublier, le 16 octobre 1954. Le fiancé de ma sœur, Philippe Donnadiou, un grand blondinet, ingénieur en travaux publics, était arrivé cinq mois plus tôt ici au pays. Il venait d'achever ses études et il avait accepté un premier poste sous les tropiques. Il s'était épris de l'éblouissante Vilaria et ils aimaient tous les deux danser. Ils avaient pris l'habitude d'achever leur duo, si la dernière musique était du rock, par une sortie acrobatique. J'avais rangé ma timidité et étais debout comme tous ces gens qui applaudissaient les danseurs, attendant l'heureux tourbillon de ma sœur pour clôturer la soirée en gagnante. Philippe, qui était beau, grand et fort, s'était agenouillé devant ma sœur et l'avait délicatement hissée sur ses larges épaules desquelles, en se levant, il la propulsait dans les airs ! »

Mère retombait toujours sur ses pieds avec la souplesse digne du plus indomptable des félins, puis, immédiatement, elle tournoyait sur elle-même.

Mais ce soir-là, Mère, que l'engourdissement de la grossesse avait saisie, se tordit le pied d'appui. Et au lieu du merveilleux mouvement qui suivait son atterrissage et du tourbillonnant pas que même des derviches tourneurs n'auraient pu réaliser avec la fluidité d'une toupie, elle s'écroula. La Blanche, sa plus coriace adversaire, gagna le concours pour la première fois.

Un fils sans mère

Je me souviendrai longtemps de mon rapide et désastreux passage d'une année au lycée bilingue de Yaoundé. Je fus recalé à l'épreuve probatoire. Elle était indispensable pour accéder à la classe de terminale. Mère, en état de choc, fut plus douloureusement marquée que moi par cet échec. M'est resté son visage livide, rembruni et immédiatement lacéré de rides. Elles lui barraient le front et donnaient une impression de papier mâché à un visage d'ordinaire porté sur l'optimisme. J'ai revu cette expression sur son visage lorsqu'on lui a annoncé le décès de Grand-mère Koukou : les yeux écarquillés, la bouche tordue, l'incrédulité au fond d'un regard baigné de larmes. Mon échec lui a causé le même effondrement. Il me fallut trouver un moyen pour la guérir de l'accablement dans lequel je l'avais précipitée et qui dura plusieurs jours. Mère fondait les plus grands espoirs sur la capacité de ses enfants à couvrir les murs de la maison de diplômes. Elle les voulait toujours plus grands et plus nombreux, de sorte qu'elle anticipait leur entrée dans la maison en désignant à ses copines l'emplacement où trônerait le prochain parchemin. Lors de leurs fréquentes et longues causeries qui faisaient fulminer Père, car il les jugeait en bougonnant « interminables et toujours les mêmes ! », je me retirais à pas de loup dans ma chambre pour lire. Après mon échec scolaire, je m'y enfermai. J'étais revenu bredouille, honteux, à Douala, redoutant ce qu'elle penserait de moi, terrorisé à l'idée que ma défaite ne l'enfonçât dans la dépression. Je la voyais poindre, car elle ne mangeait presque plus, et, surtout, la cour de la maison retentissait de moins en moins des conversations de ses copines ; elles ne déboulaient plus chez nous comme à leur habitude, quand le soleil avait tourné, permettant aux dames de sortir les chaises, de s'installer à l'ombre, sur le coup des seize heures trente et de papoter jusqu'à dix-neuf heures. Cette nuée de femmes dont la présence la charmait et avec qui elle ne cessait de parloter et parfois d'imaginer une affaire qui rapporterait beaucoup d'argent à la famille.

Je me recroquevillai sur moi-même pendant quelques semaines, méditant sur mon désastre scolaire, puis je me rendis chez un ancien condisciple du collègue Libermann, Albert Mackon. Il résidait au

quartier Nkongmondo, à Douala, et cuvait, plus douloureusement encore que moi, sa déception. Il était mon aîné de quatre ans et il venait lui aussi de connaître le même revers. Sa mère, presque résignée, le pressait de chercher une occupation rémunérée et de prendre une épouse. Elle avait convaincu une jeune fille à marier de quitter la ville de Japoma et de venir à Douala. Mackon avait des épaules carrées, ne pratiquait aucun sport, et le petit bidon qui lui poussait annonçait un embonpoint de notable. Il repoussa fermement les suggestions de sa mère, renvoya la fiancée volontaire dans ses foyers et imagina une expatriation, la seule issue possible, selon lui, pour obtenir le baccalauréat. C'est Albert Mackon qui me mit dans la tête l'idée de quitter le pays et d'aller dans un autre où nous pourrions nous inscrire en classe de terminale uniquement grâce à nos bulletins de notes. Le Cameroun était le seul pays qui pratiquait ce malthusianisme éducatif en construisant une muraille académique entre la première et la terminale. Il l'est toujours.

Nous n'avions pas de passeports et, si nous voulions partir légalement, la bureaucratie y mettrait tellement d'obstacles que nous étions certains de moisir au pays durant de longues et sinistres années. Nous résolûmes, pour éviter d'attirer l'attention des autorités sur nos projets, de quitter clandestinement le pays. Albert avait su réduire mes réticences qui se résumaient en deux points : je n'avais pas d'argent et je craignais que les autorités du Tchad, pays que nous avions choisi comme destination, ne nous dénoncent au gouvernement camerounais. « Ne t'inquiète pas, mon gars ! Tu joues bien au ballon, n'est-ce pas ? » La chose était vraie. Mais je ne voyais pas le rapport entre notre expatriation et le football. « C'est simple. Les Tchadiens sont nuls en ballon et fortiches en guerre. Ils te prendront facilement dans leur équipe. Là-bas, tu seras Pelé ! Je peux t'avancer un peu d'argent que tu me rendras avec tes primes de match. » « Mais l'école ? Qu'est-ce que tu fais de l'école, Albert ? De l'inscription en terminale ? Du baccalauréat ? Ce n'est pas pour le décrocher qu'on part à l'étranger ? Le ballon... psssst !... »

J'expliquai de manière fulgurante ce que je ressentais à mon camarade. Ma voix m'étonna. Elle sortit de mes entrailles d'un seul jet, franc et brûlant. Je ne la retrouverai jamais aussi vive et percutante pour convaincre. Je ne l'aurais probablement plus pour dire au monde de cesser de déraisonner comme je le criai à mon futur compagnon de

route :

« Albert Mackon, le ballon n'est qu'un jeu. Pas un moyen de devenir quelqu'un. Le ballon, mon gars, dans ma tête, au plus profond de mes tripes, comme au fin fond de mes rêves les plus fous, ne sera jamais qu'un divertissement et, en aucun cas, il ne peut redonner le sourire à ma mère !

— Pas la peine de crier. Assieds-toi ! La mienne aussi m'énervait avec ses lamentations et ses propositions à la noix de palme. Regarde-moi bien, Eugène, est-ce que j'ai l'air d'un loser ?

— Non, non, je n'ai pas dit ça. Tu ressembles plutôt à un futur notable... »

Je ne pus terminer ma phrase. Je lissai mon menton imberbe. Albert avait déjà, quant à lui, beaucoup de barbe. Cela méritait le respect. Je lui tendis une main résignée, molle d'abord, puis plus ferme quand il me l'écrasa dans sa robuste poigne. Nous scellâmes ainsi, mentons serrés et regards déterminés, le serment de partir et de revenir victorieux, le bac en poche. Il parla ensuite comme un décideur. Un leader. Il argumentait bien. Il voulut savoir si Mère fréquentait des tontines, ces réseaux d'épargne qui permettaient le financement de microprojets et qui liaient des groupes de femmes. Mère n'adorait que ces compagnies-là. Aucune femme ne pouvait y être admise si, lors des rassemblements des samedis après-midi, elle n'acceptait de s'affubler de l'une de ces longues robes couvertes d'effigies de présidents ou de gouverneurs, bref, d'hommes publics et puissants. La seule femme dont l'image apparaissait quelquefois au milieu de ces grands hommes fut Germaine Ahidjo, la belle épouse du président. On la louait, on lui vouait un culte d'autant plus profond qu'elle était respectée, effacée et sincère. « C'est notre digne première dame », claironnait Mère. Les femmes imitaient les foulards de Mme Ahidjo qui ceignaient sa chevelure ondulée et donnaient à son visage un rayonnement incontestable. Le défilé de ces dames, aux têtes couvertes de tissus qui rehaussaient leurs tailles et qu'elles portaient comme de joyeuses couronnes, me plaisait beaucoup. Les tontines rythmèrent nos samedis après-midi et je n'eus nul besoin de le raconter à Albert. Je ne lui dis pas non plus que les dimanches matin étant consacrés à la messe, le reste de la semaine, quand nous n'étions pas à l'école, des grappes successives de bruyantes copines de Mère s'invitaient dans notre cour et nous écrasaient les joues de baisers,

trop baveux, pour nous, mais qu'elles jugeaient trop furtifs, à entendre leurs exclamations et leurs réprimandes devant notre empressement à desserrer leurs étreintes.

Pendant qu'Albert courait ouvrir une commode d'où il retira un coffre-fort qu'il décadenassa, et duquel il sortit une liasse de billets de banque qu'il se mit à compter, je me mis quant à moi à repenser aux parfums des amies de Mère. Leurs fragrances étaient moins exubérantes et moins âcres que celles des bufflesses des bars aux poitrines plantureuses et aux lèvres peinturlurées. Parfois, passé la séquence des baisers mouillés sur nos joues d'enfants, nous avions éprouvé une joie timide à rester néanmoins avec ces dames. Quand nous nous arrachions à leurs étreintes, leurs lèvres collées à nos joues comme des ventouses se détachaient dans un « pof » sonore et baveux. Elles tentaient de nous retenir et nous, nous étions ravis de nous enfuir. Nous remuions alors un moment, tels des silures pris dans les filets de leurs interminables pagnes. L'envol de ces délicieuses amies de mère, qui sentaient parfois des aisselles aux heures les plus chaudes de la saison sèche, m'est aussi resté comme une indication d'un temps où mon monde rencontrait le leur pour célébrer l'enfance comme la maternité. Ces femmes aux tresses abondantes et à la conversation incommensurable, selon les grognements de Père, avaient parfois de longs ongles dont les caresses sur nos cous nous procuraient une espèce d'anesthésie douceuse que je n'ai plus jamais retrouvée. Je n'ai pu réclamer à aucune femme, à l'âge adulte, cette caresse griffue que les copines de Mère nous administraient et qui nous tirait de plaisants et légers ronrons.

« Nous décrocherons ce fichu baccalauréat et nous ferons honneur à nos mamans, mais aussi à nos futures épouses ! » rugit Albert Mackon en achevant son décompte et en brandissant les liasses d'un magot dont je n'osai lui demander la provenance. Probablement des tontines de sa mère. Il sourit, l'œil triomphal. Il pensait fort, il pensait loin, mais si cet argent provenait d'un larcin, ne serais-je pas accusé de complicité ? Partagé entre admiration, crainte et réprobation, je me réfugiai dans le silence. Partir était un saut dans l'inconnu. Rester signifiait le redoublement. Honteux. Je me figeai dans l'attitude du benêt : « T'es fort, mon gars ! » Qu'étais-je en réalité ? Un gamin triste. Un recalé du baccalauréat. Un futur chômeur. Un incapable ! J'avais allumé des bougies d'espoir dans le cœur de ma maman et je les avais

imprudemment soufflées comme un vent mauvais. Comment les rallumer ? Sur quelle rive ce miracle pouvait-il avoir lieu ? J'avais l'impression que Mère allait mourir de chagrin et de déception, par ma faute. L'épreuve de mathématiques m'avait terrassé. C'est par elle que j'avais bu la tasse du cancre. Telle fut ma conclusion. J'ai détesté comme jamais la littérature qui avait cannibalisé mes attentions. J'étais inscrit en classe de première D et mon rêve était d'être médecin. Mère et moi en avions parlé. Père ne le savait pas. Ne le saura jamais. Lui, l'infirmier, que les malades alignés devant la maison, dès le matin, appelaient « Docta » afin de lui soutirer des médicaments ; lui, qui avait soigné les maquisards durant la guerre civile, qui croyait en la force des institutions, ne connaissait pas mon vœu. Il m'avait vu jouer au ballon ; il avait vu les recruteurs serpenter autour de lui ; il les avait repoussés. Je le savais. « Laissez-le tranquille. Il doit étudier ! Ou alors, allez voir sa maman ! »

Et si ces recruteurs apprenaient que j'avais lamentablement échoué, ne reviendraient-ils pas à la charge, dégoulinant de fausse compassion ? Albert était le sauveur !

« Écoute, mon gars, tu es un ami formidable. Partons quand tu veux au Tchad !

— Notre inscription dans un lycée tchadien ne posera aucun problème. »

Selon les renseignements qu'il avait recueillis, ce pays, contrairement au petit Congo et au minuscule Gabon, ne parlons même pas du mastodonte Zaïre, offrait un avantage considérable. « Les Tchadiens se fichent de l'école ; elle les endort. Les enfants tchadiens n'aiment que la bousculade et le métier des armes. S'asseoir pour regarder un maître, qui trace avec une craie des signes ridicules au tableau, est pour leurs nerfs une torture. Certains êtres sont faits pour courir, me dit-il, regarde les Kenyans secs comme des affamés ! Ils raflent les médailles dès qu'on leur dit de disputer un mille mètres ! » « D'autres sont faits pour s'asseoir et ânonner les mots. » « J'ai passé un bon moment à étudier l'affaire. Je ne suis pas fils de maquisard pour rien ! Pigé ? » « D'accord. Mais il n'y a pas que les garçons dans ce pays-là ! Tu te rappelles le mot de notre prof d'histoire-géo : *Tous les pays du monde comptent plus de femmes que d'hommes...* »

Albert m'expliqua que ce prof n'avait pas tort, car à cause de

l'islam, la religion majoritaire au Tchad, les filles, plus nombreuses, ne songeaient qu'à devenir des épouses aussitôt que des tétons leur avaient poussé et qu'elles avaient leurs menstrues.

« Leur société les pousse vite à se marier et à accomplir surtout le prodigieux métier de mère. »

Où Albert avait-il appris tout ça ? Je le regardai, incrédule. Par quel malheur n'avais-je pas accordé de l'intérêt à ces choses qu'il maîtrisait ?

« Bon, Eugène, je crois que nous sommes d'accord sur l'essentiel. Il faut agir vite. Nous partirons pour Yaoundé. Là-bas, nous prendrons un second autocar. Le train est surveillé. La route est cabossée et plus longue, mais la police y est moins présente. On peut s'arrêter quand on veut, surtout lorsqu'on a des besoins pressants, ce qui est impossible dans le train. Les toilettes y sont infectes. On est d'accord ? »

Nous l'étions. Je lui serrai la main avec effusion. Je fus émerveillé par sa connaissance des mondes aussi mahométans que féminins et par sa résolution. Il me demanda si j'avais une fiancée. Je me récriai. Je voulais d'abord décrocher mon bac avant de penser à une épouse. J'avais dix-sept ans et les aventures sentimentales ne m'intéressaient guère. Elles me semblaient longues à se nouer et rudes à se dénouer.

Danleu, mon ancien camarade, celui qui nous distribuait des taloches quand il était de bonne humeur et des coups en temps normal, et qui avait failli disparaître dans un marais, avait dépassé la vingtaine ; il était toujours méchant, bagarreur et vindicatif. Il vivait de quelques louches affaires, et avait une femme, une maîtresse et deux marmots morveux. Je les aperçus dans son sillage alors que je traînais une mine de chien battu derrière Mère, un matin où j'avais accepté de quitter ma chambre et de lui emboîter le pas au marché pour quelques emplettes. J'hésitais à aller saluer mon camarade, car il n'allait pas manquer de me parler de mes études à Yaoundé. Comme j'essayais de me faufiler hors de sa vue, il me repéra et vint à ma rencontre, toutes dents dehors :

« On m'a dit que tu étais rentré à Douala et tu ne viens pas voir les amis, hein ? C'est criminel, ça !

— C'est que...

— Yaoundé vous tourne la tête !

— Non. Yaoundé n'y est pour rien. J'ai raté...

— Salue ma femme et mes enfants. On parle de tout ça ce soir, autour d'une bonne bière, hein ?

— Si tu veux... mais je boirai de l'eau ! »

Je ne me suis pas rendu à ce rendez-vous. Il me fallait ranger mes papiers et me préparer à découvrir le septentrion.

Je fis donc en compagnie d'Albert et de deux autres garçons, Olivier Belinga et Isidore Nouma, qui se trouvaient aussi en situation d'échec scolaire, le voyage vers le Tchad. Olivier Belinga était taciturne et Isidore Nouma nous farcissait les oreilles de pop. Il était musicien. Nous ignorions que l'expérience qui commençait de belle manière serait bientôt éprouvante.

Notre première demande d'inscription eut lieu en août au lycée Félix-Éboué, à Ndjamena. Mais le proviseur nous annonça qu'elle était suspendue à l'intervention d'un ambassadeur. Il avait paru prendre cette décision pour se couvrir et vérifier, nous assura-t-on, que nous n'avions aucune intention malveillante pour la sécurité de son pays. Il voulait être certain que seules les études nous intéressaient. Je m'étonnai de cette suspicion.

« Tu te rends compte, Albert ? Je n'ai jamais vu de près une kalach !

— Il nous faut contacter un ambassadeur. C'est ça ou rien, apparemment ! »

Nouma n'avait pas tort. Nous courûmes après notre ambassadeur. Il n'était pas toujours présent à Ndjamena, puisqu'il couvrait aussi les représentations diplomatiques du Cameroun au Niger et dans la Centrafrique devenue un empire ubuesque, sanguinaire, voire anthropophage, selon les rumeurs qui couraient les rues et qui nous avaient détournés de l'idée d'y aller chercher le baccalauréat. Nous ne voulions pas finir dans un méchoui impérial. Notre camarade Nouma, qui semblait au courant de tout, pencha pour une autre solution :

« Allons voir M. Beaux, l'ambassadeur de France.

— Pourquoi pas le roi du Maroc ? Tu divagues.

— Hé ! qui n'ose rien n'a rien !

— Tu crois que la France va perdre son temps à défendre notre dossier alors que nous avons un ambassadeur camerounais sur place ? Nous devons, nous aussi, apprendre à laisser la France tranquille !

— Oui, Eugène a raison. Voyons d'abord notre représentant. Ne

faisons pas comme si c'était la France qui réglait toujours nos affaires et partout !

— Bien, les amis ! Je suis votre aîné et je vous ai tous entendus. Je décide donc que je dirigerais la délégation qui rencontrera Son Excellence... comment s'appelle-t-il déjà, dis-le, Nouma, toi qui sais tout ?

— Excelsior Magloire Pondi.

— Nous camperons devant l'ambassade pour voir Son Excelsior ! »

Albert prit la tête de notre délégation et nous fîmes pendant quinze jours le siège de notre représentation diplomatique sise au quartier Klémat. Dès qu'il fut présent à Ndjamena, l'ambassadeur nous reçut chaleureusement, nous écouta et ne nous fit aucun reproche sur le passage clandestin de la frontière.

« Je suis au service de mes compatriotes et je vous aiderai. Telle est ma mission, fixée par le chef de l'État.

— Nous le remercions à travers votre haute autorité ! »

Nous approuvâmes de la tête notre porte-parole. Son Excelsior, comme le nommait Albert, prit nos dossiers, les consulta pour s'assurer qu'il ne manquait aucune pièce importante et, après une quinzaine de minutes à nous recommander de ne rien faire qui pourrait « mettre la honte sur le nom du pays », nous courbâmes de cérémonieux remerciements devant l'ambassadeur droit et confiant dans notre intégrité. Trois jours plus tard nous fûmes effectivement inscrits au lycée.

J'ai adoré le poisson du lac Tchad et la nuit à Ndjamena sous les étoiles ! Nous avons moins souffert de la chaleur qu'à Douala, car l'humidité était plus faible et la ville moins exubérante, paisible et provinciale. Les préparatifs du baccalauréat nous donnaient satisfaction et nous étions sereins quant à l'issue de notre scolarité. Nos camarades tchadiens, cordiaux et empressés de nous secourir, tenaient les Camerounais en haute estime. Nous ne savions pas trop les raisons qui les animaient, mais leur bienveillance nous plaisait et nous cherchions à la conforter. Aussi croulions-nous sous les invitations dans les familles de nos condisciples où nous parlions de nos vedettes du football, de la chanson, de la boxe, de la course cycliste et d'autres sujets comme la littérature, la philosophie et même la politique. Les Tchadiens étaient surpris que notre pays fût épargné

des coups de feu qui renversaient alentour les gouvernements tant du côté anglophone, arabophone que francophone. Ils célébraient le caractère entreprenant des Camerounais, leur goût pour l'étude et leur joie de vivre. Tout ceci nous étonnait, car, à l'intérieur du pays, nous avions nos querelles, nos divisions, nos fâcheries et nos coups bas pour jeter l'opprobre sur telle ou telle ethnie, voire la peindre en ridicule. Mais les peuples ne se voient pas tels qu'ils sont. Certains abusent de leur prétention à l'excellence et d'autres exagèrent leurs défauts. Il me sembla, à entendre les conversations dans les familles, que les Tchadiens se mésestimaient et que les Camerounais, sans atteindre la prétention française à la supériorité, auraient gagné à se montrer plus humbles. Nous étions fiers et bombions le torse, mais nous parvînmes à éviter une tapageuse autocélébration des qualités que l'on nous prêtait et à nous tenir loin de toute situation qui eût réduit les faveurs dont nous jouissions. Mes résultats sportifs et scolaires étaient excellents, et il me semblait que je n'aurais connu nulle part que dans ce pays-là une harmonie parfaite entre mes activités sportives et mes études. Me manquaient les nouvelles des miens, car le courrier venu de Douala était plus long que celui expédié de France, où étudiaient mes frères aînés. Aussi avais-je pris l'habitude de demander des nouvelles de mes parents à mes frères installés à Paris plutôt que de courir le risque de me tourner vers ceux et celles restés au pays. Les choses n'ont guère évolué, car demeure, quarante ans après, l'impression que quiconque se trouve en Afrique, notamment francophone, est plus près de Paris que de son voisin africain. Ce décalage, que la politique et les différentes générations ne parviennent pas à réduire, est l'un des plus tristes constats qui puissent être faits sur l'état général des liens entre Africains.

À Ndjamena, j'avais en outre une petite amie, Myriam Ningor, que notre ami Isidore baptisa la Bombe – quand nous la vîmes tous la première fois et que chacun de mes compagnons forma le projet de la séduire –, et dont les massages surpassaient en qualité, et de loin, le pétrissage en règle auquel nous soumettait Djibré Adongar, le kinésithérapeute de Coton Tchad où je jouais au football. Nous l'appelions le « boulanger », car il donnait davantage le sentiment, lorsqu'il s'occupait de nos corps, que nous étions, sur sa table de massage, une simple pâte bonne à battre et non des muscles d'athlètes à malaxer avec délicatesse.

Comme l'avait prévu Albert Mackon, j'avais remboursé mes dettes grâce aux primes de matchs, mais je m'étais éloigné de mes trois compagnons de route. Nous nous voyions, certes, au lycée, mais je ne m'attardais pas à la fin des cours auprès d'eux à cause des entraînements qui m'attendaient ou des mises au vert la veille des rencontres de notre championnat. Durant certaines d'entre elles, je les apercevais aux abords du stade. Le public se tenait en effet le long des lignes de touche, la petite tribune en planches ne pouvant pas accueillir beaucoup de monde en dehors des dirigeants et de quelques VIP. Nous disputions des matchs empoussiérés, sortes d'empoignades enfumées au cours desquelles les arbitres peinaient à diriger les débats, à cause de l'état rudimentaire du terrain et des nuages de poussière soulevés par le vent, la proximité des spectateurs, les interventions des poulets, des chiens, des chats ou des chèvres qui en perturbaient le déroulement. Parfois, même, ils ne parvenaient pas à valider des buts, car les filets, percés comme du gruyère, laissaient échapper des ballons que de violents tirs avaient propulsés hors de la portée des gardiens. S'ensuivaient des embrouilles, l'irruption des spectateurs qui encerclaient l'arbitre, sortaient parfois un poignard et mimaient un égorgement, voire l'entrée sur le terrain de dirigeants en boubou et chéchia sur la tête, qui avaient perdu leurs nerfs et leur flegme et secouaient les pauvres arbitres tels des pruniers, quand ils ne les rouaient pas de coups.

En mars 1980, huit mois après mon arrivée, je quittai précipitamment Ndjamena sous une pluie de balles. Dans ce pays où les affrontements sont la norme et la paix civile l'exception, une énième révolution de palais se déclencha alors que s'achevait le deuxième trimestre de l'année de terminale. Au moment de la débandade et du sauve-qui-peut général qui s'empara des lycéens et de la population dans son ensemble, me revint le mot d'un Tchadien qui nous avait dit, dès notre arrivée au Tchad : « Bienvenue dans ce pays qui n'a de passion que pour la guerre ! » À peine avions-nous, à l'époque, traversé le fleuve Chari, qui sépare le Tchad du Cameroun, qu'une légère appréhension s'infiltra en nous. Notre petite colonie de quatre unités avait regardé ce monsieur comme un abominable tueur de rêves. Pourtant, il avait raison. Les affrontements nous surprirent au lycée, à proximité duquel stationnait une garnison sur laquelle

s'abattirent les premiers coups de mortier et les rafales de mitraillettes des belliqueux. Les lycéens les plus prudents s'aplatirent sous leurs pupitres tandis que la plupart des élèves comme des enseignants se bousculèrent pour prendre les jambes à leur cou. Il n'existait aucun protocole en cas de sinistre ou d'événement de ce type. Chacun se débrouillait comme il l'entendait. Ce matin-là, je vis des unijambistes cavalier plus vite que les champions des cent mètres, et les filles jouer des coudes avec une férocité insoupçonnée. La peur galvanise ! Les galvanisés s'entrechoquaient aussi et certains avaient déjà les pommettes saignantes avant le choc des balles perdues. Ce branle-bas général et inattendu engendra un indescriptible désordre dans notre établissement. Je pensai, pour éviter d'être écrasé par la foule, qu'il était urgent de m'asseoir sous un arbre pour réfléchir et organiser ma fuite. Je le fis. Mais à peine avais-je trouvé un équilibre sur les grosses racines d'un vieux figuier banyan au centre de la cour envahie de cris qu'un camarade me bouscula. Il criait aussi. Je voulais garder mon sang-froid. La panique, me disais-je pour me rassurer, est souvent un piège plus dangereux que le danger lui-même : « Tu es fou de rester là, tu te prends pour le penseur de Rodin ou quoi ? » Je le regardai comme s'il parlait à quelqu'un d'autre. « Reste là et crève ! Les rebelles toubou sont passés à l'action et vont te buter. » Me buter ? Je n'étais pas un politicien. Je n'étais pas tchadien et encore moins un amoureux des armes. Des mortiers explosèrent au loin, suivis d'un bruit de véhicules, des jeeps, lancées à vive allure sur les routes poussiéreuses. Mon sauveur décampa. Je me jetai dans la cohue. Des mitrailleuses crépitèrent de plus belle, des balles sifflaient, ricochaient sur les murs avoisinants ou percutaient des corps qui s'affalaient dans la poussière. Les hurlements des enfants terrorisés et des femmes trouèrent les airs. Les élèves, rejoints par la population apeurée, par les travailleurs qui sortaient des bureaux ou des échoppes, se ruaient dans les concessions ou vers ce qu'ils pensaient être des abris. Je suivis la foule. Il ne sert à rien de méditer quand il s'agit de quitter une zone où grondent les canons. Ils tonnaient dans le quartier Ardep-Djoumal. Je pensai alors gagner le sud-est de la ville, et précisément le quartier Nguéli plus près du fleuve Chari vers lequel se dirigeaient généralement les frontaliers camerounais qui travaillaient à Ndjamena. Je fonçai dans cette direction en longeant l'avenue Mobutu. La canonnade tonnait tout autour. Il fallait donc la contourner le plus vite possible, en

évitant les grandes artères où crépitaient les coups de feu. Je suivis un groupe d'enfants en haillons. Nous entrâmes dans une concession automobile. Une voix m'imposait d'y reprendre mes esprits. Des mains bienveillantes me poussèrent dans un hangar qui sentait l'huile et le carburant. Et si quelqu'un mettait le feu à cette entreprise ? Le doute et l'inquiétude me précipitèrent dehors, dérapant sur des flaques d'huile avant de m'élancer vers le fleuve. Je crus reconnaître les silhouettes de mes compatriotes qui songeaient à regagner leur domicile. La cohue augmenta. Des fugitifs, manquant de souffle ou trébuchant sur des obstacles qu'ils n'avaient pas vus, tombaient, et ces chutes provoquaient des carambolages, car d'autres fuyards venaient s'empaler sur ceux qui avaient mordu la poussière. La cage thoracique prête à exploser, slalomant entre des corps gisant par terre, les heurtant parfois, mais parvenant toujours à me maintenir en équilibre, je déboulai sur l'avenue de l'Indépendance. Elle était noire de monde.

Je pensai alors à ma copine Myriam Ningor. Elle habitait à Farcha. Cela m'éloignait de la traversée vers Kousséri. « Allons chez elle ! Elle me protégera. Je bénéficierai sous son toit d'un répit au lieu de chercher à rejoindre précipitamment le Cameroun ! Rien ne sert de courir, il faut partir à point ! L'attente sera plus réconfortante sous ses prodigieuses caresses que dans une foule, celle qui m'entourait, nerveuse, fébrile, rendue hagarde par le danger, plus imprévisible sous l'angoisse, plus dangereuse encore dans ses courses désordonnées, ses arrêts, ses reculades, ses changements de rythme, d'itinéraires, quand éclataient des fusillades. Les fugitifs sont des morts en sursis. Toute foule accomplit dans chaque foulée un pas vers l'abîme. Je risque d'être écrasé par ces compagnons d'infortune avec lesquels j'ai réglé mon pas. » Le joli minois de Ningor dansa dans la réverbération du soleil. Son visage illumina mon ciel. Il me fallait lui dire au revoir ! Je devais donc revenir sur mes pas et courir vers l'ouest. Mes jambes avaient de l'entraînement. Je pouvais endurer un long footing. Mais on ne court pas de la même façon sous le sifflement de balles réelles que sur un terrain de football. On est moins à son aise en vêtements de ville qu'en culotte courte ! Les voitures qui filaient vers l'aéroport encombrèrent bientôt la zone. Des expatriés blancs, rougissant sous le soleil, marchaient aussi, le souffle court, puis couraient vers les aéronefs. Je les enviai et faillis les suivre. Mais je bifurquai, fonçai

vers Farcha, soit la direction opposée, où je poursuivis mon tortueux chemin. Tout en allongeant mes foulées, et malgré le fracas revenu semer son désordre à Ndjamena, je rêvai, je l'avoue, de l'échancrure de la robe de Ningor. Celle par laquelle se dévoilait soudain un sein, quand elle me préparait à ses assauts. Cette pensée me donna un supplément d'ardeur à vaincre l'épuisement. L'ogive ronde et à la pointe longue et plus noire que le reste de sa peau me fit accélérer la cadence. Au diable, la guerre ! Je courus pour aller humer les petits boutons de fièvre qui tapissaient le pourtour de cette pointe avancée des splendeurs de Myriam. Avec leur floraison commençait notre délicieuse révolution autour de la table ronde. Des cocktails Molotov explosèrent à quelques mètres de moi. Ils chassèrent Myriam de mon esprit. Des sueurs froides coulaient le long de mon échine. J'arrivai, à bout de souffle, à côté du domicile de Myriam. Mon cœur faillit s'arrêter de battre. Un cordon de militaires armés jusqu'aux dents encerclait la petite maison à la clôture rouge. À l'écart des bousculades, je m'adossai à un mur au crépi fatigué. Je repensai instantanément au colonel K. Cet officier déjà marié courtisait assidûment Myriam depuis quelque temps. Comme elle me savait peu jaloux, uniquement intéressé par l'acquisition du baccalauréat et un peu par les jeux de ballon, elle moquait le gradé devant moi et me l'avait suffisamment montré en photo de sorte que, à reculons le long du mur qui me soutenait, je reconnus mon rival. Un béret de guingois sur la tête, il se tenait, le regard sévère, devant le portail...

Ma copine m'avait raconté les visites de l'officier supérieur à ses parents, sa Jeep débordant de cadeaux comme ses poches de billets de banque ; il les déversait aux parents de la jeune fille. « Il croit que ça m'impressionne ? Il se fourre le doigt dans les naseaux ! » Myriam avait un ton libre et des tours de reins euphorisants. La Bombe m'aimait. Elle avait, je crois, une conception spéciale de l'amour. « C'est une mécanique et des fluides. » Son cul bombé était remarquable. Ondulant et pétaradant. J'en fus d'abord surpris, puis amusé. Je m'ajustai à sa mécanique, la considérant tel un baromètre de l'intensité de nos ébats. Là, au point où j'en étais, je m'en fichais comme de mon premier trophée sportif. La mécanique n'était plus qu'un souvenir, celui d'un mouvement et d'un moment. Les fluides, ces sensations fortes, ces attirances particulières, cet émerveillement produit par la musique des corps, l'ensemble de ces harmonies qui

m'avaient soudé au parfum de Myriam ne comptaient plus. Le colonel m'en détachait irrémédiablement.

Je détestai ce colonel. Il symbolisait l'opportunisme exposé comme une entreprise de liquidation de toute morale. Je vis que les troubles qui venaient d'éclater, et à propos desquels Myriam avait maintes fois exprimé des sentiments détestables, venaient conforter ses positions. Elle devait bouillir de rage, séquestrée qu'elle était. Peut-être m'appelait-elle dans sa colère, que les bruits de la rue étouffaient. Les opportunistes s'empressaient d'en tirer le meilleur parti personnel. C'est ce qui avait conduit le colonel à masser son escadron devant un domicile privé, sur un secteur qui n'avait rien à voir avec la dispute du pouvoir, mais qui relevait de la poursuite des appétits personnels et honteux. Le colonel K., cela crevait les yeux, abusait de sa position. Ah, je souhaitai que Habré vînt là, ou Goukouni, je m'en foutais, pour pulvériser le kidnappeur. Ce colonel aux manches relevés en était un. Il détenait une jeune fille dans les filets de l'oppression. Je pouvais avancer vers lui et, au nom de l'amour, protester. Je n'étais pas assez amoureux. Pas assez dingue pour me sacrifier. Lui, le colonel, ne se gênerait pas pour me réduire au silence. Il était pressant de décamper. Je rasai le mur pour quitter son champ de vision. Il fit signe à un homme d'approcher. Lui murmura des mots à l'oreille. Le soldat traversa la rue. Marcha jusqu'à un camion militaire stationnant de l'autre côté de la rue et en ressortit avec des jumelles. Il les portait au colonel ! Je le vis avec terreur s'avancer vers lui. L'officier se tenait, toujours menaçant, devant la porte que j'avais ambitionné d'ouvrir pour y rejoindre mon amoureuse. Je rebroussai chemin, le cœur écrasé. Le rêve des caresses de Myriam se dissipa pendant que je m'éloignais précipitamment des hommes en treillis et en armes. L'héroïsme des amoureux, qui m'avait un petit moment habité, s'éteignit. Même si je n'étais vraiment ni un héros ni assez amoureux, Myriam m'avait assez ouvert aux jeux de l'amour pour ancrer son être pétillant en moi. Le temps n'était pas aux sentiments. Il m'importait de sauver ma peau. En courant vers Myriam, il m'était aussi venu l'idée que je partagerais avec elle le fardeau et la peine que vivaient les Tchadiens. Une escale chez la fine et longue Tchadienne aux yeux en amande, au ventre long et au rectangle duveteux, où il était si moelleux de se fourrer, ne servirait pas qu'aux ébats, avais-je pensé, mais à la solidarité intra-africaine. Sa table en bois d'ébène autour de

laquelle et sur laquelle tant de joies m'avaient été procurées s'envola de mon esprit. J'avais cru que chez la Tchadienne, la guerre cesserait peut-être aussi vite qu'elle avait commencé. Supputations oiseuses ! Par labzizila, par le petit sein, la guerre est une belle mocheté !

Au Tchad, la guerre est interminable. La paix n'y est jamais qu'une parenthèse insolite entre deux affrontements. La guerre est dans ce pays la chose la plus désirée. Elle n'y cesse que pour mieux s'étendre, mondiale ou picrocholine, régionale ou intraveineuse, elle y passe et y repasse toujours. Je n'y avais pas cru. Elle revint. Elle était à nouveau là. Je m'élançai comme un fou hors de la mire des fusils du colonel K. en hurlant des malédictions aux porteurs de képis : « Fouteurs de merde ! Éjaculateurs de mitrailles ! » Je courus en zigzaguant de honte et de douleur. La honte de m'enfuir, la douleur de n'avoir pas vu Myriam. Le militaire effarouche quand il entre dans la chambre des gens sans autorisation. Il inquiète quand il se tient devant une porte qui n'est pas la sienne. Il est redoutable lorsqu'il veut soulever un jupon et téter un sein qui n'a pas donné l'autorisation à sa bouche gourmande de l'approcher. Celle du colonel trahissait, sous son collier de barbe et sous son béret, une envie folle d'aboutir à ses fins longtemps réprimées. Par labzizila, Myriam m'avait juré que le sien m'appartenait ! Mais ce fut en poltron que je quittai le quartier Farcha. En fulminant contre les gens en treillis et en képi. Ils aimaient, m'avait-on affirmé, avoir des peaux de léopard comme descentes de lit. Je ne voulais pas offrir la mienne, même éraflée sous les nombreuses chutes de cette maudite journée, car en courant comme un dératé vers le fleuve, je perdais souvent l'équilibre et, à plusieurs reprises, tombai par terre. Le nez dans la poussière, c'était la faute au colonel K. Les poumons en feu, je maudissais la guerre. Par labzizila, ô miraculeux téton, pourquoi ne fait-on pas l'amour comme on aime faire la guerre au Tchad ?

Quand j'atteignis enfin la berge, l'esprit dévasté, le corps exténué, les yeux vaseux, la bave aux lèvres, la bousculade y était reine.

On ne pouvait rejoindre Kousséri qu'à bord de pirogues. Il n'y avait pas de pont reliant Ndjamena à Kousséri en ce temps-là. On en parlait sans le construire. Le cœur froissé, les illusions déchiquetées, le pantalon défait dans ma course pour m'éloigner du colonel K., la chemise en lambeaux, je pensai à Mère. Morte, me dis-je, comme mes

espoirs...

Le ciel était irrémédiablement bas. Je ne fus pas seulement habité par le goût âpre et frustrant de l'échec scolaire, mais je crus, pendant plusieurs jours, avoir perdu la fève de mon existence : Mère. J'étais venu à Ndjamena chercher un diplôme. Pour retourner auprès des miens heureux et fier. Pas cette chose prête à fondre en larmes. Pas ce garçon hagard, aux yeux cernés, qui n'avait plus les bras et la table miraculeuse, ronde, de sa copine pour le réconforter. Un froussard : Moi. Incapable d'affronter un colonel. Un fils sans mère. Je ne voyais plus que les yeux clos de la femme qui m'avait donné naissance et qui, ayant appris mes désillusions, avait été foudroyée par le chagrin.

Je ne pourrais dire pourquoi la funeste idée me trottait à la tête, envahissait mon esprit. Elle s'y imprégna avec une telle force que je crus moi-même que cette idée m'étoufferait plus vite que les balles des insurgés et de leurs rivaux. Les canons continuaient à tonner. Il me fallait au plus vite traverser le fleuve Chari pour espérer revoir Mère ou du moins avoir une idée exacte de la situation qui la concernait. Mon propre drame me sembla dérisoire. Cette pensée m'arma de courage.

On me bouscula. Les visages apeurés fuyant la ville se jetaient dans des pirogues surchargées qui essayaient de rejoindre Kousséri, la ville camerounaise et frontalière la plus proche. Je sautai dans l'une et je crois que je tombai sans connaissance dans une embarcation avec une seule angoisse à l'esprit : « Reverrais-je maman ? »

Je n'ai pas d'autre souvenir de la traversée que cette interrogation qui fusilla mes autres émotions. Interrogation aujourd'hui superfétatoire, car quelle autre main que celle bienveillante et protectrice de ma mère eût pu me pousser avec une telle autorité dans cette pirogue ? J'ai atterri à Kousséri comme un oiseau blessé dont il fallait soigner et réajuster le plumage avant qu'il ne reprenne son envol. On nous avait accueillis sous des tentes comme des rescapés. Ces tentes avaient été dressées sur un terrain vague. Nous nous y engouffrâmes sans façon. Je pense que j'avais dû dormir plusieurs jours sous l'une d'elles où d'autres corps étaient venus s'allonger. Des blouses blanches les soutenaient. Des râles et des sanglots précédaient la chute de ces corps éprouvés sur des nattes où l'on était heureux, malgré tout, de s'écrouler.

Les parachutistes sans parachute

À mon réveil, ce n'est ni la faim ni la soif qui me tenaillèrent le plus, mais la pensée de Mère. « Elle est morte ! » Une gourde s'offrit à ma vue. Je m'en emparai. Elle ne me délivra pas de mon angoisse, même après en avoir vidé le contenu. Je retournai m'allonger. Des ombres, plus que des corps, défilèrent. On me questionna. Une voix d'homme. Stridente. Nerveuse. Énervante. Je bredouillai. Je voulais passer le baccalauréat. Mais à Ndjamena, on se battait encore dans les rues pour le pouvoir. « Votre baccalauréat attendra. Quand on a la vie, l'espoir est sauf ! » Ce philosophe m'agaça. Mais quand je voulus lui répondre, il avait déjà tourné les talons. Mes voisins m'informèrent que c'était l'Instructeur. Il était long et sec, le visage émacié et buriné de celui qui en a assez vu pour ne plus jamais avoir à s'étonner de rien. On disait qu'il venait de Somalie, mais il précisa lui-même qu'il était nubien. Je m'affalai sur ma natte et dormis. On me secoua pour la soupe. Je la bus. Puis je dormis de nouveau, me réveillant en sursaut quand explosaient des obus de l'autre côté du fleuve. Quand je me réveillai le lendemain, je pensai à Mère. Disparue. Je courus à la recherche du Nubien, qui régnait sur le camp. Il portait une blouse blanche et avait un brassard avec une croix rouge à son bras. Il y avait plus de tentes encore que les jours précédents. Les tirs d'obus continuaient à retentir à Ndjamena, où les combats se poursuivaient. Le faux Somalien nous dit que les réfugiés affluaient plus nombreux encore, parce que Hissène Habré, qui voulait tout le pouvoir pour lui, prenait l'avantage sur son adversaire. La population, le redoutant plus que Goukouni, s'enfuyait en masse, les savates voltigeant dans la poussière, les boubous se déchirant sous les muscles en branle, les chéchias volant comme des brouillons d'hirondelles. Ces apeurés des cruautés de Habré inondaient l'aéroport tout près du centre-ville en un flux incessant et effrayé. Des avions, mobilisés par la France, nombreux, décollaient pour éloigner les expatriés de la vieille fièvre *kalashnikovique* qui crachait ses mortelles piquûres. Nous nous tenions sur un terrain vague, la tête baissée, contemplant nos pieds nus et poussiéreux, nos esprits perdus pour la plupart dans nos culottes sales et dans nos cœurs froissés quand des gens pointant les doigts vers le

ciel crièrent :

« Par Allah le Miséricordieux !... »

Des points noirs, comme des abeilles raides, se détachaient des avions prenant de l'altitude et s'écroulaient des aéronefs comme des poupées de chiffon. « *Wallaye !* Les avions crachent les gens !... » On a beau ne jamais vouloir regarder l'abomination, celle-ci nous figea le nez et les yeux au ciel d'où dégringolaient des humains, des hommes, des femmes et des enfants qui s'écrasaient sur le maudit sol sahélien, brûlant et assassin, qu'ils avaient cru abandonner à sa sécheresse, à sa dureté infernale et à sa cruauté permanente. Ces dégringolades et ces plongeurs dans le vide nous sidérèrent. On criait dans le camp. On se déchirait les gosiers. On courait dans le vide, comme si on pouvait aller amortir les parachutistes sans parachute qui pleuvaient sous le soleil couvert, parce que nous les voyions ainsi de loin, tels des moineaux. Les canonnades de Ndjamena répondirent à nos cris, les surpassèrent en intensité. Mais nous n'étions que saisis par les corps qui ondulaient dans les airs et sous une canicule dont les réverbérations du soleil empêchaient les regards de fixer longuement le ciel. Les corps livrés à l'attraction terrestre, que personne n'irait chercher ni ramasser, car « il n'y a plus rien à ramasser là-bas où ils vont s'écrabouiller, prononça sentencieusement l'Instructeur en haussant les épaules. On ne ramasse pas la bouillie dans la poussière, hein ? Les charognards savent laper ces choses-là ! » Plaisantait-il ? Non. Il était serein. Il n'avait pas l'air aussi effaré que nous.

« On ne monte pas dans un avion sans passeport. Voilà le résultat. Les gens blaguent, hein ! On ne s'agrippe pas comme ça à un avion comme pour aller en rigolant faire une balade sur le guidon d'une bicyclette manœuvrée par un copain ! »

Il n'avait pas de cœur, ce chien ! Il n'avait plus de larmes à verser pour ces Africains qui s'étaient rués à l'aéroport, suivant les Occidentaux et pensant probablement qu'on les prendrait en pitié et qu'ils s'envoleraient vers des cieux plus doux, plus sucrés, plus prospères que cette terre rouge d'Afrique où ruisselait le sang. Pourquoi perdre mon temps à l'écouter ? Ce dégingandé était un monstre. Je le suivis de loin en loin. Ses explications semblaient de bonne source, même si sa façon de parler me donnait des palpitations et des envies de lui casser le cou. Comme l'aéroport avait été pris d'assaut par la population, du fait de la trouille qu'inspirait M. Habré,

et qu'il n'y avait plus assez de policiers et de matraques pour refouler les gens, les escadrons disponibles empêchaient désormais les clandestins, les femmes de ménage, les nourrices des gosses blancs, les jardiniers qui avaient pu courir à l'aéroport, les boys et boyesses, c'est-à-dire les ressortissants non européens, d'accéder à l'intérieur des hélicoptères devant transporter des ressortissants étrangers en lieux plus sûrs ou dans des aéronefs décollant pour des distances plus longues. « Les refoulés hurlaient à mort puis ils ont cru bon de s'accrocher aux avions. C'est du suicide ! » L'homme parlait toujours sans s'émouvoir. « Vous êtes bien ici, non ? Tant pis pour eux, trancha, sentencieux, le Nubien, le doigt pointé vers le ciel. Ils ont pris le risque, comme des cons, de s'agglutiner sur le tarmac. De grimper sur les avions comme si c'étaient des arbres. »

Dans les airs, ces malheureux, qui avaient certainement eu un gros espoir et même craché sur le sol ingrat qu'ils venaient de quitter, avaient vite déchanté. Sous la poussée des réacteurs, le vent et les secousses, les voyageurs sans ailes ni parachute décramponnaient et tombaient en grappes comme des points noirs dans le ciel pour s'écraser sur leur sol à peine déserté. *Sweet, sweet home ! Beloved country !* Nous fûmes nombreux à aller vomir avant de retourner nous tapir, recroquevillés comme des moignons d'homme, sous la tente. L'Instructeur m'y retrouva, terne et silencieux. Je lui tournai le dos pour verser des larmes sur mon oreiller. Les jours suivants, je ne lui parlai pas davantage. Quand il voulut me relancer sur mon envie de retourner à l'école, je piaffai et m'éloignai de lui. Quand je desserrai les dents, je ne manifestai aucune émotion sur les « parachutistes sans parachutes », comme on désignait les gens tombés des avions comme des chiffons, comme des miettes de vie lâchées dans un océan enfumé de carnages. Ils avaient rêvé de se hisser sur un tapis volant, et le rêve d'Aladin n'avait duré que le temps d'un vrombissement de moteurs fonçant vers la désillusion. Les corps pulvérisés avant de toucher terre avaient-ils malgré tout eu quelques instants de soulagement ? Je n'osai le demander au régisseur du camp, somalien ou iroquois, qui m'aurait ri au nez. Parfois, sous ma tente surchauffée, quand la pensée de Mère me secouait de toutes les fibres du fils atterré, je m'abandonnais, en pensant aux suppliciés des airs, à des idées imprononçables : « Heureux disparus, qui n'aurez plus faim ou soif ! Valeureux aventuriers, qui n'aurez plus de douleur à soigner ! » Leurs vies étaient

achevées, de même que les malheurs vissés à leurs basques. Même le ciel les avait refoulés, puisque c'est à partir de ce ciel qu'ils avaient été rejetés pour crever une vie achevée comme on crève un pneu laminé. Notre pathétique existence, la mienne en particulier, sous la tente, au croisement des heures de déprime et des pensées suicidaires, ne pendait plus qu'à un fil incertain. Quand un peu d'optimisme me revenait, c'est à Mère que je pensais, et tout redevenait pesant et triste. Le Nubien m'agaçait et me déprimait. Mais c'était le seul avec lequel je parvenais à converser. Je crus utile de lui confier abruptement mon tourment. Il avait l'air de ne pas être autant que moi effrayé par les fusillades qui se poursuivaient à Ndjamena. Un jour, Habré prenait le dessus, et le lendemain, c'était son adversaire, Goukouni, qui inversait les pronostics. « Il effraie moins les Français », grognait le Nubien.

Je ne m'étais pas intéressé au contexte politique local, absorbé que j'étais par mes études et préoccupé par les matchs de championnat de football de première division. J'étais rapidement devenu la coqueluche de l'équipe, et les dirigeants de Coton Tchad tout aussi bien que les supporters me témoignaient de leur vive sympathie, même si, au Tchad, les jeux de ballon ne suscitaient pas la même ferveur qu'au Cameroun. J'ignorais donc qui luttait contre qui lorsque les jeux de la guerre fratricide reprirent. Ils mirent un terme à ma scolarité au Tchad, car Ndjamena fut pendant de longues semaines sous le feu des belligérants. L'amour pour la bagarre armée interrompit à nouveau la stabilité gouvernementale ainsi que le fonctionnement normal des autres institutions, y compris scolaires. Ce n'est que plus tard, durant ma fuite, que je parvins à comprendre que Goukouni Oueddei, qui dirigeait le gouvernement, fils du chef traditionnel des nomades teda du Nord, et Hissène Habré, son second, qui apparaissait comme le plus lettré des Toubou du même Nord – plus féroce et plus assoiffé de pouvoir –, avaient été rattrapés par le goût de la fusillade entre frères. Notre petite communauté de Camerounais fut disloquée. Je perdis ainsi toute trace de mes trois autres camarades. Avaient-ils péri ? Avaient-ils survécu ? Je n'en ai rien su. Je ne les ai pas revus depuis. Du reste, je ne suis jamais retourné à Ndjamena malgré mon envie de revoir des lieux où je me suis senti si bien, mais desquels je fus brutalement recraché sur l'autre berge, celle du pays natal, que je n'étais pas pressé de retrouver si tôt, nu et pleurant ma mère. Et j'en

fus triste, amer et perdu. On n'aime pas sentir le goût glaiseux de la défaite vous rouler dans la gorge et s'y encastrer. Le colonel m'avait arraché aux frétillements tournoyants que savaient rouler les hanches de Myriam. Sous la tente, je n'y pensais que furtivement, plus furieux contre cette guerre qui m'avait chassé et qui avait aussi emporté ma mère. J'avais l'impression que le commencement du bonheur, cet état optimiste et béat, ce sentiment de flottement et d'allégresse qui vous verse des bouffées de gaieté au cœur, que cette sensation d'invulnérabilité, disons ce bien-être installé au plus profond de votre conscience, et que j'avais goûté à Ndjamena, ne gambadait plus allègrement le long de mes veines. Il n'y circulait plus un merveilleux élixir. Tout venait d'être pulvérisé. Il n'y avait plus nulle part d'apaisement disponible.

Les bombardements nous réveillaient la nuit, car, en temps de guerre, la nuit n'est pas faite pour le repos et encore moins pour dormir. La guerre ne connaît pas l'horloge, n'écoute pas la musique de ses aiguilles et encore moins la supplique de ceux qui veulent qu'elle cesse. Elle se fiche de la vie et ne sourit qu'à la mort. L'Instructeur semblait indifférent, ou plutôt à son affaire. Après tout, c'était la guerre qui lui procurait son emploi et son utilité. Je n'en pouvais plus :

« Je veux m'en aller d'ici !

— Hé, petit, à cette heure de la nuit ?

— M'en fous. Quitte à mourir, autant aller moi-même devant ma mort ! Les parachutistes sont tranquilles maintenant !

— Tiens prends ce comprimé. Bois !

— Il va m'endormir et après ? Hein ? Après le réveil ?... »

Je n'osai pas dire que je reverrai sa gueule, et rien que ça... !

« Tous ces gens que vous voyez, là, ont les mêmes pensées. Bon, du calme. Il y a un vieux là-bas. Je l'ai connu en Érythrée quand ça canardait. Je reviens. On ne bouge pas. Hein ?! »

Il était parti avec son médicament. Il l'avait fait boire au vieux. Il était revenu satisfait de lui. Le vieux aussi, de sa dose.

« Lui au moins a compris.

— Lui, c'est lui. Moi, je veux m'en aller.

— Toujours la même musique. Justifiez !

— Je suis un orphelin.

— Je ne comprends pas, mon petit. Qu'est-ce que tu cherches à me dire ?

— Maman est morte, je veux aller à son enterrement !

— Où exactement ?

— Au Cameroun !

— Mais tu es ici au Cameroun, petit !

— À Douala. Elle vivait à Douala. Il est possible qu'elle soit enterrée au village, près de Yaoundé.

— Comment as-tu appris cette triste nouvelle ?

— Dans un rêve, m'sieur !

— C'est quoi, cette histoire ?!

— Le même m'a déjà réveillé plusieurs fois !

— Un rêve ou un cauchemar ? L'un ou l'autre ne constituera d'ailleurs pas une bonne réponse à ma question. Trop d'émotions tuent la raison. »

Il recommençait à philosopher et à m'énerver.

« On vous a mis ici pour votre bien.

— Je veux partir d'ici, m'sieur !

— Ah, ça, c'est autre chose !... Du repos d'abord. On ne repart d'ici que quand on a récupéré un peu de force. Encore de la soupe ?

— Non !

— Du riz ?...

— Non plus. Je veux voir ma maman !

— Ah, là aussi, c'est différent ! Voir votre maman est une chose. Dire qu'elle est morte en est une autre. N'est-ce pas, mon petit ?

— Peut-être, monsieur le philosophe !

— Pas d'impertinence ! Tu étais dans quelle terminale à Ndjamena ?

— D.

— Bon, c'est scientifique, ça ! Ce camp te déplaît ? On t'a fait des misères ? Dis-le-moi, franchement !

— Non, personne ne m'a embêté. Seul ce rêve qui revient me pousse à vouloir m'en aller. Si on rêve plusieurs fois de la même chose, n'est-ce pas une forme de message ?

— Une forme de message, mais pas forcément le message, hein ?

— Maman est morte.

— Les inquiets, commotionnés comme toi, fabriquent des peurs à la pelle. J'en ai vu, moi ! Mais c'est le résultat d'un traumatisme

émotionnel. Ces peurs dépassent parfois la réalité et c'est cette même peur qui pue les aisselles frelatées... Mon petit, la trouille peut engendrer des ressassements et devenir obsessionnelle. Les situations de crise, comme celle que nous vivons ici, sont déstabilisantes. Je te l'accorde. Il faut éviter les surenchères. Tout réfugié est comme un lapin devant les phares d'une voiture... Tu vois ce que je veux dire ? Il ne sait plus quelle direction prendre et généralement, il fonce dans la mauvaise direction. Retourne sous la tente ! »

J'ai surtout eu l'impression que la condition de réfugié se révèle sous cet éphémère abri. Sous un chapiteau monté en toute hâte, le réfugié ignore qu'il y est régi par l'attente. L'attente de la régulation de son mécanisme psychologique. L'attente de la soupe. L'attente du départ vers un horizon dont il n'est plus le maître. La dernière augmente vite, car, une fois à l'étroit dans cette structure qui nous apparaît d'abord comme un havre de paix, on ne rêve que d'en sortir. Sous cet abri sommaire s'évapore vite la peur qu'on a eue avant de s'y allonger, avant qu'une angoisse diffuse et sourde ne vous enveloppe de son indésirable étreinte. Un réfugié, je l'ai expérimenté, ressent une honte particulière et insidieuse sous une longue tente. Il ne connaît pas ceux qui l'accueillent. Il est rempli de frayeurs et abruti d'images, de voix et, surtout, du souffle des siens absents. Il baigne dans un cauchemar long comme un océan sans rivage.

Je ne voyais ni Albert, ni Isidore, ni Olivier. J'écartais l'hypothèse qu'ils se soient trouvés parmi les parachutistes sans parachute. J'espérais et j'espère encore qu'ils ont échoué dans un autre camp, puisqu'il y en avait un autre au nord de Ndjamena. Peut-être avaient-ils été secourus par des voisins dans la concession où ils logeaient. Je jouais dans l'équipe Coton Tchad et elle avait mis un logement à ma disposition au quartier Madjorio, non loin de Farcha, où résidait ma pulpeuse Myriam. Peut-être avaient-ils été chez elle, me croyant là-bas. Le colonel K. les avait peut-être arrosés de plomb. Que le Très-Miséricordieux leur accorde Ses grâces éternelles et les arrose de félicité si la mort les a depuis enlacés, ô compagnons de mes infortunes tchadiennes ! Je n'en savais rien. Nous n'avions pas de téléphone sous les tentes et je ne pouvais joindre mes dirigeants ni ne pouvais envoyer un message à quiconque dans une capitale soumise au sauve-qui-peut et qui subissait le pilonnage des mortiers et des

canons. J'écrivis à Père, mais on me signala qu'on ignorait le temps que la correspondance mettrait à lui parvenir à Douala. Je n'avais, dans ma fuite, sauvé ni livre ni cahier pour réviser mes leçons. Ma tête était intacte, mes jambes aussi. Le Nubien me tendit un vieil exemplaire de *Gargantua*. Rabelais me tint compagnie et les jours défilèrent. Péniblement. Il me fallait relire plusieurs fois la même page pour suivre les aventures du truculent obèse. J'abandonnai Gargantua et sa gloutonnerie et réclamai autre chose. L'Instructeur me remit *Le Déterreur*, un roman qui résonna dans mon esprit comme un « ricanement venu du noyau de la terre », selon une phrase de son auteur, Mohammed Khaïr-Eddine, et tirée du texte. Le livre, rugissant de rébellion, évoquait aussi un glouton, mais plus désarmant encore que Gargantua ; il trouvait sa dévoration en fouillant dans les cimetières. Et ceux-ci me glaçant le sang, me paraissant grotesques, me renvoyaient cependant à Mère. Elle ne désertait pas mon esprit. J'eus peur qu'un déterreur, un vrai, celui-là, s'occupât déjà d'elle. Je lus cependant le terrible Khaïr-Eddine tout en m'affolant au sujet des miens et à propos de ma mère en particulier.

Je me reprochais alors d'avoir quitté ma famille pour un parchemin ridicule, pour une aventure dans un pays bizarre dont j'apprenais, dans le refuge où je m'étiolais, le poids des rancœurs tribales, le goût pour les oppositions armées et pour les règlements de comptes violents. Qu'allais-je devenir dans l'extrémité nord du Cameroun dont j'ignorais tout ou presque. Pensant de plus en plus à mes proches et faisant défiler les souvenirs de mon enfance et ceux des personnages de ma famille, je revis Mère surtout, et il m'arriva même de sourire en me remémorant les idées en rafales qui ne manquaient jamais de sortir de son imagination débordante.

Un jour, elle apprit que le boxeur Joseph Bessala, que l'on célébrait partout au Cameroun pour avoir apporté au pays sa première médaille olympique, en 1968, à Mexico, se trouvait à Douala et crevait la misère. Elle en fut touchée et l'ingratitude du pouvoir l'irrita. L'illustre boxeur, l'homme qui avait un bras plus long que l'autre, ce qui déboussolait ses adversaires, était du même village beti que Père. Mère pressa son mari de questions, cria que, si l'état de dénuement qui frappait le sportif aux biceps et aux poings d'acier était bien une honte nationale, « elle est d'abord la honte des Beti ! ». Père,

bousculé, sommé de réagir, retrouva la trace du retraits des rings. Il l'invita à la maison. Mère constitua à la va-vite, avant l'arrivée du puncheur, un comité d'accueil qui porta le boxeur en triomphe depuis la route jusqu'à notre cour. Il avait une taille modeste et un air gentil qui me surprisent, mais un cou de taureau et des biceps encore saillants qui menaçaient de déchirer ses vêtements. Le Grand Jo, comme on l'appelait, nous raconta ses exploits, protesta contre les victoires qu'on lui avait volées aux jeux Olympiques, puis en France durant la période où il y exerça comme professionnel. Il mangea de bon appétit. Pendant son court séjour à la maison, j'avais rêvé que notre champion croisât Danleu, notre démolisseur local. Les biceps du Grand Jo et son poing que je tâtai et qui me parut dur comme la pierre auraient mis fin au terrorisant règne de Danleu. Mais ce dernier, méfiant, ne montra pas le bout de son nez. Les terreurs n'étaient au fond que des poltrons qui n'exposaient leurs muscles que lorsque aucun danger réel ne les menaçait.

Sous la tente de Kousséri, je repensai aussi à ce Pygmée que Mère fit venir à la maison, pour les pouvoirs surnaturels que les légendes accordaient à ces maîtres de la forêt et capteurs de ses mystères. Elle comptait sur l'intervention du myrmidon aux yeux songeurs qui stationna une bonne semaine à la maison, pour que mes frères obtiennent, sans les habituelles tracasseries bureaucratiques, les passeports qui n'étaient guère faciles à arracher des tiroirs du ministère de l'Intérieur, de la Propagande et de la Discipline nationale.

Abandonnant soudain les autres vedettes que Mère convia à notre table, je me rappelai que j'avais un oncle paternel, Michel Ohandja, cadre supérieur de la compagnie nationale d'aviation, Cameroon Airlines. Il s'était installé à Garoua, autrement dit à près de cinq cents kilomètres de ma lugubre position. Cette distance semblait une bagatelle, au regard du millier supplémentaire qu'il me fallait couvrir en voiture pour rallier Douala. Je retrouvai instantanément quelques lueurs d'espoir en dénichant dans mes souvenirs son éternel sourire, sa haute taille et sa démarche à nulle autre pareille. C'était un déhanché chaloupé qui n'appartenait qu'à lui seul, car en marchant, il avait toujours une fesse, la même, la droite, plus haute que l'autre. Mes amis de Douala l'avaient surnommé Malondo, c'était un mot simple et bref, mais qui mêlait l'admiration et une pointe, mais une pointe seulement, de perfidie. Il signifiait « l'homme à l'élégante et inimitable

allure ».

Oncle Ohandja nous plaisait beaucoup, il avait une conversation charmante et ne manquait jamais de nous parler de ses voyages, et des noms de ville tombaient comme des perles de sa bouche ; ils étaient entourés non d'un exotisme de pacotille, mais d'une distinction qui tenait tant à celui qui parlait et que nous accordions spontanément aux lieux évoqués : Abu Dhabi, Koweït City, Miami, Guadalajara, Kandahar, Wellington, Porto Rico, Westminster, Ispahan, Alexandrie, Carthage, Mopti, Tananarive, Marrakech, Johannesburg, Philadelphie, Raf-Raf, El Paso, Grenade, Saint-Pétersbourg, Tamanrasset, Mönchengladbach, Belle-Île-en-Mer, Glasgow... Nous étions chaque fois captivés par ses récits et l'aurions écouté pendant des heures si les adultes ne venaient lui rappeler que le dîner attendait et que, même s'ils buvaient ses paroles avec la même avidité que les enfants, ils mouraient cependant de faim. Sa générosité était unanimement reconnue et appréciée. Il appartenait à la nouvelle bourgeoisie, mais qui n'était pas ostentatoire. Son malheur, celui que les murmures et les messes basses considéraient comme tel, et qui revenait dans les conversations chuchotées des amies de Mère, tournait autour de son impossibilité à engendrer un enfant. Une progéniture était un critère de reconnaissance sociale en ce temps-là. Mais on ne prélevait pas encore de gamètes et on n'implantait pas de spermatozoïdes ou d'embryons congelés. Un foyer qui n'avait pas une ribambelle de marmots était perçu comme malheureux et souffreteux. On incriminait en sourdine la belle épouse de mon oncle, Tante Marie, et on l'accusait d'être infertile. On n'osait la traiter de maudite ou de sorcière, tant cette dame, au visage ovale et poupon, était discrète, avenante et avait toujours un geste, un regard attentionné pour chacun de ses interlocuteurs qu'il fût un homme, une femme ou un enfant. Nul ne lui demanda son avis et, bien qu'on feignît de la respecter, des pressions furent néanmoins exercées sur l'oncle pour qu'il prît une autre épouse, mais il résista sans se départir de sa bonhomie coutumière. Quand il venait à la maison, il ne manquait pas de prendre père à part, lui qui avait toute une marmaille à nourrir, pour le supplier de lui donner au moins un enfant. Son frère, orgueilleux et fier, refusait d'entendre pareille supplique. Il consentit pourtant à cette déchirante action qui le rendit grognon et même scrogneugneu, en autorisant un petit nombre d'entre nous à aller habiter chez un autre de ses frères auquel

il vouait une admiration sans bornes : l'oncle Athanase Messina, commandant de police à Yaoundé. Père nous aima beaucoup. Toutefois, chacun d'entre nous, j'en suis persuadé, quelque affection que nous eussions pour nos vénérables parents, eût sauté de joie à l'idée d'aller vivre chez l'oncle Michel Ohandja. Ce dernier, las d'essuyer les refus de Père, au sujet desquels Mère ne fut pas totalement solidaire, adopta finalement une gentille cousine. Les enfants ne manquaient pas dans la famille. « Charles, demanda-t-il un jour à mon père, je ne sais si c'est mon imagination qui me trouble, mais j'ai l'impression que chaque fois que je mets plus d'un an à venir dans cette maison, j'y trouve un nouveau-né ! Dis-moi que je me trompe ! » « Absolument pas, répondit mon père, tu as toujours vu les choses comme elles sont ! »

Oncle Michel Ohandja avait été steward à Air Afrique avant de changer de crémérie. Il était grand et avait une sympathique barbichette sous la lèvre inférieure. C'était un être bon et jovial. Il me parut clair qu'une escale chez lui me permettrait de reprendre des forces plus vite que ne me le laissait espérer le camp surpeuplé de Kousséri, où affluaient de plus en plus de réfugiés pleurant leurs disparus.

Il me suffirait, pensai-je, une fois arrivé à Garoua, de me rendre à l'agence locale de Cameroon Airlines, où je retrouverai aisément mon oncle. Le cercle familial, valeur refuge, que l'on surévalue dans les périodes d'incertitude, apparaît plus sécurisant qu'une tente où l'on ne croise que des visages anxieux, froissés comme du papier mâché, car dominés par l'angoisse ou dévorés par le poids des absents. Il m'est impossible de nier que j'y avais trouvé un réconfort en y entrant. Mais ce sentiment de soulagement était fragile. Les détonations qui continuaient à monter dans le ciel de Ndjamena, tout proche, nous rappelaient que nous n'étions pas complètement tirés d'affaire.

« Vous êtes ici au Cameroun ! Vous êtes ici au Cameroun ! » annonçait avec régularité un haut-parleur. Le chef du camp avait dû ordonner que ce message soit diffusé. À mes oreilles, le mot « Cameroun » rassérénait, mais, dans mon cœur, tambourinait l'interrogation sur ce qu'était devenue ma mère. Le diplôme que j'étais venu chercher au lycée Félix-Éboué s'enfuyait, s'écrasait, s'évanouissait au rythme des bombardements. Sous la tente, tandis que le sentiment d'échec m'envahissait, réduisant la satisfaction de

m'être sauvé d'une capitale en proie à ses vieux démons, je ne fis pas attention aux piqûres des moustiques. Elles me semblèrent de légers effleurements en comparaison des frayeurs que j'avais traversées. Quand je recouvrai un peu de sérénité et que je reçus un petit pactole du Nubien pour retourner à Douala, je ne pensai plus ni à Myriam ni au colonel K. Je n'eus plus une larme pour les malheureux parachutistes auxquels j'avais parfois songé dès qu'un oiseau traversait le ciel. Je renvoyai à la plus épaisse des ténèbres les questions sur ce qu'étaient devenus mes camarades du lycée Félix-Éboué. Je repris la route vers la maison paternelle, la poitrine gonflée d'une divine colère et d'une sourde angoisse.

Cheval Fougueux n'est pas inamical

Je me suis éloigné de la longue tente en titubant sous le marteau, l'impitoyable soleil du Nord. Je n'étais pas ivre, mais à subir les cris, les nuits peuplées de cauchemars, les hurlements soudains de réfugiés, debout dans l'obscurité et désignant des bourreaux invisibles, j'étais éreinté. L'Instructeur n'avait plus de livres à me donner, que des bandes dessinées gondolées. Il croulait sous le nombre de nécessiteux qui ne le considéraient guère avec les mêmes yeux de gratitude que les miens, mais le fixaient parfois avec des envies de meurtre. Sous la tente infusaient des sentiments désordonnés. Je les connaissais trop bien pour jeter la pierre à ceux que la guerre déraillait. Ils n'étaient plus dans leur environnement normal et, souvent, en pareille circonstance, puisqu'on a perdu ses repères et que l'on est sous l'empire d'émotions incontrôlables, on veut mordre la main qui nous nourrit. Parce que l'on est souffrant et que cette souffrance nous transforme. Je me battis contre cette transformation insidieuse. J'avais détesté l'Instructeur, mais le petit pactole qu'il me remit pour m'aider à rejoindre mon oncle à Garoua changea mes sentiments à son égard. Son cynisme ressembla alors à une cuirasse pour se prémunir du désabusement que la fréquentation des crises et des misères du monde fabriquait.

Ce fut donc à bord d'un autobus que je ralliai d'abord Maroua. Malgré le fait qu'il faisait encore jour, de féroces hélicos, plus méchants encore que les moustiques de mon enfance qui régnaient dans le marécage près de la Cité-Sic, se jetèrent sur moi. On aurait dit qu'ils reconnaissaient instantanément les étrangers et sortaient de leur cachette pour leur souhaiter une piquante et bourdonnante bienvenue. Ils avaient suffisamment éreinté les corps des Marouatis, s'étaient suffisamment gorgés de leur sang pour leur accorder quelque congé. Mon bus ne repartait de Maroua que le lendemain de bonne heure. À quoi allais-je tuer le temps ? Où dormirais-je ? Il était hors de question d'aller à l'hôtel. Mes moyens limités me l'interdisaient. Et, à mon âge, on ne pensait jamais à ces lieux-là. Ils étaient faits pour les vieux bedonnants et qui avaient honte de ronfler en plein air. J'avisai des bancs devant moi, dans le hall de la gare routière, où somnolaient déjà

de jeunes garçons et quelques femmes boudinées et enturbannées. Ces bancs feraient mon affaire ! Je m'y écroulerais à mon heure !

Des clameurs s'élevaient non loin de l'endroit où je me trouvais. Je me dirigeai vers elles. Elles provenaient du stade municipal dont j'aperçus de loin la tribune principale. Des affiches murales me renseignèrent : il s'y tenait une compétition de lutte traditionnelle. Je venais de fuir un théâtre de guerre et l'idée d'aller voir des hommes s'étriper me parut insensée. Les clameurs continuaient à monter du stade et, en m'éloignant à grands pas du lieu, je ferrailais, moi qui ne rêvais pourtant que d'un monde paisible, contre les teigneux moustiques qui me volaient dans les plumes, me mordillaient le front, les oreilles, le cou, les bras, les chevilles, car je n'avais pas de chaussettes. Et je me tortillais, me rossais sous le regard narquois de passants en boubou. Un groupe de Blancs en pantalon, canadiennes au vent, paraissaient stoïques face aux anophèles qui leur poinçonnaient les oreilles ; ils portaient des casquettes pour se protéger du soleil, et de lourds appareils photo pendaient à leur cou. Ils marchaient dans une direction inconnue. Mon maigre baluchon accroché dans le dos, je leur emboîtai le pas. Ils ne furent pas méfiants, ne s'aperçurent guère de ma présence derrière eux et nous fûmes bientôt hors du bruit et de la fureur qui montaient du stade. Devant nous, loin des arbres sous lesquels ne s'étalait que du sable, nous vîmes une montagne dentelée. Une sorte de molaire nue. Un pic la dominait en forme de cône. Les appareils se mirent à grésiller comme du feu de bois. Je me trouvai à nouveau au milieu des crépitements, mais ils étaient plus doux que le bruit des mitraillettes de Ndjamena et le paysage n'avait rien de menaçant. C'était bien la première fois que je sortais de mes sombres pensées, que j'oubliais un peu Mère. Je voulus courir vers la montagne.

« Hé, elle est bien loin, cette chose-là ! »

Les Blancs avaient raison. À l'œil nu, elle paraissait plus proche qu'elle ne l'était vraiment.

« C'est une facétie de la nature, dit l'un des photographes. Pour l'atteindre, il faut deux heures de marche. Au moins !

— Prenons notre véhicule et fonçons ! Ce coucher de soleil est splendide sur la nudité de cette montagne ! Regardez-moi ces parois rocheuses qui invitent à l'escalade !

— C'est le pic de Mindif ! Retournons sur nos pas et allons

chercher notre chauffeur.

— Pauvre Moussa ! Il est crevé et doit dormir avant que nous reprenions la route demain !

— Si nous voulons justement assister demain matin au réveil des hippopotames dans la Bénoué, laissons-le roupiller !

— Impossible, les amis ! Il ronflera tout son saoul après ! Le spectacle de la nature sur le Mindif est immanquable ! Moussa doit nous conduire au plus près de cette divine molaire ! Allez, les amis, trêve de commentaires ! Nous lui offrirons un bon pourboire ! »

Ils tournèrent les talons et marchèrent vivement vers la gare routière où somnolait Moussa. À entendre leur conversation enjouée, ils se plaisaient dans cette région où ils avaient visité le parc de Waza, admiré ses éléphants et ses panthères noires, mais aussi tiré sur des lions ! Ces gladiateurs au teint blafard se prenaient pour des Kikuyu du Kenya, lesquels, pour devenir de vrais hommes, devaient abattre un lion ! Je quittai la virile compagnie pour m'abandonner au paysage qui paraissait, par endroits, calciné par la chaleur. Mais les rues du centre-ville où je revins, toujours escorté de moustiques, étaient plus végétalisées, bordées d'eucalyptus et d'arbres au feuillage abondant.

J'avais faim. La nuit descendait par morceaux. Sournoisement. Le stade se vidait. Dans la rue, on congratulait bruyamment les vainqueurs, tandis que les vaincus, qui se traînaient la tête basse, étaient suivis d'un maigre et triste cortège. Les défaites n'attirent jamais les foules, mais les reniflements. Elles jettent sur les visages des masques mortuaires et avivent la douleur dans les cœurs. Le mien n'était guère plus chantant que ceux de la procession alourdie par l'échec. Je marchai un moment avec eux, emporté par le flot et, peut-être aussi, poussé par un instinct de compassion et un mouvement de solidarité avec les battus. Puis mon estomac me rappela à l'ordre et je fis volte-face. Je me retirai de la procession des mécontents et je me mis de côté. J'avais assez de soucis comme ça. Mère était peut-être déjà ensevelie et ce n'était pas son cortège funèbre qui défilait. Je m'ébrouai comme pour me défaire de pensées sinistres. J'avais dix-huit ans et ne devais pas m'habituer à l'amertume. Les visages laminés de ces gens-là ressemblaient trop au mien. Je m'en détournai et me dirigeai vers des gargotes ouvertes dans les rues adjacentes qui proposaient de la viande grillée. Je hâtai le pas vers la première et je m'assis sur un casier de bières servant de chaise à la clientèle. Elle me

parut vite instable, mais la peur de me retrouver le cul par terre s'évapora quand je changeai de caisse et que je m'aperçus que le sol en terre battue, sur lequel se trouvait la seconde, était plus égal, pas du tout bosselé comme l'était l'assise de la première. J'abandonnai donc mon brinquebalant siège pour celui plus stable en attendant le garçon de salle.

Il servait des tranches de bœuf grillé dans du papier beige ou marron que les commerçants récupéraient sur d'anciens sacs de ciment ou de farine. Ces papiers qui pouvaient contenir des résidus de ciment avaient-ils été préalablement bien nettoyés avant leur utilisation dans le commerce alimentaire ? Personne ne se posait de telles questions. J'attendis mon tour, stoïque, reportant mes attentions et ma fureur de vivre sur les irréductibles hélicos que je croyais avoir abandonnés dans le cortège des lutteurs battus, mais qui avaient retrouvé ma trace.

Le lendemain, au bout de huit heures de voyage, j'arrivai à Garoua, la ville natale du premier président de la République du Cameroun, la troisième ville du pays, un peu plus peuplée que Maroua. Sale et poussiéreux, l'haleine chargée, je fonçai à l'agence de Cameroon Airlines et demandai, le cœur oppressé, à voir mon oncle. L'agent qui m'accueillit, vêtu d'un long boubou semblable à ces gandouras qu'on portait aussi au Tchad, m'informa que « monsieur le directeur de l'agence a voyagé. Un décès dans sa famille l'a contraint à descendre dans le sud du pays. Ils sont partis, lui et son épouse, à Douala, je crois. Ils ont pris un vol, il y a deux semaines, pour assister aux funérailles... » Il avait dû ajouter d'autres précisions ! Je ne les enregistrai pas.

Je m'effondrai, la tête heurtant la banque d'accueil devant laquelle je me tenais. L'agent contourna le comptoir et, compatissant, vint me soutenir : « Asseyez-vous ici... » J'avais balbutié des propos incohérents. Il secoua la tête de manière policée et me tapota l'épaule afin d'atténuer mon malaise : « Je compatis, monsieur, à votre peine ! »

Mon cœur tressautait. L'homme poursuivit ses amabilités en faisant signe à des personnes, qui voulaient entrer dans l'agence, de rester dehors et de patienter derrière la porte, « Un instant, je suis à vous dans quelques minutes... » Se tournant vers moi, il voulut savoir si je désirais une boisson pour me désaltérer : « Du thé, du café, un Coca-Cola ? » La chaleur était à son comble au-dehors et la

climatisation de l'immeuble de l'agence rendait le lieu confortable. Malgré tout, je n'étais pas à mon aise. Je ne pouvais voir mon oncle et l'idée qu'il fût à un deuil, sans doute celui de Mère, irradiait mon corps de piqûres plus insupportables encore que la fournaise sahélienne. Dominant de lourds sanglots, je l'informai que je revenais de Ndjamena, d'où la guerre m'avait chassé. Que j'étais sans nouvelles des miens. La figure encore plus attristée, il hocha la tête sous une chéchia rouge, dont le pompon dandina de la droite vers la gauche. Il souhaita qu'Allah soit miséricordieux pour l'être que nous avions perdu. Je le vis fermer les yeux et l'entendis marmonner quelques mélodieuses et douces paroles en langue arabe.

« Inch Allah ! » acheva-t-il sa brève prière, les yeux ouverts et la main sur le cœur.

Il alla prendre une sacoche en cuir dissimulée dans une armoire, retira des billets de banque de son portefeuille en peau de chèvre et me les glissa dans la main.

« Merci beaucoup ! Vous êtes trop aimable !

— Ce n'est rien. Je dirai à monsieur le directeur de l'agence que vous êtes passé. Vous ne savez donc pas qui est décédé ?

— Je l'ignore, en effet.

— J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une femme... »

Mon regard apeuré, désespéré ou menaçant, le fit reculer. Je ne sus en réalité quoi répondre. Je ne pouvais pas lui dire que je connaissais très bien la dame dont il parlait. Qu'il s'agissait de celle qui m'avait donné la vie. Je ne pouvais pas l'affirmer avec la certitude des savants et je redoutais plus que tout cette certitude.

« Allah Akbar ! Il ne reste plus qu'à s'en remettre à Dieu. C'est Lui seul qui donne et c'est Lui seul qui reprend ! »

Sur ces mots qui n'appelaient pas de réplique, il marcha, à pas lents mais résolus, vers la porte. Je le suivis comme si nous formions un cortège funèbre, certes maigrelet mais recueilli. Dehors, une sage file de personnes se tenait sous l'auvent en forme d'ombrelle qui ornait l'entrée de l'agence. Des clients patients et disciplinés attendaient que nous ayons achevé notre conversation. Vu leur mise, ils venaient sûrement chercher un billet d'avion pour l'étranger lointain ou vers une capitale africaine. En longeant la file et malgré mes tourments, je devinai, aux vêtements de bonne facture comme aux parfums qui sentaient bon la lavande ou la fleur d'hibiscus, que cette clientèle-là

était huppée. Les femmes, pomponnées et à la peau claire, devaient vivre dans des palais. Tous respiraient la santé. Je me tins en retrait de cette poignée de privilégiés qui voyageaient par les airs. Les burnous des hommes étaient d'un blanc immaculé et des vêtements seyants, repassés et ajustés aux corps gracieux des femmes, témoignaient d'une clientèle fortunée. Ces hommes et ces femmes avaient des visages radieux. L'employé de l'agence avisa un jeune homme qui somnolait sous un flamboyant et le héla. C'était un motocycliste auquel il donna des instructions. Le jeune homme harponna un bicycle adossé à la clôture qui protégeait le domaine de l'agence, me fit signe de m'asseoir à l'arrière, de me cramponner à lui, et démarra. Je saluai l'impeccable agent de la main, et c'est ainsi que je pris congé de lui pour me diriger vers la gare routière.

J'ai quitté Garoua sans avoir vu les hippopotames de la Bénoué. En avril, ces mastodontes aquatiques étaient-ils d'ailleurs toujours visibles dans le fleuve dont le cours diminuait considérablement durant la saison sèche ? Je n'eus pas le loisir de résoudre cette énigme. Où migraient-ils pour réapparaître avec la montée des eaux ? J'abandonnai mes interrogations, considérant un peu vite que ce genre de futilités était réservé aux touristes. Le car qui m'emmenait à Yaoundé s'ébranla. J'essuyai une larme et me recroquevillai près de la porte de sortie à l'arrière, comme s'il me pressait d'atteindre la capitale et de me ruer chez ma tante Marie-Thérèse. Elle me confirmerait si Mère n'était plus. Je m'assis néanmoins en gémissant dans mon coin et je m'endormis dès les premiers vrombissements du moteur s'élançant en dehors de la ville.

Durant le voyage vers Yaoundé, quand je n'étais pas assoupi, je luttai contre mes sombres pensées. Elles me renvoyaient au deuil qui venait de frapper la famille. Il me semblait urgent de retrouver quelques souvenirs positifs et de m'y accrocher. Je repensai à l'instructeur du camp de Kousséri, puis à l'ambassadeur du Cameroun au Tchad. Était-ce lui aussi qui avait organisé notre prise en charge sous les tentes ? Je ne l'ai jamais su. En traversant le nord du pays, ses paysages assommés de chaleur, j'étais absent, indifférent à ce qui défilait à l'extérieur, enfoncé dans mon tumulte intérieur, exactement comme je l'avais été à l'aller. Une double question, cette fois, me trottait dans la tête : Mère était-elle vraiment morte ? Pourquoi

n'avais-je pas de ses nouvelles ? Certes, elle ne savait pas écrire, mais il y avait toujours à ses côtés l'un de mes frères ou l'une de mes sœurs qui s'attelaient à cette tâche. À l'étranger se trouvaient déjà mes deux aînés, Zak et Onomoro. La cadette, Charlotte, s'apprêtait aussi, avant mon départ pour le Tchad, à s'envoler pour l'Europe. Moi, je rentrais au pays, penaud et défait. Mère était sans doute morte de chagrin et d'inquiétude ! Comment pourrais-je me le pardonner ?

J'arrivai à Yaoundé un jour de pluie. La boue était là, qui nous contraignait à une marche hésitante sur le sol latéritique. Après la poussière de Kousséri, les glissades de Yaoundé. Divertissantes pour les spectateurs accoudés aux bars et, déjà en équilibre instable, sur les comptoirs en bois, mais que les dérapages auxquels se livraient de sobres passants n'incitaient pas à aller taquiner un sol à la traîtresse viscosité. Le spectacle de la rue plaisait aux soûlards édentés qui applaudissaient, l'œil gourmand, la lippe baveuse, les malchanceux aux vêtements maculés de boue, honteux, qui lançaient des regards enfiévrés de colère aux moqueurs, balbutiaient en s'éloignant des insultes et des insanités avant de rejoindre le goudron, contraints de se faufiler entre les véhicules aux klaxons rageurs et obligés de slalomer pour éviter un piéton indiscipliné, un gamin à la poursuite d'un ballon, un propriétaire à la recherche d'un coq qui, crête au vent et plumes en bataille, avait décidé de se sauver avant d'avoir le cou tranché.

J'étais allé à Effoulan, le quartier où habitait Tante Marie-Thérèse, la deuxième petite sœur de Mère. Elle m'accueillit le front plissé, ce qui confirmait qu'une catastrophe était arrivée. Je me raidis, redoutant le coup de massue. Ma tante parla de tout, sauf de ce que je brûlais de savoir ; dans mon désarroi, j'étais persuadé qu'elle noyait le poisson et cachait l'essentiel. Ou plutôt, essayant de me ménager, elle tournait autour du pot.

« Tu dois dormir et te reposer après tout ce que tu as vécu. »

Les plis sur son visage témoignaient de son agitation intérieure. Pourquoi ne me disait-elle rien sur Mère ? Que masquait-elle derrière l'invitation à me reposer ? Il y avait sûrement anguille sous roche. Il me revint que Mère donnait à sa sœur l'aimable sobriquet de Cheval Fougueux. Là, elle bataillait pour se donner un air parfaitement calme, mais la tempête grondait en elle. Je la redoutais et me mis sur mes

gardes, prêt à décamper.

Marie-Thérèse était la plus grande de la famille ; elle mesurait près d'un mètre soixante-dix-sept. L'allure impétueuse, le pas militaire, elle était énergique et paraissait toujours au réveil être déjà traversée de courants électriques qui lui commandaient de bouger. Elle avait vécu quelques années à la maison, à Douala, et il me restait de notre cohabitation son impossibilité à tenir en place et quelques frictions entre elle et Mère. J'avais aussi gardé en mémoire son regard rassurant, mais qui pouvait soudainement s'embraser, devenir menaçant. Ses yeux mobiles s'arrondissaient vite, tels ceux de mon père, à la moindre remarque désobligeante ou qu'elle n'appréciait pas ; ils lançaient alors des éclairs, intenses, en même temps que ses narines frémissaient. Ma tante avait beaucoup de goût pour l'action et peu pour les cogitations, ce qui l'a toujours rendue mobile, voire hyperactive. Les conseils que Mère pouvait lui donner lui semblaient toujours faits pour la brider ou la brimer. J'osai enfin la question qui me brûlait les lèvres priant pour qu'elle ne fût pas semblable à l'étincelle qui met le feu aux poudres.

« Des nouvelles de maman ? »

Le froncement des sourcils de ma tante m'invita à reporter ma question à un moment plus propice. Mais comme elle ne fondit pas en larmes, je compris que Mère vivait toujours. Qu'elle avait peut-être simplement été malade.

« Pééé, c'est pas comme ça que ta maman t'appelle ?

— Si !

— Nous avons eu un grave malentendu, ta mère et moi. Mais c'est normal, j'étais son élève et je suis son double !

— Vous avez effectivement le même tempérament. Deux crocodiles ne peuvent pas vivre dans le même marigot !

— Le marigot, le marigot ! Pleurons ta pauvre tante Arsène qui s'est éteinte !

— Ma tante Arsène ?

— Oui, on l'a enterrée la semaine dernière. Tu n'étais pas au courant ?

— Non ! Quelle triste nouvelle ! Je n'aurais pas pu l'apprendre, j'ai passé trois semaines dans un camp de réfugiés. Il m'a fallu quatre jours pour arriver ici à Yaoundé.

— Eh bien, ta maman veut toujours tout faire et nous avons eu des

problèmes pour organiser les obsèques. Lorsque décède le premier ou la première d'une fratrie cette dernière doit être plus que soudée et point désaccordée !... »

Mère vivait donc, mais Tante Arsène n'était plus. Je baissai la tête, des sentiments confus y tournoyaient. J'avais bien senti que l'un des miens allait désormais manquer à nos rencontres. Il ne s'agissait pas de ma mère. Entre une douleur vive et un intraduisible soulagement, je demeurai coi devant ma tante Marie-Thérèse. Je ne lui fis pas part des tourments qui m'avaient assailli à Ndjamena dès le début de la guerre. Il m'était impossible de me réjouir autant que je l'aurais fait si j'avais été seul et s'il n'avait pas été question de la disparition de Tante Arsène. J'expérimentai en silence un étrange sentiment : je ne pouvais ni exulter ni crier ma douleur pourtant réelle et poignante. Les larmes, capables de traduire ma peine, ne coulaient pas de mes yeux, mais me noyaient le cœur. Ceux de Marie-Thérèse me fixaient. Ses lèvres, très rondes, étaient pincées. Entre deux émotions incontrôlables, une interrogation sortit des miennes :

« De quoi est-elle morte ?

— D'une complication au cœur !

— Paix à son âme, belle et mélancolique !

— Elle en a fini avec nos dérangements ! Mais moi, je ne veux pas qu'on me marche sur les pieds. »

Elle parlait de Mère. Je fis semblant de n'avoir pas compris. Il vaut parfois mieux jouer les sourds ou les aveugles.

« Où a-t-elle été enterrée ?

— Elle s'est éteinte à Douala, mais elle est enterrée au village de son mari, à quelques kilomètres de Yaoundé. Elle t'aimait beaucoup.

— J'irai me recueillir sur sa tombe.

— Quand repars-tu à Douala ?

— Après... Après le recueillage.

— Et tes études ? Je peux intervenir auprès du ministre de l'Éducation nationale. Je ne suis qu'une petite employée du ministère de l'Agriculture, comme dit ta mère, mais mon directeur peut m'aider. Il ne faut pas que tu renonces à l'école. Ta mère en rendrait la terre entière responsable ! Et je n'échapperai pas à ses accusations !

— Oublie !

— Comment ça ? Le monde est méchant et la famille est son laboratoire, mais une vraie famille doit être soudée et savoir soutenir.

— Ne fais pas attention à ce que j'ai dit. Je te remercie pour tout ce que tu feras pour moi.

— Pééé, je vous aime et je ne vous laisserai jamais tomber. Pééé, je me suis battue il y a quelques années pour l'inscription de ton aîné, Onomoro, au lycée technique de Douala. Je me battraï aussi pour que tu poursuives tes études et que tu sois ingénieur ou docteur ! Même si ta mère est pénible...

— Peut-être, mais c'est ma maman !

— Elle pousse souvent le bouchon trop loin. Elle veut décider de tout. Enfin, quoi, on n'est pas des pions : fais ci, fais ça ! J'ai trente ans, tu comprends ? Je ne suis plus une gamine. Bon, dis-moi, que veux-tu faire de ta vie ? Passer ton bac, c'est sûr. Mais après ? Douala est une vaste loterie où les lots sont parfois pipés.

— Je vais voir maman et on verra !

— Elle m'agace, mais je l'adore !

— On ne la changera pas, tu sais. Et puis, maman, c'est maman !

— Tu lui diras que Cheval Fougueux n'est pas inamical ! Sans elle, qu'est-ce que je serais devenue ? Koukou, ta grand-mère, m'avait confiée à elle, comme on donne son enfant à une autre mère, plus vigoureuse, plus à même de lui tenir la main. Ta grand-mère est témoin, là où elle se trouve, je suis la fille de ta maman et elle m'est très chère, comme maman. Mais comme sœur, c'est épouvantable ! Et avant que tu ne partes et que je n'oublie, laisse-moi te confier une histoire que je n'ai racontée à personne. Vilaria, ta maman, a un cœur gros comme la terre. Elle a toujours eu peur de la pauvreté et elle croit qu'elle peut nourrir toutes les bouches du monde.

— Elle veut nous tirer de la misère, c'est tout. »

J'étais épuisé et las. Ma tante continua ses épanchements, et la suite de notre échange fut un long soliloque.

« Je sais. Ce que tu ignores est sur ma langue... Quelqu'un lui a parlé de ce qu'elle pouvait gagner à l'étranger grâce à notre poivre de Penja. C'est ainsi que nous avons, elle et moi, pris un jour la route de Libreville pour y vendre notre poivre. Les besoins des Librevillois étaient en croissance vertigineuse. Pééé, nous avons fait une excellente affaire. Sur le chemin du retour, ta maman, notre chauffeur et moi sommes tombés dans une embuscade. Les bandits ont attaché ta maman sur un poteau. Comme dans un film. On lui a bandé les yeux.

On lui a demandé sa bourse. Elle l'avait fourrée sous le cache de la roue de secours et elle soutenait qu'elle n'avait rien, que ses affaires avaient foiré. Les brigands ne voulaient pas la croire et l'ont obligée à dégrafer son soutien-gorge, puisqu'ils n'avaient trouvé que trois pauvres billets de cent francs CFA dans son sac à main. On m'a fait asseoir sur l'herbe, les mains croisées pour que je ne ramasse pas d'objet par terre et que je ne le leur jette au visage. Notre chauffeur avait aussi été attaché, jeté à terre comme un chiffon, la bouche bâillonnée. Je reniflais. Comme Vilaria s'obstinait à ne rien avouer aux bandits, j'ai eu peur. Ils étaient des tueurs, capables de tout. Ils ont compté jusqu'à trois, la lame sur le cou de Vilaria... C'est alors qu'elle a explosé, les yeux toujours bandés : "Tranchez-moi la gorge, mais je vous le dis, mon frère Martin Zambo, le terrible commissaire de police que tout le monde connaît, vous poursuivra jusqu'en enfer !" "La ferme, mégère !" "Toi, le gueulard, là, tu ne sais pas que Fochivé est son ami intime ?" Tu ne me croiras pas : les brigands, dès qu'ils ont entendu ce dernier nom, ils se sont enfuis d'un coup en abandonnant leur saleté de poignard ! La Sainte Vierge Marie m'est témoin ! »

Habiller le ciel

J'ai retrouvé Mère à Douala au mois d'avril. La grande saison sèche battait son plein et la ville chauffait du matin au soir. On disait qu'elle effectuait son essorage. On pouvait donc laver du linge et le porter immédiatement. Il séchait sur soi. Le Tchad ne m'avait pas broyé. Mère, lorsque j'entrai à la maison, lâcha la vaisselle, qui explosa en s'écrasant au sol. Elle enjamba les éclats et les débris pour s'effondrer en pleurant dans mes bras. Nous nous serrâmes l'un contre l'autre à nous étouffer. L'étreinte fut d'autant plus longue à désentrelacer que mes frères et sœurs vinrent la bétonner, de sorte que nous formâmes bientôt une mêlée de rugby, mixte et si hermétiquement soudée, qu'il fut impossible de glisser dans ce pack des retrouvailles une brindille d'herbe. « Je suis tellement heureuse de te revoir, mon enfant. Surtout après tout ce que nous venons de traverser. » Moi, j'avais traversé le Chari, durant la bataille de rue provoquée par les hommes de Hissène Habré, poursuivant ceux de son ancien allié, Goukouni Oueddei. Le premier, selon les bulletins d'information que j'écoutais alors à Douala, avait été défait. Il était retourné dans le Nord, son fief, à bord d'un pick-up, laissant son vainqueur provisoire à Ndjamena, où tout pouvoir n'était considéré que comme une parenthèse plus ou moins durable en attendant son renversement par le même procédé que celui mis en œuvre pour l'acquérir : les armes. Habré, tranquillement, presque sur le ton de la causerie, sur les ondes de RFI pouvait lâcher, gaullien : « J'ai perdu une bataille, mais pas la guerre ! »

Père rapportait chaque soir à la maison un journal. J'avais ainsi pu montrer à Mère le portrait de ce guerrier du désert. Elle prit une voix douce : « Pééé, c'est lui qui t'a chassé du lycée de Ndjamena, non ? Il porte des lunettes noires pour cacher quelque chose. Dieu le punira. Il te vengera ! » Bien plus tard, adulte, je découvris son portrait, féroce, tiré par des caricaturistes, comme l'Algérien Tayeb Arab, qui croquait les puissants dans *Le Républicain d'Oran* ; il lui dessina un long menton qui s'achevait par une barbichette en plumeau. Elle lui donnait des airs de Lénine des tropiques. Il ne tarderait pas à prendre sa revanche sur Goukouni et à écraser ses ennemis dans une frénésie de sang qui

coulerait comme des fontaines. « Le saint doigt de Dieu le crèvera, lui et ses lunettes de bandit ! »

J'avais essayé d'expliquer à Mère que je ne connaissais pas cet homme-là. Que les lunettes servaient à se protéger des rayons du soleil, plus furieux au Tchad que chez nous. Que nous n'avions, Habré et moi, aucun différend personnel. « Tu peux me croire, maman, il n'y a eu aucune dispute entre lui et moi, je te le jure. Il aime les fusils, moi les stylos ! » « Pééé, ce n'est pas la peine de crier. Je te crois. » « D'ailleurs, je ne l'ai jamais croisé ! Je me suis trouvé par hasard, au mauvais moment, à Ndjamena, sur sa route. Tu comprends, ça ? » « Il paiera quand même ! Dieu n'oublie pas !... »

Mère voulut savoir ce qu'étaient devenus mes compagnons. Aucune idée. Et les gens que j'avais connus au Tchad ? Je n'en savais rien non plus. « Une petite fiancée ? » « Ni une petite ni une grande ! Et puis, maman, tout ce rappel m'assomme. » Je ne voulais pas parler de Myriam. Elle ne comptait plus pour moi. Le colonel K. avait dû devenir plus que son garde du corps, peut-être davantage celui de son sexe. Je ne le dis pas à Mère, même si je le pensai. Au diable ! Myriam et ses nichons autrefois si bons, si longs, affolants ! Mère avait beaucoup de patience pour supporter mes arguments. Surtout mes silences. Elle espérait des confidences. « Et puis quoi ? Hein ? Tu caches quoi à ta maman ? Rien. Mes avis ne comptent pas... » Mais elle retombait toujours sur les siens : « Péée, Dieu te vengera ! » Dieu ? Il avait tant de tâches, et des plus immenses, voulus-je dire, qu'il était ailleurs : en Centrafrique, au Burkina, au pays dogon, à Bandiagara, en Tchétchénie, chez les Ukrainiens, les Ouzbeks, les Ouïgours, les Tamouls, à Soweto, en Palestine, au Tibet, aux Amériques, en Australie, en Inde, chez les intouchables, au Tchad et même au Groenland où mouraient les cétacés ! Sans parler de chez nous ! Du Cameroun, faussement paisible sous un ardent volcan du tribalisme !... Les brouilles concernant ma petite personne ne faisaient pas partie des affaires jugées prioritaires par Dieu ! Entre courage et exaspération, je jetai une phrase que Mère prit pour une offense : « Dieu n'a pas de temps à perdre avec moi ! » Mère me regarda avec cet air surpris, la bouche semi-ouverte, un peu tordue, entre terreur, incrédulité, désarroi et ahurissement. Ce fut comme si elle avait amorcé une solide argumentation et qu'un béotien, un impertinent, voire un imprudent, venait inopinément de l'interrompre.

Le béotien était son fils.

Mère m'attira vers elle. Compatissante et nullement offusquée. Elle me caressa la tête. Il n'existe nulle part en cette terre de plus grand réconfort que les bras d'une mère. D'où vient cet apaisement immédiat qui vous enveloppe dans ces bras-là ? Pourquoi le quittons-nous ? Ô psychanalystes et valeureux psychiatres, vous qui rassemblez les morceaux épars de nos impressions, de nos délires et de nos réalités, je vous confie cette béatitude qui efface le tumulte. Le béotien écouta sa mère lui dire que le monde est un songe. Mais qu'il faut bien se ranimer, afin que le songe soit plus éblouissant encore !

Je me souviens de mon réveil. Un jingle annonçait les informations de la mi-journée. À la radiodiffusion nationale du Cameroun, triomphait, à treize heures tapantes, un journaliste, Jean-Claude Ottou. Il avait une diction chaleureuse et aimait les anaphores, lesquelles scandaient l'ouverture de son édition de la mi-journée et introduisaient les principaux titres. Sa titraille, poétique et captivante, attirait l'intellectuel comme le citoyen ordinaire, le citadin comme le paysan. Tous, charmés, attendaient ainsi avec impatience le mot nouveau qui servirait, lors du Treize heures, cette messe œcuménique et radiophonique, de lien et de dénominateur commun aux faits et à l'actualité du jour. Il choisissait un refrain pour introduire, rythmer et commenter les nouvelles du monde avec un art consommé de la trouvaille. Celui-ci claquait dans l'ouïe de l'auditeur comme un lasso qui le ligotait agréablement au verbe du commentateur. Le bulletin d'information remplaça le sermon du curé, avec la promesse à la clé que l'auditoire ne passerait pas à confesse à la fin du prêche médiatique. Le présentateur ouvrait les fenêtres sur le monde et déroulait, au galop, les tumultes, les malheurs quotidiens, les découvertes scientifiques, les exploits sportifs, les avancées technologiques, les sinistres naturels arrivant par la mousson en Indonésie ou par les épisodes cévenols dans le Gard, en France, les incendies aux Amériques qui, après la razzia des hommes, réduisaient en cendres les majestueux séquoias. On eut droit aussi aux sempiternelles catastrophes climatiques et politiques en Haïti, aux cataclysmes écologiques à Bhopal, à la déforestation en Amazonie, aux famines en Afrique et aux coups d'État et autres calamités économiques et sociales dont l'actualité regorgeait. Parfois tombaient

des dépêches de dernière minute : les prouesses des astronautes américains et russes lancés dans la compétition spatiale et idéologique que se livraient ces pays durant la guerre froide. L'auditeur, assoiffé d'apprendre les nouvelles d'ailleurs, avait l'oreille collée au transistor. Mais il n'était pas seul, car les femmes quittaient à treize heures les cuisines et venaient aussi rejoindre les mâles en leur demandant, en piaffant, de se pousser un peu sur le canapé afin qu'elles y prennent place et aient aussi droit à Ottou ! Et tout ce monde était appelé à compatir avec le chaos du monde, au loin, ou plus près de chez soi, lorsqu'il nous parlait du chahut au Tchad, des bouffonneries impériales à Bangui, de la ségrégation qui n'en finissait pas de mourir et de tuer à Soweto, des matamoresques mises en scène du bouffon, boxeur-président ougandais Idi Amin Dada ou des prises de bec sclérosantes entre l'Algérie et le Maroc. Sur ce dernier point, il m'est resté une ouverture du journal de Jean-Claude Ottou : « Mesdames, messieurs, bonjour ! Au sommaire de cette édition, les bisbilles et autres tourments dont se passerait volontiers notre précieuse et unique planète bleue. Voici les titres de votre journal (*jingle*) : Bisbilles entre l'Algérie et le Maroc à propos du Sahara occidental, bisbilles entre les Américains et la Ligue arabe sur la question palestinienne, bisbilles entre Européens et Turcs autour du devenir de la Macédoine, bisbilles au sein du Comité central du Parti communiste chinois sur le Tibet où le dalai-lama n'est toujours pas autorisé par le gouvernement chinois à mettre les pieds, bisbilles au palais de Buckingham entre le prince Charles et la princesse Diana, bisbilles entre Moscou et certains pays frères sur la participation aux jeux Olympiques de Moscou. Le développement de ces titres dans un moment, et sans bisbilles, mesdames et messieurs, si la technique le veut bien ! »

Les nouvelles que nous écoutions religieusement étaient une liturgie laïque et les trouvailles de ce journaliste formé au Cameroun, dans la prestigieuse ESIJY, l'École supérieure de journalisme de Yaoundé, créée par l'État avec le concours de l'africaniste Hervé Bourges, captivaient son auditoire. Son fil conducteur lancé, il égrenait les nouvelles d'ordinaire tristes en insérant humour et délicatesse verbale dans un enchaînement alerte et d'une logique implacable. Il donnait l'impression que le monde était un seul village et Ottou, son tambourinier. Son aisance, son intelligence et sa diction nous ont marqués, nous ont aussi rendus, sans que nous en ayons

toujours conscience, plus ouverts à une conscience planétaire qui semble aujourd'hui s'être déplacée et parfois émiettée sur les réseaux sociaux. Nous étions citoyens d'un monde en compartiments sculptés par les artisans d'un même principe : le viol de l'histoire. Ils n'agissaient que pour lui. Parfois policés, toujours brutaux, irrémédiablement cyniques. *Bebelayo !* Ils étaient issus de la guerre froide et par cet acharnement à violer, ils passèrent pour la postérité comme les représentants des misères quotidiennes qui frappaient les peuples et clouaient au sol leurs espérances. Ces misères survenaient soit par des catastrophes naturelles – Ottou les appelait les colères de la nature –, soit par l'action de gouvernements claquemurés derrière des barrières idéologiques – Ottou les nommait les colères du gouvernement –, soit par les abus de pouvoir et autres cupidités inavouables des puissants – Ottou désignait d'un long mot ces faits du prince : les élucubrations matamoresques. Un autre titre revenait aussi, qui parlait de notre Afrique ou de l'Amérique latine abonnées aux mutineries, à l'accaparement du pouvoir par le fusil : « Bruit de bottes... » Nous savions, au simple énoncé de celui-ci, que des peuples se tordaient à nouveau de douleurs, que les armes tuaient et que des ONG dressaient des tentes à la va-vite où des enfants, accrochés aux robes de leurs mamans, allaient trouver refuge. Le monde n'était qu'un tourbillon où alternaient des cycles de paix provisoires et de malheurs perpétuels dont le fusil, le béret et les treillis militaires étaient les instruments. En Afrique, le capitaine Thomas Sankara et, dans une certaine mesure, l'aviateur et officier Jerry Rawlings avaient été au ^{xx}e siècle les rares hommes d'État galonnés et leaders crédibles ; des exceptions dans un continent où les politiciens issus des rangs de l'armée ne brillaient jamais par leurs promesses tenues, mais par le scintillement des galons, par la confiscation du pouvoir et par la peur infusée par leur brutalité. De jeunes gens, avait prédit le président guinéen Ahmed Sékou Touré, changeraient les choses après des décennies chaotiques. Au boulot, mes colonels !

En revenant du Tchad, je fus à mon tour, certes, un habitué du Treize heures de Jean-Claude Ottou, mais d'abord heureux de retrouver Mère. Elle aussi avait été transportée de joie. Elle se préoccupait du sort de mes sœurs et de mes frères, nous incitait à la solidarité sans faille, nous rabâchant son proverbe favori : *Magnan mote meki meyeng !* L'union fait la force ou sa variante : quand on se

mord la langue, on est bien obligé d'avaler son propre sang. Mère courait les tontines, partait quelques jours pour Yaoundé y assister un parent malade, ferraillait contre des voisins bruyants, lesquels lui signalaient qu'elle-même leur tannait les oreilles avec ses youyous intempestifs dès que le moindre bulletin scolaire honorable franchissait le seuil de la maison. Elle en ramenait des gosses ramassés au hasard de ses rencontres, morveux, sales, aux regards fuyants. Elle leur servait à manger et ils engloutissaient précipitamment, sans dire un mot, la montagne de riz ou de macabo, n'utilisant que rarement la cuillère pour avaler le bol de soupe, car, dès que Mère avait le dos tourné, ils empoignaient le bol et le vidaient dans des bouches béantes et dans des ventres sans fond. Le repas achevé, ils s'apprêtaient à bondir vers la porte pour s'évanouir au-dehors. Mère les rattrapait et les dirigeait d'une main ferme vers la salle de bains où elle les savonnait, les lavait, les séchait et, comme elle l'avait toujours fait, elle se ruait dans la chambre des garçons ou des filles pour y saisir nos vêtements et vêtir convenablement ces pauvres gosses qu'elle avait repérés dans le quartier. Parfois, elle tympanisait Père pour obtenir des fonds destinés selon elle à construire d'urgence « même une bicoque à Nlong, au village, pour les vieux jours et notre retour sur la terre des Ébodé ! ». Père roulait des regards courroucés. « Je ne suis pas pressé. Prudence est mère de la sûreté, n'est-ce pas ? » Mère ne désarmait pas. « Laisse-moi ça ! La brousse envahit tes terres et les gens parlent... » Père ouvrait des yeux plus ronds encore : « Justement. Je me suis toujours méfié des vipères. Au propre comme au figuré, Vilaria ! »

Mère se renfrognait. Leurs querelles, sur des sujets connus et récurrents, reprenaient. Je m'interposais. Père allait ronfler, Mère se saisissait de ses crochets et de ses pelotes de laine. Je lui exprimai cependant ma joie d'être à la maison et mon soulagement de l'avoir retrouvée inchangée, sensible et toujours aussi énergique et entreprenante. Ces chicanes avec Père étaient pour moi le signe qu'elle était en pleine forme !

Peu après mon retour, lorsque nous eûmes l'occasion de revenir sur les troubles à l'origine de mon départ du Tchad, elle leva les yeux au ciel. Elle me relata les émotions qu'elle avait traversées à l'annonce

des bruits de bottes au Tchad :

« Quand Jean-Claude Ottou a dit à la radio que ça bardait là-bas, j'ai eu peur. Très peur. »

Elle fondit en larmes.

« Moi aussi, j'ai eu peur.

— Mais ne t'inquiète pas, si je pleure. Je pleure celle qui est partie. Ta tante Arsène ! »

Je baissai la tête, submergé par une envie de pleurer à mon tour que je réprimai tant bien que mal. Un garçon ne verse pas de larmes. Commandement général.

« La vie d'Arsène n'a pas été facile ! Tu me diras qu'aucune vie n'est facile. La tienne, la mienne, celle de tes frères et sœurs...

— C'est comme ça, maman !

— Es-tu allé voir sa tombe ? »

Bien sûr ! J'avais néanmoins gardé le silence et je n'avais rien répondu immédiatement à Mère. Je m'étais contenté de hocher la tête ou de marmonner. Les retrouvailles ont un parfum assommant qui vous détache de l'événement que vous vivez. La tension qui était montée en moi depuis le début des troubles au Tchad avait atteint son paroxysme. Je ressentis soudain de la lassitude, et les voix qui me parvenaient semblaient provenir d'un couloir interminable. Oui, je m'étais recueilli sur la tombe de ma tante et avais déposé sur la motte de terre encore nue des fleurs que j'avais cueillies dans la brousse. Mère approuva puis poursuivit son soliloque auquel je participais par bribes : « C'est bien !... Étendé, son ex-mari, a voulu qu'elle repose chez lui !... Ta tante Marie-Thérèse t'a aidé ? C'est bien aussi. La corde est plus solide quand elle est tissée de plusieurs fils. » Je fis remarquer que je rentrais bredouille du Tchad, sans le baccalauréat ! « Tu es rentré, tu es là, devant moi. C'est le plus important... » Qu'allais-je devenir ? « Tu seras ce que le ciel décidera. En attendant, nous devons l'habiller de prières... Ton oncle Michel, celui que tes amis appellent Malondo, est passé ici à Douala ; il a téléphoné à son bureau à Garoua, avant d'accompagner le cortège funèbre pour le village de l'ex-mari d'Arsène, près de Yaoundé. Ses employés lui ont dit qu'un garçon est passé, qui venait de Ndjamena. Michel t'a tout de suite reconnu. Tu aurais vu comme il était soulagé ! C'est ainsi que je ne me suis plus inquiétée. Il t'a laissé ici une enveloppe, pour t'armer de courage... »

J'ai eu le sommeil lourd et long pendant plusieurs jours. Mère m'a laissé dormir. Elle est toutefois revenue à la charge, pour me rappeler mes devoirs et, surtout, pour que j'aille à l'église, habiller le ciel de prières, comme elle aimait à le dire. « Dieu t'entendra mieux que quiconque ! » J'ai traîné les pieds. J'avais le sentiment d'avoir oublié les prières, car je ne fréquentais plus les églises. À Ndjamena, il y en avait bien quelques-unes, mais moins que les mosquées aux longs minarets, qui pointaient leur fuselage prêt à décoller vers le ciel et desquels s'échappaient des mélopées appelant fidèles et infidèles à la prière. Le vendredi était jour de fête ; nos camarades tchadiens nous invitaient régulièrement à aller boire du thé et manger des friandises, des gâteaux ou des arachides grillées. Comme il ne me venait à l'esprit aucune prière à réciter et nulle revendication précise à formuler, je jugeai idiot de me rendre à l'église pour balbutier. J'en avais épuisé les charmes et, surtout, je doutais de moi et de tout. On ne se rend dans la maison de Dieu qu'avec la conscience claire et l'expression limpide. Mais au fond, Dieu voit et connaît tout. Et puisque tel est le cas, me dis-je, il triera en moi ce que bon lui semblera. Pourquoi un pauvre mortel, qui volait d'échec en échec, devait-il s'avancer avec des certitudes devant la Suprême Clairvoyance ? Je résolus de prendre mon temps.

Contrairement aux habitudes du clergé, l'église de la Cité-Sic n'avait pas été construite sur le point le plus haut de la colline, mais au plus bas de celle-ci. Je m'habillais, me dirigeais vers la maison du Seigneur, mais au lieu d'aller plier mes genoux sur les bancs de l'église du Christ-Roi, je poursuivais ma route, tournais à gauche, après la station Shell qu'allait racheter plus tard un voisin, que nous appelions Papa Sylvestre, et je prenais la grand-route qui menait vers Japoma. J'y suivais bientôt, le nez à l'air, les merveilleuses exhalaisons du cacao transformé en barres de chocolat par l'usine Chococam. Des camions y entraient et en sortaient. C'était un ballet régulier devant lequel je rêvassais, de longues heures durant, avant de m'exécuter, pour satisfaire le vœu de Mère de placer mon avenir sous de joyeux augures en bombardant le ciel de supplications et de râles...

Mère était persuadée que ce serait là le plus sûr moyen d'éloigner de moi tous les sorciers voués à ma perte ; ils avaient été responsables et de mon échec scolaire, et de l'interruption brutale de ma scolarité au Tchad.

« Mes copines sont formelles : tous tes échecs viennent de mauvais sorts qu'on t'a jetés. Elles me conseillent d'aller voir quelqu'un. Mais Pééé, le seul que j'aurais pu consulter est mort. Te souviens-tu de lui ?

— Nous n'étions pas ensemble, maman !

— Mais si ! Cherche !

— Ah !... Je vois ! Le guérisseur qui m'avait retiré, enfant, des bras de la mort...

— J'aime mieux quand tu le dis. Nous sommes seuls, j'ai vérifié. On peut en parler. *Mbil idou inga kat kara* !... Le petit refuge de la souris ne craint pas les grosses pinces du crabe !

— Arrête, maman, avec cette histoire !... »

Mère était semblable à une Mama Africa qui croyait terrasser l'excès d'incrédulité et d'indolence qu'elle pourfendait en permanence par une foi excessive en la puissance indépassable des esprits.

J'avais tourné en rond avant de me décider à aller prier. Et en tournant en rond, j'avais eu la joie de recevoir la visite de deux amis du lycée bilingue de Yaoundé où je fus recalé au probatoire. Vava Olengué et Félix Koa Bikélé vinrent à tour de rôle me voir. Nous avions été inséparables et leur présence me réconforta, suspendit un temps encore le démarrage de la retraite quotidienne que j'avais programmée en vue de confier mon avenir aux décisions du Seigneur.

Vava et Félix m'avaient pourtant rappelé notre serment de ne pas être de pauvres types quand nous serions adultes. Mère ne relâchait pas la pression, ne déviant pas de son idée de me voir assidu et agenouillé à la chapelle. Je me rendis enfin, en dehors des heures consacrées aux offices religieux, dans l'église du Christ-Roi. J'en franchissais le seuil, la boule au ventre. Elle était toujours vide, le matin. Il ne servait à rien de parler à Dieu dans le brouhaha et dans le chahut des plaintes qui s'élevaient vers Lui. Les portes de la maison de Dieu étaient toujours ouvertes et, malgré les offices inattendus qui attiraient les fidèles, je commençai par y aller comme on va en repérage sur un terrain inconnu. Je connaissais pourtant les lieux. Mais je les avais désertés depuis quelques années et je fus surpris des messes nouvelles qu'on y célébrait : pour les morts, les saints, la paix à Jérusalem ou au Tchad, la fin des misères que connaissaient les hommes d'ici et d'ailleurs, l'éradication du paludisme, de la famine, des tempêtes, de la rage, du choléra, des coups d'État... On priait aussi solennellement pour que les gens du Nord aient des hivers moins

rudes et ceux du Sud, des États plus prospères et justes. On priaît pour tout. Tout pourrissait.

J'entrai dans l'église avec des semelles de plomb et une grande envie de faire demi-tour. Je soupçonnais le Dieu du ciel à habiller de se tordre de rire devant tout ce que les hommes et les femmes Lui demandaient d'accomplir à leur place. Je fus donc gêné de venir additionner mes lamentations à toutes celles qui s'entassaient dans la maison du Seigneur. La première fois, une impression de vide m'envahit comme je m'approchais des cierges et du bénitier postés à la gauche de la nef. Je me signai lourdement, maladroitement. Je transpirai et je voulus m'enfouir, peu à mon aise dans le silence pesant qui régnait dans l'église. Le Christ, sculpté sur sa longue croix, avait la tête plus lasse que jamais. Je me dirigeai près du confessionnal et j'attendis. Quoi ? Pas un miracle ! Non, je n'en espérais aucun. Une idée claire, la trame d'une prière ! J'essayai la plus connue ; « Notre Père qui es aux cieux... », et je m'arrêtai, car mes pensées se troublèrent. Mon intuition me suggéra d'invoquer la Mère plutôt que le Père. Ma propre mère avait une adoration sans bornes pour la Vierge. Cela coulait de source de m'en remettre à une figure féminine. En y pensant, je me plongeai dans d'autres considérations. La Vierge avait eu un enfant : Jésus. Né dans une étable, en Israël, à Bethléem ! Il me revint en tête que l'oncle Michel Ohandja y était allé, à Bethléem, avait séjourné à Amman, en Jordanie, il s'était même baigné dans le Jourdain. Il connaissait comme sa poche le mont des Oliviers. Lequel était devenu en partie chauve, je ne savais plus pour quel motif. À cause d'un mur en construction, ou pour une affaire de division de terres entre frères ennemis... L'oncle nous en avait donné la raison. Je l'avais oubliée.

J'étais dans cette église ! Pourquoi personne n'avait-il songé à y installer des climatiseurs ? Durant la grande saison sèche, quand le climat diurne flirtait avec la quarantaine de degrés, nous avions le sentiment que les nuits doualaises étaient aussi brûlantes sous la lune que les journées l'avaient été sous les rayons du soleil. À Douala, il pleuvait toujours des flammèches. Seules bénéficiaient d'une rafraîchissante brise les populations vivant dans les quartiers du bord de mer, à Bonandjo, sur le plateau Joss, à Bonapriso, à Deïdo, à Bonamoussadi, à Youpè, le village des pêcheurs, et à Bonabéri. La nuit, la chaleur stockée dans le sol semblait remonter vers les étoiles

sous une forme gazeuse et indétectable. Ramollis, nous nous étendions sous la voûte céleste et nous ne rejoignons nos lits qu'au petit matin, lorsque les commerçants du marché, sous la halle installée au camp B, débarquaient bruyamment des camionnettes leurs cageots et leurs marchandises.

Nous dormions devant l'entrée de la maison, sur la dalle au ciment lisse de la véranda. C'était là que j'avais davantage habillé le ciel, non de prières hachées, bâclées et mal embouchées, mais de mes idées, mes flâneries et mes fictions. C'était la nuit, à Douala, que l'envie de repeindre le ciel avec des formules et des incantations tout droit sorties de mon imaginaire a pris naissance. Par un glissement imperceptible, les histoires que je lisais dans les livres commencèrent leurs métamorphoses dans la nuit constellée. C'est en les égrenant d'abord dans ma tête et dans le silence, au milieu des ronflements de père qui venait souvent nous rejoindre et s'allongeait, le ventre à l'air, rebondi et sur lequel reposait une longue serviette mouillée, que je pris goût à laisser mon inspiration gambader sous la voûte céleste pour recueillir ce que la Grande Ourse me chuchotait. On écrit d'abord dans sa tête avant de confier ses phrases aux pages blanches.

Le brasillement des fougères

Les nuits de Douala montraient la lune sous divers aspects : tantôt celui d'une barque dans laquelle je partais pour un voyage dans l'océan lunaire, tantôt celui d'une boule pleine, translucide ou cotonneuse, sur laquelle j'accrochais quantité de véhicules pour cahoter hors des enfermements terrestres, des impatiences, des amours défuntes, et me lancer vers des vœux à peine murmurables à l'oreille d'un humain. Les nuits de Douala n'étaient pas toujours scintillantes... Ce qui ne veut pas dire qu'elles sont peuplées de ces terrifiants monstres que Mère nommait *izylgan*.

Comme nous passions nos nuits sous les astres, et aussi sous les manguiers, nos rêves nous rapprochaient non seulement du réel, mais de ses variations colorées, de ses fruits, si nombreux et disponibles, que nous pouvions cueillir rien qu'en tendant la main. Dormir sous un toit ne permet pas la même exploration des souterrains de l'être qu'un sommeil à ciel ouvert. Dans un immeuble, sous le toit d'une maison, une case ou une hutte, le rêve ne voyage ni ne s'accomplit de la même façon. Être écrivain est une condamnation.

Les textes que j'avais écrits alors étaient tous nés de mes rêveries nocturnes et étoilées. Il ne me vint pas à l'idée de fixer sur la page mes souvenirs de Ndjamena. Ils étaient encore frais et douloureux. Des voisins, et surtout de jeunes gens oisifs, que l'aventure intéressait peut-être, venaient me voir, l'air innocent.

« Raconte-nous Ndjamena ! C'est vrai que les gens tombaient des avions comme des chiffons de pluie ? »

L'expression me surprenait. Les souvenirs qu'elle convoquait me rebutaient.

« Foutez-moi la paix avec ça ! Je ne suis pas un reporter ! »

Si ça les intéressait tant, ils n'avaient qu'à y aller.

« Ndjamena est calme en ce moment !

— Eh bien, ça ne durera pas ! »

Ils me trouvaient pessimiste. Me pressaient de questions auxquelles je n'avais pas envie de répondre. Tout n'avait pas été triste. J'aurais pu leur parler de Myriam Ningor. Mais je ne le voulais pas. Ressusciter le visage dur du colonel, planté en treillis devant la maison de mon

amie, le képi de travers, jambes écartées, manches retroussées laissant voir d'inquiétants biceps et un colt pendouillant sur une hanche, n'était pas la chose qu'il me pressait de conter à quiconque. Mais, sous le ciel étoilé de Douala, certaines nuits semblables à celles de Ndjamena, il me semblait que flottaient dans les limbes le museau de Myriam et le ballet érotique dont me gratifiait son postérieur. Musulmane mais peu pratiquante, elle avait une chute de reins, des manies enjôleuses et une croupe entêtée qui me poursuivirent longtemps de leur ardeur, et de leur absence découlèrent des regrets... Je n'ai pas oublié... J'ai souvent combattu dans mes cauchemars le colonel et son béret de traviole, par labzizila ! Envolé...

J'ai néanmoins mis sous scellés les actes torrides de la Bombe Ningor. Elle adorait me soumettre à un rituel quand le rouge des menstrues ne lui ruisselait pas entre les cuisses. Elle ne portait jamais de sous-vêtements à ces périodes-là, et, surtout, tenait, plus qu'à me le faire savoir, à me le montrer. Aussitôt les entraînements achevés, lorsque je débarquais chez elle, la grande Myriam, qui me dépassait d'une tête et avait de longues tresses qui lui tombaient dru sur les épaules, s'empressait de m'installer dans le grand fauteuil du salon. De la cuisine sortaient des senteurs épicées. La tigresse, à la démarche encore lente et aux gestes innocents et calmes, me servait une coupe de thé et me questionnait tranquillement sur ma journée. Elle n'utilisait jamais de verre ni de tasse, mais « une coupe argentée pour le grand sportif ! ». Elle la posait sur un guéridon placé contre le mur, sur ma droite. Il y avait au centre de son salon une table ronde recouverte d'un grand pagne coloré, qui trônait seule au centre de la salle car les quatre chaises n'étaient pas autour d'elle ainsi qu'il est d'usage de les disposer, mais repoussées contre les murs de la pièce. Trois autres fauteuils, plus petits que celui sur lequel j'avais chu, disposant chacun d'un guéridon, encadraient ce mobilier. Dès que je m'étais installé, Myriam se dirigeait d'un pas ferme vers la porte et la verrouillait d'un vigoureux et ferme double tour de clef. À plusieurs reprises, elle accomplissait ce geste en fulminant :

« Les gens débarquent souvent à l'improviste. Et ça m'énerve ! Ils aiment se mêler de ce qui ne les regarde pas ! »

Je lui donnais raison.

« Et ils entrent même sans frapper ! » Elle piaffait.

« Des mal élevés.

— Pas seulement. Des contrôleurs sociaux ! »

J'entendis l'expression pour la toute première fois de la bouche, qui se tournait alors en cul-de-poule, de la Bombe. Le contrôle social était en effet la chose la plus vénérée et la plus partagée dans nos contrées, surtout là où l'islam gouvernait avec rigueur les mœurs.

« L'autosurveillance assumée ! C'est notre fardeau ici en Afrique, *wallaye* ! »

Elle faisait claquer ses doigts quand le sujet l'irritait. Je relativisais :

« À Douala, ce n'est pas pareil !

— Le Cameroun, c'est le Cameroun. Ici, c'est différent. Une vraie plaie, presque inguérisable. »

Nous étions d'accord. Elle ne connaissait pas Douala, où les mœurs étaient toutefois plus libres et le contrôle social plus relâché. Elle voulait découvrir son port et son effervescence. Je ne m'y engageais pas. Mère voulait que je ramène un baccalauréat de Ndjamena et non une fiancée. Je n'exprimai pas la chose. Je revins à son « presque ». Il était de trop ici, dans une capitale régulièrement assiégée, où toutes les convoitises politiques naissaient, convergeaient ou venaient se dissoudre en attendant les suivantes. Myriam avait un an de plus que moi et étudiait la comptabilité. Elle désespérait souvent de son pays dont elle jugeait sévèrement l'instabilité de la vie publique. « Les Tchadiens, en dehors de la guerre, ne savent rien faire d'autre ! » Si, boire du thé à longueur de journée, assis sous les arbres. Elle disait que la guerre était leur spécialité. Je l'écoutais. Ses parents, de riches commerçants, étaient originaires d'Abéché. Ils avaient migré vers le Sud. Avaient fait fortune à Moundou avant de s'établir à Ndjamena. Pour la Bombe, les politiciens étaient des girouettes. « Ils ne suivent que le sens du vent. » J'écoutais distraitement ses exposés politiques. Il en ressortait que la guerre civile permanente avait amplifié le climat de défiance générale. Je me gardais de le surligner puisque Myriam le savait. « Ton pilon me rend folle... » Et soudain, elle délaissait les sujets politiques pour me tripoter le kiki, qu'elle nommait « le pilon d'ébène ».

Elle connaissait mon amour des beignets. Savait que je pouvais en avaler à toute heure du jour et de la nuit. « Oh ! j'ai ce qu'il te faut, mon mont Cameroun à moi ! » Elle me lâchait le membre et, comme si

elle s'était adressée à lui, s'échappait vers la cuisine. Elle y ramenait le hors-d'œuvre dont je raffolais : des beignets marron et sucrés. Au point où nous en étions, j'aurais pu m'en passer. Mais c'est ainsi, chaque couple, paraît-il, a son rite préférentiel. Les beignets n'étaient pas conseillés aux sportifs, surtout après un entraînement aussi intense. Ceux proposés certains jours, lundi et mercredi, l'étaient. Myriam en avait cure. À dire vrai, nous n'écoutions pas les conseils de diététique en ce temps-là. À Farcha, dans la douillette maison de Ningor, je n'avais jamais l'occasion de finir la pleine assiette poussée sous mon nez car Myriam, revenue me peloter, m'écrasait de baisers. Puis elle passait ses longs doigts fuselés dans mes cheveux crépus qu'elle peignait avant de fourrer ses doigts fins dans mon pantalon. Quelle pianiste ! Par touches légères puis d'une main ferme, la voilà qui m'asticotait et me comblait d'attouchements hardis. Ils accroissaient la dilatation physiologique qui précède le merveilleux embrasement. La malicieuse et méthodique pianiste se muait ensuite en bombe à fragmentations dont les premiers éclats étaient semblables à la montée d'une voiture en côte, voire au décollage d'un avion dont le fuselage pointant vers les nuées vous collait contre le siège. Je me blottissais alors contre elle, ceinturé par ses bras, le nez contre le téton, le humant ainsi que le font d'un cigare les fumeurs, frottant mon nez contre lui, puis, la narine dilatée, l'y fourrant, l'engloutissant dans chacune de mes vastes narines et m'enivrant de son parfum citronné. Et, tout en cherchant fébrilement l'autre téton enfoui dans le vêtement, je roulais une langue humide autour de ce qui m'avait tout l'air d'une cerise. Myriam s'arrachait tout à coup à l'étreinte. Nous étions arrivés au sommet de la côte et elle se penchait brutalement vers l'avant, s'aplatissait sur la table, les fesses à l'air et pointées vers moi comme de suppliantes mais tout aussi foudroyantes roquettes.

Puis tout basculait.

Je n'ai jamais vraiment su à quel moment Myriam s'allongeait sur la table et sur le ventre après m'avoir gratifié de ses prodigieux attouchements et de sa respiration soudain suggestive et sifflante. Je ne sus vraiment jamais quand elle retroussait sa robe sous laquelle bombaient librement deux merveilleuses coupoles séparées d'une raie sombre et au centre de laquelle apparaissait une boîte à réjouissances, charnue, rose, humide où luisait la divine vulve ! Cette merveille sertie de deux lèvres que le désir avait déjà embuées d'un innocent

liquide dévoilait des auréoles en forme de bulles translucides. Myriam se trémoussait l'arrière-train, les yeux tournés vers moi, incendiaires et ensorcelants. Je vidais la coupe de thé et m'élançais vers la croupe bombée que me tendait la Tchadienne telle une offrande : « Mets-la, mon pilon d'ébène ! » La vulve frémissait d'impatience. Il me sembla, très souvent, que l'ordre de Myriam, un roucoulement impérieux auquel nul être doté d'un pilon n'aurait pu désobéir, avait été anticipé, car il me trouvait déjà nu, dressé aux abords de la vulve mouillée comme si j'avais été aimanté et attiré par sa puissance électrique.

« Vrille ! »

L'arôme musqué du parfum de la vulve, mêlé aux effluves du thé aromatisé à la mode tchadienne, inondait la pièce. Les longues jambes de Myriam tressautaient de plus belle sous la table imprimant une rotation impatiente et lascive à son bassin dont les hanches, aux balanciers en accordéon, rythmaient la cadence.

Je vrillais en elle. Et nous commencions une révolution autour de la lourde table taillée dans un bois imputrescible. Elle était immobile et muette. Myriam avait fini par me connaître ou, plus exactement, par m'apprivoiser et m'inculquer les règles de son exquise déambulation autour de la table ronde et qui semblait scellée au sol.

Je vrillais donc, ayant vite pris goût à ce jeu de manivelles et à la mécanique à laquelle l'entreprenante Myriam me conviait. Elle se figurait en jument et poussait de petits hennissements. J'intensifiais aussitôt la chevauchée, les mains agrippées à son bassin ou se promenant sur sa longue crinière et la recoiffant – la décoiffant plutôt – sous la bourrasque et sous le désordre des émotions et des décharges électriques qui m'envahissaient. À quel moment la jeune femme ôtait-elle sa robe ? Je n'en sais rien. Je ne m'en préoccupais pas. Il est possible que je l'eusse déchirée et que, le pressentant, elle la retirait telle une experte prestidigitatrice. Parfois, elle me repoussait gentiment, pour mieux se retourner et se hisser sur la table, dont la nappe chahutée pendouillait au sol en équilibre instable. Après la phase chevaline, Myriam plaçait la poursuite de nos accords sur une note en apparence plus classique. Couchée sur le dos, elle posait ses jambes sur mes épaules et m'invitait, debout, en dehors de la table, à la limer sans délai. J'ai aimé être exécutant et attaché à ne rien contredire qui allât dans le sens de mes intérêts et ceux de ma conductrice qui m'initia aux torrides ébats. Elle m'attirait aussi à elle,

avec la soudaineté de l'éclair. Je la rejoignais donc sur la table. Elle me tendait son sein pour une tétée et j'engloutissais la belle ogive au bout rond et dur ; elle ne tardait pas à frétiller, me heurtant joyeusement le palais et les dents. Cela m'émoustillait encore davantage. Plaqué contre la féline, le sein poivré et dodu dans la bouche, je la prenais. Elle me serrait d'une mortelle étreinte quand le noir pilon contrait l'avancée du rougissant clitoris. Nous voulions hurler. Nous aurions hurlé. Nous bêlions une langue intraduisible.

« Lance ton jus de zizi ! »

Je ne savais qu'obéir à Myriam. J'arrosais la vulve rose dans laquelle j'étais tout entier engagé. Myriam lui donnait ensuite de légères contractions. Elles essoraient mon pilon d'ébène, lui soutirant les dernières gouttelettes du jus commandé par cette fille-panthère ainsi qu'on le fait d'une lessive pour l'assécher. La Bombe, griffue, me zébrait le dos de ses ongles en même temps que s'éteignaient au fond d'un vertigineux cratère les contractions d'une vulve écarlate. Myriam avait les yeux noirs, qui se révoltaient, laissant sur son visage un masque douloureux en apparence, mais une fausse douleur sous laquelle courait une franche extase. Dans la bouche, un pan de sa robe, qu'elle avait pris le soin de rouler, formait un bouchon et étouffait dans sa gorge les cris qui, sans ce stratagème, eussent ameuté le quartier. Son téton avait su taire mon rôle ultime. Nous retombions ensuite, trempés, sur le grand fauteuil que j'avais quitté une éternité plus tôt, et que nous retrouvions en gloussant tout en y reprenant nos esprits.

Il m'est arrivé de maudire le colonel K., qui m'empêcha de revoir, ne serait-ce qu'une dernière fois, la liane frénétique qu'était Myriam au cœur de nos ébats. Était-ce ce militaire-là qui goûtait désormais aux charmes et à l'imagination débordante de la liane ? Je n'ai jamais souhaité la mort de quelqu'un, mais j'aurais été ravi d'apprendre que ce colonel-là avait été tué au combat. Celui pour lequel il avait choisi le métier des armes. Je n'ai conté ni les hennissements de Myriam ni mes ruades autour de sa table ronde. J'ai tu, dans le silence au fond duquel je calfeutrais mes souvenirs les plus intimes, le langoureux cérémonial inventé par Myriam. Mes visiteurs me pressant de raconter Ndjamenà ne m'entendirent pas maudire le colonel K. Je n'eus même pas la force de râler contre le fauteur de

troubles : Hissène Habré. Il m'a toujours paru inutile de dire le feu qui m'embrasait sous le commandement de l'arrière-train de Myriam et qui, à plusieurs reprises, nous ouvrit à la sensation que nos tours de manivelle enchâssés, ceux-là mêmes qui nous faisaient tourner autour de la table ou ondoyer sur celle-ci, en émettant un joyeux bruit de linge que l'on frappe doucement sur une étendue d'eau – tel le son que proposait à nos oreilles le linge que battaient les lavandières à la rivière du village de mon enfance –, nous propulsaient, Myriam et moi, en dehors du temps. Peut-être était-ce la perspective d'oublier ces douceurs de Ndjamena qui me poussa aussi dans le désir d'écriture.

Je noircissais donc, pour oublier, les feuilles de papier que j'allais donner à dactylographier à Cunibert Étoundi.

C'était un ami d'enfance qui habitait non loin de la maison, à côté du presbytère, à deux pas du marché. Il saisissait mes manuscrits en pianotant sur une machine à écrire. Nous avions fréquenté la même école maternelle, puis nos chemins s'étaient un temps séparés. Mais nous nous croisions parfois à la piscine ou au marché. Il aimait la course à pied et était vif et agile. Il courait comme un lièvre, mais ses ambitions sportives s'arrêtèrent brutalement à l'âge de quatorze ans quand il fut malheureusement amputé d'une jambe à la suite d'un stupide accident ferroviaire survenu alors qu'il tentait de monter dans un train en marche. Adolescents, nous nous étions livrés à ce genre d'aventures, par bravoure et forfanterie mal placées. Elles se terminaient parfois par des drames. La compagnie de chemins de fer, dans laquelle travaillait le père de Cunibert, indemnisa néanmoins le jeune homme. Il utilisa d'abord des béquilles pour marcher, tandis que le tissu qui recouvrait le pied sectionné était replié de manière à cacher le moignon. Puis, avec l'indemnisation, Cunibert reçut d'une organisation orthopédique une jambe de bois ; après quoi, il rangea ses béquilles. Mais comme il poursuivait sa croissance et grandissait presque à vue d'œil, alors que l'emplâtre en bois restait quant à lui d'une longueur invariable, il rencontra bientôt des difficultés à se mouvoir correctement. En marchant, il effectuait des écarts et des modifications de trajectoire pour rester en équilibre et, quand nous l'accompagnions, nous prenions garde à ne pas nous tenir du côté de la jambe en bois pour ne pas recevoir des coups involontaires ou risquer de le faire tomber.

Le jeune homme s'acheta une machine à écrire, une Remington à ruban. Il s'orienta vers le métier de sténodactylographe et s'inscrivit dans une école privée. J'allai donc le voir quand je me mis à écrire du théâtre et des poèmes que déchiquetaient avec dédain les demoiselles à qui j'offrais des textes dont elles se fichaient éperdument. Je me confiais à mon dactylographe. Il se grattait le moignon, perplexe. Je regardais Cunibert charger le papier sur le rouleau, rabattre un couvercle en fer qui le maintenait droit sur le rouleau, régler la bonne disposition de la feuille, puis commencer la frappe sonore du texte sur les lettres du clavier, rythmée par les cliquetis réguliers de la manette qu'il actionnait, sur l'avant gauche de la machine, pour aller à la ligne et changer de paragraphe ou de chapitre. Cunibert était le seul dans le quartier à posséder une telle machine. Il devint très vite un écrivain public que les particuliers sollicitaient pour dactylographier leurs correspondances, surtout le courrier à adresser à l'administration.

Comme mon infortuné ami avait aussi perdu deux doigts de sa main droite, au cours de son cruel accident, le lent défilé de sa main abîmée sur sa machine m'impressionnait et me procurait aussi une gêne certaine. Je fermais donc les yeux la plupart du temps quand nous commençâmes notre collaboration. Je m'aperçus que cela le perturbait. Je dus ne plus montrer mes sentiments pour ne pas désobliger mon ami. Nous relisions ensemble ce qu'il avait écrit. Son travail était soigné. Il fut mon premier lecteur, mon premier public, que mes écrits enthousiasmaient au point de me les réclamer pour les saisir de ses doigts de plus en plus agiles, même s'ils étaient restreints en nombre.

Notre petite organisation littéraire s'adjoignit un nouveau membre, Emmanuel Wakam. C'était mon plus proche voisin et un ami avec qui je partageais l'amour du théâtre. Nous imaginions des saynètes. Je les écrivais en vitesse, Cunibert les tapait à la machine puis Emmanuel et moi les mettions en scène et tentions aussi, avec un décor minimaliste, de les jouer. Notre public, composé de nos trois familles et de quelques voisins, sortait souvent irrité de nos représentations encore tatillonnes, entrecoupées d'hésitations, d'oublis, de bégaiements et de silences involontaires causés par des trous de mémoire. Nous n'avions pas de souffleurs et, comme nos invités n'osaient nous conspuer, ces spectateurs, venus à reculons, se dépêchaient de quitter la salle, furieux, la plupart du temps, d'y avoir perdu leur temps. Avant que le

rideau ne soit baissé, ils s'élançaient de la salle telles des catapultes, sans doute pour ne pas affronter nos regards ou avoir à inventer des commentaires hypocrites, voire blessants.

Il me revient, comme un rappel, ces temps où, clopinant après les rudes désillusions de nos tentatives théâtrales, je retournais sur les sentiers de broussailles de notre enfance. Il n'y avait plus d'herbes, mais des cases bancales. Malgré tout remontaient à ma mémoire la furie de Danleu et le brasillement de vieilles et sèches fougères auxquelles il tendait la flamme d'un briquet. Nous bondissions de nos abris pour éviter de griller, tels des lapins.

Une nuit, après un énième échec de nos représentations, alors que j'étais de nouveau allongé sur la véranda, je me tournai vers les étoiles pour leur confier la rude condition d'incompris dans laquelle sombrait le dramaturge que je rêvais de devenir. Les étoiles ne parlent pas : elles me tournèrent le dos et se perdirent dans le firmament. Je n'avais à disposition aucune échelle pour les rattraper, aucune fusée pour me hisser à leur niveau et les secouer, leur hurler ma colère. Je n'avais qu'une dalle, chaude, où j'abandonnai mes sueurs froides. J'abandonnai aussi dans la foulée le théâtre. À vrai dire, c'est lui qui me congédia lorsque nous ne fûmes plus que trois, Emmanuel, Cunibert et moi, dans la triste salle de spectacle que les gérants de la compagnie immobilière nous prêtaient et vers laquelle ne s'aventuraient que des gamins, morveux, aux pieds sales et au torse nu, leurs cerceaux et un bâton à la main. Ils se risquaient parfois, voyant la porte ouverte, à jeter un œil curieux dans la salle, nous découvrant, désœuvrés et tristes. Nous les invitions à entrer, mais ils s'enfuyaient comme si nous étions des fantômes. Leur départ, comme des moineaux apeurés, nous recouvrait d'une sorte de goudron sur lequel éclataient et couraient les braises de l'échec. Nous n'étions plus que trois pauvres mendiants de spectateurs dans un lieu désespérément vide.

Je retournai à la poésie que le théâtre m'avait conduit à négliger. Elle me parut plus accessible, plus économe de mots, même si elle embrassait des étendues plus vastes, ouvrait sur des atmosphères plus allusives. Enfiévré, déçu, je me mis sous la protection des alexandrins. La rime soulage et donne le sentiment que l'on ne déchoit pas,

puisqu'on peut encore suivre une trame, une règle et usiner une mélodie sous le brasillage des fougères de la pensée. La poésie me permettait l'exploration de mondes énigmatiques, plus remuants et plus difficiles à saisir. Les évocations, les nuances et les sentiments qu'elle insuffle l'autorisent, plus que les autres arts et genres du récit, à tout formuler. Ne voulant plus m'adresser à un public sévère, impatient, moqueur et scrogneugneu, je me réfugiai dans le mol édreton de la rêverie et dans les jupons de la versification. Je me débarrassai aussi de toute envie de public, surtout en jupons justement ! Je contemplais le vide et il se remplissait par tout ce que j'exprimais. Je riais et pleurais. Seul. Je hélais le silence et il parlait. Je convoquais le doute et tout s'éclairait ou s'obscurcissait davantage. Je me plaisais à formuler des suggestions sur tout sujet que mon esprit effleurait et j'imaginais des territoires non explorés, tapis sous les grottes invisibles du temps, et que seul le poète en devenir pouvait arpenter, apprivoiser et décrire. Il heurtait aussi des pierres et s'affalait. Puis il se relevait... Sans public, pas de honte à ravalier !

Les danses de ma mère

Mes chances de reprendre un jour mes études n'étaient pas éteintes. J'avais cependant plus de plaisir à jouer au football qu'à revoir mes leçons. Tante Marie-Thérèse avait tenu parole ; elle était intervenue auprès de son ministre de tutelle. Elle était entrée au ministère de l'Agriculture – que chérissait le chef de l'État plus que celui des Mines, des Hydrocarbures dont les recettes faramineuses furent longtemps camouflées sous une acrobatie budgétaire que lui avait soufflée mon oncle Charles Onana Awana. Nous ne voyions jamais ce cher oncle, trop pris par les affaires de l'État, il avait coupé les liens avec les siens pour être à la hauteur de la tâche, au service de la nation et moins entravé par le sparadrap tribal. Le gouvernement s'occupait des affaires de tout le monde. Il ne fallait donc pas que la tribu assiège les serviteurs du pays et de l'intérêt général avec leurs revendications de particuliers.

Mère craignait plus qu'elle ne vénérât le gouvernement, même si elle pestait souvent, en sourdine, contre l'oncle, proche du président, mais qui ne nous aidait pas, ne nous octroyait aucune bourse, aucun passeport, aucun avantage. Ce fut lors d'une tontine qui se déroula à la maison, au milieu de ses copines, toutes couvertes de longues robes évasées, de leurs *kaba ngondo*, floqués, où flottaient les portraits des puissants et où étincelait celui de l'oncle ministre, que Mère dansa en son honneur. Elle le fit de la manière enjouée avec laquelle elle consacrait nos diplômes ou toute attestation dactylographiée qui, à ses yeux, avait valeur de parchemin. Elle aimait vanter les siens. Ce jour-là, elle hésita entre *Makaila* de Miriam Makeba et *Idiba* de Francis Bebey qu'elle adorait, et ce fut une chanson à succès des Bantou de la capitale, *Makambo mi balé*, qu'elle mit sur le tourne-disque. Elle ouvrit le bal, appelant par un signe de la main ses consœurs à la rejoindre en file indienne sur la piste de danse improvisée. Elle entonna le morceau, en même temps que retentissait la voix du chanteur et leader du groupe : *Makambo mi balé boni mokilo mobimba aaa !...* Puis ce fut l'euphorie et des youyous explosèrent en l'honneur de mon oncle paternel dont Mère montrait le portrait, tout en dansant et en scandant son nom, la voix éraillée par la fierté et le dithyrambe :

« C'est mon mari ! Notre grand ministre des Finances ! Applaudissez, c'est quoi même ! » Il portait le même prénom que Père, ce qui arrivait dans les familles polygames. Il avait dirigé le cabinet de Ahmadou Ahidjo, deuxième Premier ministre d'un Cameroun encore sous tutelle. Puis il avait accédé au poste de ministre de l'Intérieur. L'indépendance acquise, homme de confiance et très proche ami du président Ahidjo, il hérita du premier portefeuille des Finances. Il occupa ensuite d'autres fonctions interministérielles, dont celle de la Réforme de l'administration de l'État et, enfin, il fut administrateur d'organismes internationaux avant de se retirer volontairement des affaires publiques lorsque le président Ahmadou Ahidjo prit lui-même la décision de passer la main.

Sur le *kaba* brandi par Mère, le visage serein de l'oncle côtoyait le médaillon présidentiel, naturellement plus grand, mais tout aussi souriant que le sien. De l'hommage inopiné et spontané de Mère à notre parent, j'avais ressenti une exultation secrète, malgré les plaintes de mes voisins qui revenaient aussi sur les blessures d'avant l'indépendance, sur la guerre civile qui avait divisé le pays, insistant sur la mise à l'écart des héros stigmatisés ou abattus, et sur l'autoritarisme du pouvoir.

Mon oncle n'était cependant pas intervenu en ma faveur. Le meilleur gouvernement n'est pas celui qui donne satisfaction aux membres de la famille des ministres, mais à l'ensemble du pays. Et si ce n'était Tante Marie-Thérèse, mon oncle n'aurait probablement pas défendu mon dossier pour me réconcilier avec l'école et m'offrir une chance de passer mon baccalauréat.

Le ministère de l'Agriculture était à l'époque dirigé par Joseph Awounti Chongwain. Il devait être originaire de la partie anglophone du pays et partageait la charge de son ministère à l'époque avec un francophone, Andze Tsoungui. Ma tante ne devait son intégration qu'à sa seule initiative et à son unique mérite. Elle louait le travail discret et efficace de l'anglophone, strict, mais sensible. Elle l'appelait « le père Joseph ». C'est cet austère Joseph Awounti Chongwain qui, sous d'abondantes larmes de ma tante Cheval Fougueux, métamorphosée en agnelle souffreteuse, décida de solliciter, en mon nom, l'autorisation du gouvernement pour mon inscription dérogatoire au baccalauréat. Il adressa ma demande rédigée par ma tante à René Zé

Nguélé, son homologue et ministre de l'Éducation nationale.

Je me rappellerai toujours ma conversation avec ma tante, qui, à Yaoundé, m'avait assuré : « Pééé, je me suis battue il y a quelques années pour l'inscription de ton aîné, Onomoro, au lycée technique de Douala. Je me battraï pareillement pour que tu poursuives tes études et que tu sois ingénieur ou docteur ! » Ses yeux arrondis sortaient presque de leurs orbites.

Elle avait effectivement tenu parole. Elle avait su plaider ma cause.

Je reçus par la suite une lettre que me tendit mon père après son travail et qu'il avait relevée dans sa boîte aux lettres. Je faillis tomber à la renverse en découvrant son contenu :

Yaoundé, le 15 mai 1980

*Ministère
de l'Éducation nationale
et de l'Enseignement supérieur
Le ministre*

*Objet : Inscription dérogatoire à l'examen du diplôme
de baccalauréat*

*À l'attention de Monsieur Eugène Ébodé
S/C Monsieur Charles Ondobo Ébodé
B.P. 569 New-Bell
Douala – Cameroun*

Monsieur Eugène Ébodé,

J'ai été saisi d'une requête concernant votre souhait de vous présenter à l'examen du diplôme de baccalauréat organisé par le ministère de l'Éducation nationale du Cameroun.

Considérant votre impossibilité à vous présenter, au Tchad, pour les épreuves dudit diplôme, et considérant que vous étiez bien inscrit en classe de terminale D au lycée Félix-Éboué de Ndjamena, le chef du gouvernement a estimé recevable votre requête.

Après visa de Son Excellence Ahmadou Ahidjo, chef de l'État, chef des armées et président de la République, le Premier ministre m'a chargé de vous informer que vous êtes autorisé, à titre exceptionnel, à vous présenter aux épreuves du baccalauréat qui se tiendront du 20 au 25 juin 1980 sur l'ensemble du territoire national de la république unie du Cameroun. Votre centre d'examen sera le plus proche possible de votre ville de résidence.

Vous finaliserez votre dossier d'inscription dérogatoire à l'examen susmentionné auprès de l'inspection académique de votre département de résidence. Il ne devra comprendre, en sus des pièces d'état civil et d'une copie de la présente lettre, que votre attestation d'habitation dûment revêtue de la signature de l'autorité parentale ou de toute autre personne investie de cette charge.

Pour ampliation, au directeur de l'inspection académique de la province du Littoral.

*Le ministre de l'Éducation nationale
et de l'Enseignement supérieur,
RENÉ ZÉ NGUÉLÉ*

J'exultai et dansai la gigue ou quelque chose d'approchant, dans ma chambre. Mon père n'avait pas ouvert le courrier, comme à son habitude. Je rêvassai toute la nuit. Le lendemain matin, j'adressai une lettre de remerciements à ma tante. Ce moment d'enthousiasme passé, je fus envahi de questions : avais-je le niveau pour me présenter à l'examen ? Nous étions en mai et le baccalauréat était prévu à peine un mois plus tard. Ce court délai m'inonda de sueurs froides. Ne prenais-je pas un risque insensé en m'aventurant sans préparation dans la conquête d'un examen aussi élevé que le baccalauréat ? Le président de la République lui-même et son gouvernement ne me tendaient-ils pas un piège ? Tenter cet examen était mettre ma tête dans une broyeuse en marche. Un nouvel échec ne se limiterait pas à la famille. Le gouvernement s'en mêlerait. Le chef de l'État, que chacun redoutait, m'avait accordé une insigne faveur. La nuit d'allégresse passée et ma lettre à ma tante expédiée, voici que je tremblais comme une feuille. Le président ne plaisantait jamais. Je me dis qu'il me suivait désormais. Que des agents me surveillaient. J'avais lu les romans d'espionnage dont regorgeait la bibliothèque de l'oncle Luc Mebenga. J'avais beau me retourner brusquement en marchant dans la rue, personne derrière moi ne portait des lunettes noires et ne me filait le train. Mais je ne fus pas rassuré. Le président avait été saisi de mon cas et avait donné son approbation. Il chercherait un jour ou l'autre à savoir ce que j'étais devenu. Il saurait la réalité : je n'avais pas étudié. Avais déserté l'examen. M'étais foutu de lui. De son gouvernement. Il me jetterait dans les prisons dont la rumeur publique rapportait les pires échos. On disait que certaines étaient tenues par

des Chinois, lesquels s'y connaissaient comme personne en matière de supplices. Oh, j'imaginai tout de suite qu'ils détecteraient ma terreur la plus affolante et me livreraient aux scarabées. Je fermai les yeux et les scarabées envahirent mon esprit et se multiplièrent à l'infini. Oh, ils étaient affreux et d'une lenteur martiale. Dieu du ciel, pourquoi avaient-ils tous une patte gauche levée et une antenne droite qui vibronnait ? Pour appeler d'autres scarabées à la rescousse. Je faillis devenir fou. Je ne me calmai qu'en sortant de ma chambre et en me précipitant comme une balle devant Mère. Je voulais avouer ma défaite avant l'heure et crier ma haine des diplômes, mon retrait de la poésie et mon amour du ballon rond !

« Qu'as-tu, *man pepa*, petit père ? »

Cette petite voix douce et posée m'apaisa.

« C'est rien. J'ai fait un cauchemar. »

Elle épluchait des patates. Les laissa choir et se redressa comme pour retourner dans mon rêve, empoigner le malotru qui m'avait importuné et l'expulser.

« Qui t'embête ? Dis-le à ta maman.

— Personne. C'est fini. Puisque je suis debout. Je suis sorti de ce mauvais rêve !

— Bon, n'oublie pas que nous devons aller à Penja. Je vais reprendre le commerce de gros. Je ne veux pas que le ballon te finisse ici.

— Me finisse ?

— T'achève, voyons. Ton avenir est ailleurs. Pas sur les terrains de foot. Tu seras à mes côtés pour la réception de ma première livraison de ciment, tu l'as promis ! »

En effet, je promettais beaucoup, car Mère proposait énormément. Tout ce que je voulais, c'était avoir la paix pour aller jouer au foot. Je m'en voulus d'avoir juré de l'accompagner à une autre expédition commerciale. Mais c'était encore mieux que de lui montrer la lettre ministérielle. Elle n'en aurait pas décrypté le contenu et il me parut impossible de la lui lire. Je pensai, en frémissant encore, que si je l'avais informée de l'existence de ce courrier et de l'heureuse décision des autorités de l'État, elle me l'aurait immédiatement ôté, aurait mis ses plus beaux atours pour foncer, le papier à la main, chez ses

copines, les femmes des tontines, puis au marché et dans toute la ville. Elle l'aurait épinglé sur le mur du salon. Je l'entendais déjà qui triomphait, tout sourire, les dents du bonheur éclatantes sous le ciel de Douala et sous sa coiffe, vêtue d'un *kaba ngondo*, le vêtement de cérémonie par excellence, celui qu'elle ne sortait de sa garde-robe que lors des manifestations les plus importantes. Je la voyais brandissant la lettre ministérielle au-dessus de sa tête, en chantant l'un de ses airs préférés, *Metil Wa*, la chanson fétiche du guitariste et chanteur beti Nkodo Sitony ou *Silikani* du Congolais Tabu Ley Rochéreau. Le refrain de cette chanson de la rumba congolaise éclatait régulièrement dans la maison : *Na kobéna na mama, y a Kobenga nayoo, Silikani éééé...* Elle l'eût fait, elle eût chanté et dansé, la lettre tournoyant au-dessus de sa tête comme si c'était le diplôme lui-même et dont le balancement versait de la joie dans les cœurs du peuple témoin. Joignant le geste à la parole, elle l'inviterait, ce bon peuple, à se joindre à elle et à honorer en dansottant mon titre de bachelier. Je l'entendais déjà, nous criant de nous rendre chez Bongo, l'épicier, y acheter toutes les baguettes de pain et les boîtes de corned-beef pour préparer les toasts. Je l'entendais nous ordonnant de courir chez Hagbè pour commander des caisses pleines de bouteilles de bière ! C'est ainsi qu'elle célébrait nos bons résultats scolaires, promenant dans tout le quartier nos carnets, nos bulletins scolaires et nos certificats. C'étaient aussi les rares fois que Mère se remettait à danser. Elle n'avait alors besoin d'aucun accompagnement musical pour reprendre aussitôt du service et déployer une gestuelle apte à donner le ton et à créer, à la vitesse de l'éclair, un attroupement de voltigeurs et de contorsionnistes autour de la danseuse en chef.

Durant ces moments-là, elle dégoulinait d'enthousiasme, de l'envie d'exprimer sa joie, de la communiquer à son entourage. Elle manifestait ainsi sa victoire personnelle et tonitruante, celle d'une illettrée prenant sa revanche, à travers ses enfants, sur le sort qui l'avait tenue à l'écart de l'instruction scolaire. On aurait dit qu'un orchestre invisible déversait autour de la danseuse des airs de fête, et qu'elle était la princesse à qui revenait le privilège d'ouvrir le bal. Aussitôt s'était-elle élancée sur la piste improvisée, où elle se trémoussait, que cette scène d'égayement, de jubilation communicative poussait derrière elle les plus dégourdis de mes frères, de mes sœurs, de mes cousins, de mes cousines et de tous les voisins

ameutés. Certains de mes frères, notamment André et Laurent, les plus hardis à suivre Mère, ou Lucile, voire Onomoro, la rejoignaient pour une joyeuse chorégraphie improvisée. Zak, le grand frère, souvent tout en retenue au cours de ces exhibitions, s'y jeta aussi lorsqu'il revint, victorieux, de Nkongsamba, le probatoire en poche, lequel fut cérémonieusement encadré et épinglé au milieu du mur du salon. Il y fut en bonne compagnie, côtoyant : un brevet de secourisme obtenu de haute lutte par Gervais, un certificat de nageur délivré à Onomoro, une attestation de couture attribuée à Pascaline, une citation à l'honneur pour bonne conduite lors d'une excursion remise à tout enfant qui avait fait dix pas sans tirer la langue et sans dire un mot en langue africaine qu'obtint toute ma classe à l'école Saint Kisito de Bépanda, un certificat de ponctualité que rapporta Sophie puis son baccalauréat, sa licence et d'autres titres universitaires, une lettre du préfet des études du collège Sacré-Cœur de Makak qui félicitait Laurent d'avoir été stoïque pendant un incendie du dortoir de l'internat du collège... Tout y passait et tout était bon pour tapisser les murs de la maison ! Plus tard, beaucoup plus tard, elle poursuivra le rituel en affichant sur le même mur les lettres de mon éditeur, Antoine Gallimard, qui scellaient les accords de publication de mes livres. Les *oyenga*, les cris de joie de Mère, perçaient les tympans.

Ma timidité, que je dus abandonner sous les invectives et les remontrances de Mère, qui ne ratait jamais une occasion pour semoncer ma mollesse, me tenait généralement à l'écart des euphoriques gesticulations, dont elle était la divine meneuse. Quand elle dirigeait la troupe, battant des mains et reproduisant les pas qui lui avaient valu ses heures de triomphe dans les cabarets de Douala, certaines de ses copines, qui en avaient gardé le souvenir, nous chuchotaient à l'oreille : « Quand votre maman elle-même était !... », ce qui voulait dire que nous avions sous les yeux la démonstration de ses exploits de l'époque où elle-même était une danseuse formidable et écrasait tout le monde par la grâce inégalée de son pas ! Elle retrouvait les gestes et les cadences d'autrefois, ceux des concours de danse organisés dans les bars. Le cruel souvenir de Lorélie Oxydum ne l'habitait plus et Mère nous gratifiait de son remarquable chaloupé, ce jeu harmonieux des hanches et des épaules qu'elle bougeait en cassant soudain le mouvement pour le reprendre après un quart de tour sur sa droite, suivi d'un élégant jeu de jambes ; elle effectuait un autre quart

de tour dans le sens inverse du premier, pour revenir à son axe précédent. Elle savait ondoyer sur le sol cimenté de la maison comme elle l'avait jadis fait sur les parquets où elle s'était exprimée. Vingt ans après sa retraite des pistes de danse, elle maintenait le même rayonnement, servi par une fluide exécution de ses pas glissés ou sur la pointe des pieds. C'étaient des ponctuations heureuses, l'expression d'une joie de vivre communicative. Quand elle galvanisait la troupe, elle agitait les bras avec aisance, en un balancement doux et aérien semblable au vol d'une buse dans un ciel pommelé et clair ; sereine, elle imprimait des ondulations coordonnées à ses mouvements, effectuant des battements d'ailes tranquilles, qui alternaient le vol plané, en roue libre, puis en virevoltes à couper le souffle. Tout ceci lui rappelait-il ses lointains et glorieux succès ? Elle n'en pipait mot, mais elle avait la certitude qu'elle n'achèverait plus ses prestations par des gains de trophées, alors elle brandissait nos diplômes. Ils étaient des pansements compensatoires qui la soignaient de son illettrisme et de sa carrière avortée. En général, Mère quittait la piste familiale telle une toupie, les dents du bonheur offertes au ciel qu'elle aimait tant habiller de prières muettes, afin que nous ramenions d'autres réussites scolaires pour en couvrir les murs de la maison jusqu'au plafond.

Avais-je le niveau requis pour me présenter au baccalauréat et déclencher les exultations dont Mère était capable ? Après m'avoir ouvert des horizons euphorisants, la lettre ministérielle me brûlait les doigts et m'opprimait tel un étau. Je n'avais pas rouvert le moindre livre scolaire depuis mon départ de la longue tente réservée aux réfugiés à Kousséri. Je me souviendrai toujours de la faim qui m'y tordait les boyaux, car les maigres portions de soupe de poisson ou les bols de riz à moitié pleins ne parvenaient jamais à me rassasier. Je garderai toujours une tendresse pour la main qui m'avait nourri durant cette période, même si ce n'était plus de riz ni de bol de soupe dont j'avais désormais le plus besoin, mais de tonneaux d'espoir et de supplications afin de repeindre mon ciel et d'assiéger la volonté divine pour qu'elle daigne m'accorder l'un des miracles dont elle avait le monopole !

Comment conquérir ce fameux espace céleste, habité par Dieu, quand celui que j'avais sous les yeux, toutes les nuits, m'offrait des rêveries qui gonflaient mon cœur de désir de création ? Mais voilà, à Douala, mes prétentions artistiques étaient toutes dans l'impasse. Je

voulais écrire un roman en passant par des genres intermédiaires. Le théâtre nécessitait la scène et réclamait concision et percussion. La poésie ne l'imposait pas absolument et se méfiait des proclamations. Mais elle était la plus exigeante des disciplines. Mûrir son vers avant de le confier à quiconque était la règle non écrite. Or moi, je me précipitais à monter sur les planches, pour offrir mes poèmes à des demoiselles dont la compagnie m'intéressait et dont les corps sveltes soumettaient mon imagination aux délicieux supplices des désirs mal éteints, car peu partagés. Elles riaient à gorge déployée dès mon apparition, se moquaient de mes chapeaux et de mes cheveux défrisés, me lançaient des regards dédaigneux et, jetant par terre mes écrits, piaffaient, insultantes : « Arrête de copier les livres ! » Je leur courais après : « Non, les filles, je n'ai pas copié ! » Mes justifications, pourtant fondées, ne tendaient qu'à aggraver mon cas. « En plus, c'est un sale menteur, ce mec ! »

La musique m'avait aussi tenté. J'aimais l'écouter sur des cassettes audio qui déversaient dans ma chambre les airs de Manu Dibango, de Prince Nico Mbarga, de Rochereau, de Francis Bebey, de Salif Keïta, de Fela Ransome Kuti, des Bantou de la capitale, de Franco et de son orchestre, le OK Jazz. Mais quand j'entrepris de la jouer, quand je fis entendre à mes proches mes créations, ce fut le désamour. La musique me repoussait tandis que je m'accrochais à l'idée d'écrire des chansons et de présenter un répertoire personnel. J'avais utilisé l'enveloppe laissée par mon généreux oncle Michel Ohandja pour m'acheter une guitare. Mon jeu et surtout mes chansons, loin de produire l'effet escompté dans mon entourage, clairsemèrent les rangs de mon public et me valurent des quolibets. J'eus le grand tort de m'emballer, de croire que quelques notes suffiraient à m'établir artiste. On se détournait de moi et je débusquais, à mon passage ou derrière des bosquets où les enfants se tenaient pour jouer à cache-cache, de mortifiants rires sous cape. J'identifiai mon défaut pendant que fondaient mes illusions : à peine avais-je appris de pauvres accords que je songeais tout de suite à composer une chanson à succès. À la fin d'une interprétation, que je croyais impeccable et que je peaufinais en secret, je surpris des rires narquois d'adolescents cachés dans des recoins de la maison. Il n'aurait servi à rien de donner libre cours à ma rage intérieure et d'aller distribuer des taloches. Les rieurs se hâtaient d'ailleurs de s'enfuir, à tire-d'aile, comme des oiseaux de malheur,

pressés de tweeter oralement à qui voulait l'entendre mes « affreux couinements qui cassaient les oreilles et les cordes surtendues de la guitare ».

Il m'arriva de monter sur le toit où l'hilarité avait fusé, mais les persifleurs que j'envisageais cette fois de rosser, plus agiles, avaient vite décampé et s'étaient terrés dans des abris. Je restai les bras ballants sur les tôles ondulées et l'envie me traversa l'esprit de me jeter au sol la tête la première. J'y renonçai, me consolant à l'idée que les railleries cesseraient un jour et qu'il ne fallait pas céder au découragement. Le monde artistique m'attirait. Écrire, me disais-je, c'est marcher main dans la main avec les étoiles. La rédaction des textes me procurait une joie forte. Elle m'était indispensable, mais le résultat était affligeant. Était-ce raisonnable de poursuivre dans cette voie ? Était-il judicieux, maintenant que je pouvais me présenter à l'examen du baccalauréat, lequel m'ouvrait les portes de l'université, de ne pas tenter ma chance ? Le risque d'un nouvel échec me pendait au nez. Des révisions étaient indispensables et très court était le temps pour les entreprendre. L'exultation due à la lettre du ministre René Zé Nguélé s'évapora au fur et à mesure que s'effritaient mes chances et que montait la peur des ricanements que ma sensibilité à fleur de peau anticipait déjà. De méchants gloussements bourdonnèrent à mes oreilles, comme si j'avais été précipité dans un nid d'abeilles qui ne tarderaient pas à me larder de leurs furieuses piques et, telles des dagues, à me les planter jusqu'au cœur. Suffocant, après avoir été heureux de lire l'invitation ministérielle, je froissai le papier et le jetai au sol. Je décidai de ne jamais montrer la fameuse lettre à Mère. Elle ne tapissa jamais le mur de la gloire maternelle.

J'avais, en quelques semaines, expérimenté mes difficultés à véritablement repeindre de couleurs significatives, et surtout par les prières, le dôme de l'église du Christ-Roi et le ciel de mon avenir. J'échouais à prier et à créer. Toutefois, Mère, qui croisa un jour le curé, était toute guillerette, car l'homme de Dieu lui avait dit que je fréquentais la maison du Seigneur, qu'il m'y voyait la tête bien basse, dans la position du parfait fidèle plongé dans d'intenses et louables méditations. Aurais-je pu avouer à Mère qu'il n'en était rien ? Que dans l'église où j'entrais en effet avec le ferme désir de m'abîmer dans de puissantes prières, je constatais, aussitôt que mes genoux

s'écrasaient sur le prie-Dieu, que les récitation que je connaissais naguère sur le bout des doigts s'évanouissaient de mon esprit ? La fluidité avec laquelle je les débitais avait disparu et leur simple énonciation était à présent heurtée, vasouillarde. Des trous de mémoire perçaient mes prières et mon esprit s'éclipsait par ces trous pour divaguer loin des pieuses préoccupations pour lesquelles j'étais venu là. Je constatais à chaque excursion combien mes ailes étaient rognées et mes invocations tronquées, sans ligne directrice, sans une suite logique capable de produire une atmosphère de recueillement qui eût soutenu mes élans. Mes tentatives de tourner mon esprit vers le divin toit se heurtaient à d'autres résistances. Comme de la mauvaise herbe, elles menaçaient de recouvrir de ronces le champ d'espoir sur lequel Mère voulait voir germer de la bonne graine et, surtout, un avenir radieux. Le mien s'assombrissait. L'invasion des mauvaises herbes était telle que le plus moderne des tracteurs n'eût pu les déblayer, tant étaient solides les lianes et les ronces qui entravaient mes rendez-vous avec les cieux. C'était piteusement que je baissais donc la tête, demandant la clémence du Très-Haut. Puis, lassé par mes impasses, je décidai de Lui parler franchement. J'abandonnai au bout d'une dizaine de jours mes broussailleux appels lancés à Dieu et j'ouvris grand mon cœur...

Je ne sais plus, Seigneur, dire ce que je connaissais hier. J'en suis sincèrement désolé ! C'est pour Mère que je suis ici, nu, Vous le voyez bien, et il ne sert à rien de tourner autour du pot. On m'a toujours dit que faute avouée est à moitié pardonnée. Je me contenterai bien, au point où j'en suis, de cette moitié, s'il Vous agréé, Seigneur, de me l'accorder. Je reviendrai demain, bien sûr, et je tâcherai de donner davantage de contenu à mes tentatives ! Je ne réviserai pas les prières, car j'en suis incapable. Ce qui me plairait ? Ô, Seigneur, c'est fort simple : ne plus venir ici frotter mes genoux à ces bancs rugueux ! Il y a là, autour de moi, je le vois bien, des pieux qui s'enfoncent ici comme dans un jardin merveilleux, plein de plantes aux senteurs enivrantes. Ils ressortent avec une espèce de nimbe sur la tête, pareille à l'auréole des saints. Mais pourquoi ne gardent-ils pas le même visage quand ils retournent chez eux rosser leurs femmes ou quand ils balancent des pierres aux enfants pauvres ? J'ai tort de m'occuper de ce qui ne me regarde pas, c'est vrai, mais, Seigneur, être courbé ici me tue. Ce dont je rêve, c'est de gratter la guitare, d'écrire des chansons

ou de petites saynètes. Je ne récolte que des moqueries. Serait-il possible de rendre les persifleurs moins coriaces ? J'ai aussi une question : pourquoi l'église n'est-elle pas pleine de glaces sous cette chaleur à crever ? Demain, puisque rien ne me réussit, je vais retourner jouer au foot. Sur le terrain, balle au pied, je ne perds pas mes moyens. La preuve : les voisins, hilares et franchement moqueurs quand je joue de la guitare, n'en mènent pas large dès qu'il s'agit de disputer un match contre moi. Sur le terrain, je tiens ma vengeance ! Et ils tirent vite la langue en essayant de stopper mes attaques. Certains renoncent d'ailleurs à poursuivre la partie. Eh oui, un petit pont est plus humiliant qu'un crachat sur la figure ! Un double contact est tout aussi irritant qu'une piqûre de guêpe ! Ne parlons même pas du coup du sombrero ! On ne le voit jamais venir, et hop, voilà le ballon qui leur passe par-dessus la tête et l'adversaire, bluffé et ridiculisé, risque le tournis s'il songe à se retourner vivement. N'étant plus maître de ses mouvements, il perd tout repère. Il chancelle et les rires des spectateurs dépouillent le chancelant de tout ce qui lui restait de dignité. Dans son être, gronde l'envie de trucher et, Seigneur, j'ai souvent senti souffler dans mon dos, après le sombrero, la respiration d'un assassin prêt à commettre un meurtre s'il avait eu un poignard à la ceinture. Le ballon, mon Dieu, m'a inondé de joies secrètes, et pourtant, j'ai toujours éprouvé une grande compassion à l'endroit de mes adversaires vaincus, à tel point que j'ai peu célébré mes victoires. Mes coéquipiers vous le diront, je me précipitais vers les battus pour les relever, pour les reconforter, pour leur administrer des tapes sur le dos fourbu au lieu de festoyer avec les miens. Les embrassades entre coéquipiers, après un match victorieux, me sont chaque fois apparues comme indécentes, quand, en face, il y avait tant de désespoir, de visages prostrés, d'épaules lourdes et basses, de bras ballants comme les branches d'un saule pleureur, de genoux aussi mous que du flan et de pieds raclant le sol, car lourds à soulever, comme si, Seigneur, Vous-Même, Vous les aviez abandonnés à la misérable condition de perdants. La loi du jeu, qui veut qu'on gagne ou qu'on perde, est pourtant connue. C'est la loi ! Mais je sais, Seigneur, que ce n'est pas sur ce terrain-là que Mère m'attend... À mon réveil, pour faire plaisir à Mère, je noircirai des pages avec ce que j'aurai réussi à capter dans mon sommeil sous les étoiles.

C'était sur mon cahier d'écolier que j'écrivis ma première histoire. Il était vert pomme. Mère le promena dans tout le quartier en sautant et en dansant. Je lui en avais résumé le contenu ; l'héroïne était une tourterelle ingénue. Elle rapporta une noisette à une mangouste, laquelle n'arrêtait pas de lui voler ses nids et ses œufs. Mère avait brandi ce cahier dans tout le quartier en criant : « Mon fils a pondu un livre ! » Elle invita les gens à la suivre et à danser, car elle avait besoin de mobiliser la ferveur de tout le quartier pour m'aider à escalader l'échelle du succès. Dans sa langue beti, elle scandait : « Une seule main ne peut suffire pour grimper sur l'arbre et atteindre le sommet. » *Nalla ! Ite, missa est !*

Détester la défaite

Mère détestait perdre ; elle encaissait très mal la défaite. Elle vivait l'échec non seulement comme une sanction entre humains, mais aussi comme un malentendu avec Ntonde Be, le créateur des êtres et de toute chose. On ne pouvait donc lever ces malentendus que par de puissantes prières. Je sus, par petite sœur Lucile, qu'elle surprenait Mère, après mon départ à l'église Christ-Roi, un chapelet à la main, l'égrenant pieusement pendant que j'étais, au même moment, en train de m'adresser au Seigneur. Elle était persuadée que la convergence de nos prières vers le ciel était le moyen le plus sûr de m'ouvrir le chemin du succès. Lorsqu'elle apprit, en poussant des soupirs de soulagement, que je délaissais les cordes de la guitare, cette nouvelle devint pour elle un baume revigorant. Elle murmura même des remerciements, captés par Lucile, quand elle découvrit que je noircissais mes anciens cahiers d'écolier où, selon elle, s'écrivaient, par la grâce de Dieu, des livres. Son contentement fut de courte durée ; on lui annonça bientôt que l'on me croisait sur les terrains de foot. « Le diable ne gagnera pas », maugréait-elle, en égrenant de plus belle son chapelet, à défaut de lire la Bible qu'un oncle dévot, le curé Théophile, lui avait offerte. Mes exploits, rapportés par des supporters enflammés, enflèrent dans le quartier et parvinrent à ses oreilles. Des connaissances de la famille, qui, croyant bien faire, insistaient et exagéraient mes performances et mes capacités à marquer des buts. Leur empressement produisit l'effet inverse sur Mère. Elle prit peur. Elle aboya sur les uns, couvrit de véhémentes paroles les autres. Après l'échec, qu'elle assimilait systématiquement à une cuisante sanction des cieux, ce sont les jeux de ballon qu'elle abhorra le plus. Le football était pour elle la chose du monde la plus méprisable.

Elle entra même dans une forme de panique quand elle constata que l'arrière de notre domicile grossissait chaque jour davantage d'une foule de bruyants visiteurs : les foteux. Ces passionnés de ballon rond lui donnaient des irritations. De nombreux garçons affluèrent aux abords de la maison, non pour m'accompagner à la prière, mais pour m'escorter vers les terrains poussiéreux du football. Le clan des rieurs, naguère formé de ceux que ma musique agaçait, paraissait reconverti

et dorénavant transfiguré en cortège d'admirateurs. Mère aurait dû s'en enorgueillir. Contre toute attente, elle y puisa des motifs supplémentaires pour s'indigner. Son désappointement s'accrut quand elle aperçut des jeunes filles cachées derrière les manguiers de la maison, feignant d'être là pour rendre visite à mes sœurs. Mère, redoutable juge doublée d'une enquêtrice rugueuse, comprit, à leurs mimiques, que c'était ma présence qui les attirait. Elle les chassa prestement et je n'eus même pas le temps d'apercevoir parmi elles des visages connus : ceux qui avaient eu le plus grand mépris pour mes poèmes. Mère n'y vit que des filles intéressées. C'en fut trop. Elle confia ses craintes à son amie Pouga Véronique, l'ancienne épouse de l'oncle Paul Messanga, qui se trouvait toujours en poste au commandement militaire de la ville de Buéa, où il occupait, sur la colline qui dominait la baie, l'ancien palais du gouverneur allemand Karl Ebermaier quand la ville anglophone de Buéa devint la capitale du pays. Mama Véro, comme nous l'appelions, me fit part des angoisses de Mère. Je promis d'en tenir compte. Je retournai néanmoins sur les terrains. Pour une fois que je réussissais quelque chose, je ne comprenais pas les raisons pour lesquelles je devais l'abandonner. Mère ne se découragea pas et s'en fut chez son cousin, Luc Mebenga.

Il était une personnalité influente à la Régifercam, bien avant qu'elle ne devienne la Bolloréfercam, lorsque s'en empara un capitaine d'industrie français controversé et redouté. Les uns le prenaient pour un rapace et un vorace sans foi ni loi, tandis que ses laudateurs louangeaient l'ingénieux chevalier sans peur et qui se moquait des reproches tant il était imbattable dans les montages financiers les plus complexes et un fin faiseur d'argent et de croissance. Oncle Luc ouvrit sa porte aux lamentations de Mère. Il la reçut dans son grand bureau et l'entendit, à peine en avait-elle franchi le seuil, accuser de toutes les diableries « ce maudit ballon qui va me perdre mon fils ! ».

« Vilaria, assois-toi ! Tu me parles de qui, là ? Ah, je vois ! M'enfin, le petit peut le taper, son ballon, autant qu'il veut. Un ballon n'est qu'un ballon !

— C'est ce que j'espérais, mais la situation s'aggrave, et Eugène se détourne de tout et perd son temps sur les terrains !

— Cet enfant t'inquiète, on dirait !

— Beaucoup.

— Que veut-il faire de sa vie ? Vous en avez discuté ?

— Faire ? Les enfants ne savent jamais ce qui est bien pour eux. Il a essayé de gratter la guitare. Franchement, ça ne va pas. Et puis, ce n'est pas un métier. Koukou, sa grand-mère, n'aimait pas ça ! Il écrit, maintenant ! Alors, que compte-t-il faire ? Le Seigneur seul le sait !

— Ne devait-il pas passer le bac ?

— Ce diable de Hissène Habré a tout foutu par terre !

— Enfin, Vilaria, cet enfant lisait beaucoup et je le grondais même pour cette gloutonnerie. Onomoro, son frère aîné, et lui étaient toujours fourrés dans ma bibliothèque.

— Je sais. Tu leur as toujours donné des livres et de l'argent pour en acheter à New-Bell, à "la librairie par terre" !

— C'est rien, ça changeait surtout des *Coplan* et des *OSS 117* qu'ils empruntaient dans ma bibliothèque !

— Les os sans 17 ?

— Je parle des romans d'espionnage ! Bourrés d'espions. Ceux de Paul Kenny et de Jean Bruce que j'ai toujours adorés. Vilaria, la lecture est un paradis !

— Tu vois que j'ai raison de m'inquiéter, ce paradis, moi, je ne le connais pas ! Pourquoi est-il plein d'espions ?!

— Ce n'est qu'une fiction, Vilaria ! J'entends par là une histoire imaginaire. Bon, à "la librairie par terre", les enfants pouvaient toujours s'acheter des livres d'occasion, ceux de la Bibliothèque Rose et Verte. Ils n'y trouvaient pas d'espions !

— Je me souviens de cette bibliothèque et tant mieux si ces livres étaient utiles.

— Oui, rassure-toi... Un enfant qui lisait autant ! J'ai du mal à comprendre ce qui se passe avec lui aujourd'hui !

— Il se passe qu'il s'est mis en tête, après la guitare avec laquelle il nous cassait les oreilles, de jouer au ballon, dans une équipe de première division.

— Et toi, qu'as-tu en tête pour lui ?

— L'école, Luc ! Il doit y aller ! Je ne veux pas qu'il soit comme sa pauvre maman qui ne sait pas lire ni écrire. Le ballon va le mettre sur de mauvais rails. C'est pourquoi je pense qu'il doit rejoindre au plus vite ses frères... Onomoro et Zak !

— En France ?

— Exactement. Je vois toutes ces filles qui lui tournent autour et je

prie tous les jours que Dieu fait...

— Vilaria, soyons raisonnables. Prier ne me paraît pas être la solution. Du tout ! Il faut de l'argent pour effectuer ce voyage. Pas des prières, Vilaria !

— Si toi aussi tu me décourages, je suis finie !

— Non, non ! Écoute, les choses changent chaque jour en ce qui concerne les conditions d'immigration en France. J'en sais quelque chose, je m'occupe de nos propres élèves de la Régifercam que nous envoyons en stage de perfectionnement là-bas. La délivrance d'un visa exige maintenant le dépôt de solides garanties financières. Ce n'est pas Mebenga Luc qui décide : l'Europe dit qu'elle est fatiguée d'accueillir toute la misère du monde !

— La misère ? Elle parle comme ça de nos enfants ?

— Elle parle comme elle veut. Surtout, ne me dis pas qu'il va y aller clandestinement. Ne me dis pas ça, Vilaria, au nom de... mon défunt père, ton grand-oncle !

— Luc, je n'ai pas dit ça. Je veux qu'il monte dans un avion comme tous les enfants qui partent étudier chez les Blancs. Tu me connais, je n'aime pas ces histoires de clandestins. Je t'avais mis au courant de mes angoisses quand j'avais appris qu'il était entré au Tchad, chez les Haoussa, sans visa et sans passeport.

— Prudence, hein, prudence ! On peut vite prendre goût à ces choses-là. Les enfants d'aujourd'hui ne sont pas ceux de notre époque. Nous écoutions les adultes, nous !

— Heureusement que notre ambassadeur à Ndjamena avait tout arrangé ! Ce voyage dangereux me donne encore des frissons quand j'y repense ! Quel inconscient !

— Alors, pour t'éviter d'autres frissons, surtout, dis-lui que je ne veux pas entendre parler de clandestinité pour aller en Europe, hein ? J'en dirai un mot à son père. Enfin, Charles, il fait quoi ? Il est où dans cette histoire ? C'est de son fils que nous causons, non ?

— Il ne bronche pas. Tu le connais. Je ne suis pas sûre que l'avenir de ses enfants trouble ses ronflements.

— Eh bien, je les troublerai, moi ! Et Pim ? Il est où ton frère, Pim Jean-Claude, hein ? Toujours à rigoler alors qu'il faut taper du poing sur la table ? Celui-là aussi, il faut que je le voie, et vite ! Les rigolades, c'est terminé ! Tu me comprends, Vilaria ?...

— Luc, est-ce que tu m'as entendu dire le contraire ? Moi, j'ai

justement un plan : je veux reprendre le commerce de gros. Celui du ciment est très rentable à ce qu'on m'a dit et j'ai pris contact avec les cimenteries du Cameroun...

— ... affiliées au groupe français Lafarge.

— Exactement ! Mais avant le ciment, je vais redémarrer avec le commerce de gros des légumes, à partir de la route des agrumes. Quand j'aurai un bon capital, disons dans six mois, je vais me tourner vers la vente des sacs de ciment. Sylvestre Kamsseu, mon voisin bamiléké, m'a dit que ça rapporte. J'aurai besoin de tes trains pour livrer le ciment à Édéa, à Makak ou à Nkongsamba.

— Tu veux faire comme Aliko Dangote ?

— C'est qui celui-là ?

— Un jeune Nigérien qui est dans ce circuit-là depuis deux ans. Il dit que le ciment est l'avenir.

— Tu vois que je ne suis pas folle !

— Je n'ai jamais dit ça !

— Je sais que le voyage d'Eugène en France coûtera de l'argent. Et si je prie, c'est pour que le ciel m'aide à chercher cet argent là où il est ! C'est pourquoi je suis venu te voir. Pour ton conseil et pour ton aide.

— Je ferai ce que je peux. Mais tu m'envoies d'abord à la maison ce garçon qui ne lit plus. Je veux le voir ce week-end ! Ensuite, je m'occuperai personnellement de remonter les bretelles à Charles, son père, et à Pim !

— C'est ça ! Il faut un gros coup de sifflet pour réveiller tout ce monde assoupi !

— J'en fais mon affaire ! N'oublie pas que j'ai été arbitre à l'époque où Charles, ton mari, était encore lui-même, comme on dit ! Quand il était promis au plus bel avenir et dirigeait le Condor Football Club, j'ai arbitré des matchs de son équipe !

— C'est lui qu'il faut arbitrer maintenant ! Il n'est plus concerné que par le jeu des dames chez Effiong, le coiffeur, et son fils, par les jeux de ballon ! Il prend le même chemin foireux que son père !

— Mais Charles a été reçu à l'Élysée, et par de Gaulle, s'il te plaît !

— Il y a longtemps, Luc !

— Sois tranquille, Vilaria, je sifflerai la fin de toutes ces parties-là !

— *Y a fe ! Dze ben ini'ité !* C'est exactement ce qu'il faut faire ! Je savais que je pouvais compter sur toi ! »

Je fus surpris de voir arriver Oncle Pim à la maison, un matin d'octobre. La session du baccalauréat était passée ; je ne m'étais pas présenté aux épreuves. J'avais commencé le championnat de football et j'étais même très rapidement devenu titulaire dans l'équipe Dragon de Douala. Mère était toujours opposée à ma carrière sportive. Je n'avais pas d'entraînement ce jour-là. Mon oncle maternel traînait une grosse boîte à outils en fer forgé qui couinait. Vêtu de sa salopette de travail, une casquette vissée sur le crâne et des lunettes d'aviateur sur les yeux, il sifflotait. Il remonta ses lunettes sur le front quand il franchit le seuil de la maison, sa caisse sous le bras gauche et une échelle pendant sur l'épaule droite. Je me précipitai vers lui, car nous nous voyions peu et sa visite ne nous avait pas été annoncée. « *Pepa !* » fit-il en éclatant de son rire sonore. Il eut le temps de décrocher l'échelle de son épaule, de poser sa caisse à outils sur laquelle je butai, et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. L'accolade, un peu vive, nous déséquilibra ; nous nous dandinâmes avant de nous séparer, tels des catcheurs désireux de reprendre leur souffle avant de s'empoigner à nouveau. Après une nouvelle accolade, moins virile que la première, il m'annonça qu'il avait une tâche urgente à accomplir avant de « me réjouir de tout ce que tu as à me raconter. Tes voyages... ha, ha, ha !... tes projets... ha, ha, ha... ça m'intéresse ! ». Il ouvrit sa grosse mallette, en sortit du fil de fer et, tout en parlant, reprit son échelle adossée à un mur du salon, tout près d'un diplôme qui pendait sous un clou et qu'elle avait déséquilibré. Il sortit de la maison et fila droit, sur deux cents mètres, vers les poteaux télégraphiques qui longeaient la route du marché, poteaux en bois ou en béton armé qui couraient et couvraient la ville. Il raccorda notre maison au réseau téléphonique de Douala en peu de temps, à l'aide de sa petite échelle et d'un cerceau qui lui permettait d'escalader les pylônes en béton. Il installa ensuite, dans le salon, un cadran noir où reposait un combiné téléphonique. J'en avais déjà vu un qui servait à parler et à entendre une conversation. Peu de foyers disposaient à cette époque du téléphone. Devrais-je ajouter qu'en 1980 il n'y avait pas de télévision au Cameroun ? Le téléphone fut donc, après le journal papier, le livre et le transistor, la plus monumentale et la plus déstabilisante des techniques qui marquèrent mon entrée dans le monde des adultes.

L'oncle Jean-Claude Pim avait été mandaté par Père. Lorsqu'il eut terminé sa mission et effectué des essais qui lui parurent concluants, il moulina à l'aide de son index le cadran à trous sur le boîtier téléphonique. Il s'esclaffa, et la voix de Père résonna dans l'écouteur que l'oncle me tendit. Il appelait Père « Mon Beau », ce qui était non pas une contraction, mais une soustraction de « beau-frère ». C'était surtout, pour lui, une marque d'estime à l'égard de mon père.

« Je te reçois cinq sur cinq, Mon Beau !

— Parfait ! Tu leur expliques à la maison que ceci n'est pas un jouet, hein ?

— Je vais le crier à toutes les oreilles, tu me connais, Mon Beau ! Ha, ha, ha !

— Je te dois combien ?

— C'est Cameroun Télécom qui t'enverra directement la facture dans ta boîte postale 569 à New-Bell. Je la connais par cœur, Mon Beau.

— Très bien. Passe un soir qu'on aille boire une bonne bière...

— Et manger du soya ! Ha, ha, ha ! Pimenté, à bloc !

— Je te quitte, car j'ai du monde dans la pharmacie. »

L'installation du téléphone nous permit ainsi de parler directement à nos frères en France et nous épargna, pendant un temps, de longues queues dans les bureaux de poste pour appeler l'étranger. Ce bonheur ne dura pas longtemps, car les factures montèrent très vite, de sorte que père fut contraint de fermer la ligne « pour, dit-il, éviter de verser la moitié de mon salaire à Cameroun Télécom, ou pire encore, je vous le dis comme je le pense, d'aller croupir en prison pour factures téléphoniques impayées à cause de vos bavasseries ! ». Tout le quartier se précipitait en effet à la maison pour « déverrouiller ou régler » des situations toujours présentées, les unes à la suite des autres, comme relevant d'une urgence absolue. Nous eûmes de nouveaux et nombreux amis qui s'évaporèrent après la coupure de la ligne. Avant celle-ci, des voisins, auxquels nous battions froid, ou auxquels un minuscule différend nous opposait, nous souriaient comme si nous étions de nouveaux riches, des gens hautement fréquentables du seul fait de l'installation à la maison du gros boîtier noir où circulaient miraculeusement les voix. L'entrée de cet appareil moderne à la maison nous fit accéder au rang de notables. Le premier jour de l'ouverture de la ligne téléphonique fut mémorable. Je voulus le

célébrer en grattant ma guitare. Oncle Pim avait du temps devant lui et il me dit qu'il était aussi ravi de pouvoir converser avec moi. Il m'annonça néanmoins la préoccupation qui l'amenait aussi et dont il voulait me parler. Il évoqua la tristesse qui gagnait Mère et qui le rongait. Je voulus en percer la raison.

« Ne tournons pas autour du pot : le football lui casse la tête. Tu connais ta maman. Quand elle a une idée, c'est difficile de la lui enlever. Elle est comme sa propre mère, Koukou !

— Paix à l'âme de Grand-mère ! C'est drôle, j'ai pensé à elle, il n'y a pas longtemps, et j'ai même composé une chanson. »

Oncle Pim, ébouriffé, souriait. Il avait toujours eu l'air d'un clown hilare, avec un œil presque fermé et des paupières qui battaient. On aurait dit, en découvrant son profil amusé, son visage buriné et sa dégaine chevelue qui ne voyait jamais passer de peigne, qu'il sortait du lit.

« Ta maman n'aime pas le ballon et Koukou, ta grand-mère maternelle, détestait les musiciens. Ha, ha, ha ! Vas-y, mon petit, balance-nous la zique ! Joue ! Je veux entendre de mes oreilles et voir par moi-même de quel bois tu te chauffes, ha, ha, ha ! »

En allant chercher la guitare, je repensai à Grand-mère Koukou.

Mère lui ressemblait tant au physique qu'au moral. Certes, Mère était un modèle plus réduit que Grand-mère, plus haute et plus forte, mais toutes deux étaient volontaires, des femmes de caractère et qui vomissaient l'échec. Grand-mère, indépendante et à la droiture un peu rêche, avait dû quitter le village après l'enrôlement et la mort de son mari. Elle n'avait jamais supporté les pantalons de Père qui lui tombaient sous la fesse. Lorsqu'elle venait nous rendre visite, je croisais régulièrement son regard sévère qui lorgnait le postérieur paternel. Si le pantalon ne lui semblait pas correctement mis, elle lançait des éclairs à Mère pour l'inviter à corriger une attitude qui lui semblait insupportable et peu conforme au respect de l'étiquette. D'elle, j'ai hérité la peau noire, couleur bleu nuit, que les hivers européens que j'ai dû subir ont un peu lessivée et altérée, mais j'ai les traits physiques de mon père, ce qui n'arrangea pas mes relations avec Grand-mère Koukou. Son gendre et ses pantalons taille basse l'exaspéraient. Elle lui avait offert des ceintures pour les maintenir à une hauteur qu'elle jugeait correcte, c'est-à-dire presque près de la

gorge, mais Père estimait que son bedon, causé par les bonnes sauces cuisinées par sa belle-mère, était responsable de cet état. Les ceintures de Grand-mère restèrent enroulées au fond d'un placard, d'où elles ne sortaient que lors de cérémonies importantes au cours desquelles Père devait s'engoncer dans un costume en queue-de-pie.

Les colères de la vénérable aïeule m'amusaient. On les voyait à son nez où perlaient des gouttes traîtresses de sueur et à ses yeux sombres. J'aimais Grand-mère, son *kourkourou*, cette bouillie de maïs ou de manioc, épaisse et sucrée, que nous prenions avec des beignets chauds, le matin avant d'aller à l'école. J'adorais aussi ses cubes de manioc. Elle savait les découper avant de les plonger dans de l'eau, surtout les maniocs durs ; ils devenaient après d'un fondant exquis. Elle nous préparait parfois une sauce-feuille exceptionnelle, pas à base de feuilles de manioc, mais de celles tirées d'une herbe basse aux lianes grimpantes et avec lesquelles on cuisinait l'*okok*, le caviar de l'Afrique équatoriale. Il était encore meilleur lorsqu'elle y mettait du gibier, de la famille du hérisson et, en particulier, cet animal maintenant décrié qui s'appelle le pangolin. Dans la cuisine de Grand-mère, ce pangolin à la chair ferme, mais à l'onctuosité impeccable et au goût de paradis, donnait aux repas un caractère de fête. Elle le cuisinait aussi avec un mélange d'oignons, d'échalotes, d'un peu de tomate et du *messep*, ce basilic aux arômes majestueux et aux multiples vertus, après avoir rôti la bête. Même sa peau, à la manière dont la concoctait Koukou, réjouissait jusqu'aux enfants dont le palais singulier rejette habituellement les substances un peu molles ou visqueuses. Les mains expertes de Grand-mère Koukou donnaient à cette peau-là une saveur et une texture de chocolat.

Elle tenait un restaurant au quartier Kilomètres 5, où elle avait construit sa maison et son commerce, sur une portion de terre surélevée. Les maçons qu'elle missionna y avaient coulé une dalle de ciment sombre et lisse sur laquelle nous aimions nous rouler. Mère nous grondait, mais nous recommencions ce jeu agaçant aux yeux des adultes. Ce ciment était changeant et virait au vert bouteille ou au gris selon la luminosité des pièces et, surtout, selon l'éclat du soleil à certaines heures de la journée. Le restaurant de Grand-mère avait beaucoup de succès, et une clientèle bavarde était toujours présente, parmi laquelle de nombreux fans et admirateurs de sa cuisine. Aux familiers, qui ne décollaient du lieu que titubant ou vociférant, voire

se parlant à eux-mêmes – ce que détestait Père –, Grand-mère réservait une liqueur dont elle avait le secret. Elle la fabriquait à partir de la fermentation du manioc. On l'appelait *kot bikié*, « la veste de fer ». Lorsque Père recevait le petit verre la contenant, il n'y trempait les lèvres qu'en fermant les yeux, le visage comprimé et grimaçant. Les alcools forts ne lui plaisaient pas. Koukou fronçait les sourcils, maugréait contre ce gendre qu'elle tolérait à peine et qui se permettait de mépriser son breuvage.

J'aimais Grand-mère, mais elle ne m'aima qu'en reculant vers sa cuisine. Je ressemblais trop à Père. J'avais sa bouille et ses yeux ronds, qu'il roulait parfois, menaçants, sur Mère, ce qui irritait au plus haut point Koukou. Moi, je ne les arrondissais en face d'elle que par la surprise que me causaient ses réactions à mon égard. Réprimant souvent une folle envie de rudoyer Père à cause de ses pantalons ou de son comportement machiste, elle pestait et remuait énergiquement son *kaba* comme pour y faire pénétrer l'air qui se raréfiait dès l'apparition de Père et sa mise critiquable.

À la maison, lorsque Mère nous mettait en rang le week-end où elle ne participait à aucune tontine, pour la visite à notre aïeule, je m'empressais de prendre la tête de la procession. Je précédais Mère et la fratrie sur le sentier qui nous conduisait à la demeure de Grand-mère, traversant d'abord le marché, puis laissant l'église derrière nous, notre route se poursuivait en serpentant à travers le quartier de Tante Arsène ; nous débouchions ensuite sur la grand-route qui tangentait le grand domaine et les interminables bâtiments du centre de formation de la Régifercam. Cette route était bordée d'immenses manguiers aux fruits succulents. Il nous était arrivé de la quitter pour bifurquer vers la Régifercam afin de cueillir des mangues. Avant de nous ruer chez Grand-mère, nous traversions enfin les rails qui menaient vers Édéa, Éséka et Yaoundé. Nous devons prendre des précautions pour couper la voie de chemin de fer, car les locomotives passaient ici à pleine vitesse, et des accidents s'étaient produits aux passages non protégés que nous devons croiser. Ils endeuillaient souvent des familles dont les enfants, inconscients du danger ou trop imprudents, étaient broyés par le monstre en fer roulant son vacarme, hurlant sur les rails, fendant le vent et distribuant la mort sur son tracé.

Plus tard, Mère ne le sut jamais, mon ami Félix Koa Bikélé et moi montâmes, sans tickets, dans un train de nuit. Pour déjouer les rondes

des contrôleurs, nous passâmes une partie du trajet sur les marchepieds situés à l'extérieur du train, accrochés aux rambardes en acier sur la porte du wagon. Nous restâmes planqués là, la porte refermée, en attendant que les contrôleurs s'éloignent. Nous y avions été battus par le vent, la pluie et les sissongos aux lames vertes qui surgissaient des fourrés aux abords de la voie ferrée et tailladaient nos peaux ; ils nous fouettaient, menaçant de nous faire basculer dans le vide.

Les conducteurs, quant à eux, avaient ordre de ne pas essayer de freiner les colosses d'acier lancés à toute vapeur, au risque d'occasionner des désastres plus grands encore et d'importants dégâts matériels, nous disait-on, hors de toute imagination. Mère se baissait même, l'oreille au ras du rail, selon une méthode que les cheminots lui avaient soufflée, afin d'entendre le bruit éventuel d'un train qui approcherait, émettant des ondes et des vibrations qui trahiraient sa présence non encore perceptible à l'œil. Lorsque Mère s'accroupissait pour écouter les rails, elle tendait une main derrière elle pour nous ordonner de rester à distance respectable ; nous étions chaque fois figés comme des momies et j'étais persuadé que cette petite femme, en se lançant devant nous pour nous préserver du danger, était d'un grand courage. Il donnait à sa démarche et à ses gestes une solennité sacrificielle. Nous tremblions de tous nos membres, fermions les yeux, redoutant que le monstre en fer ne surgisse, grondant, colérique et assassin. Mère se relevait au bout d'une insoutenable éternité. Nous pouvions respirer. Redressée, saine et sauve, dépoussiérée, tapant ses mains l'une contre l'autre, puis enlevant les brindilles agrafées à sa robe au niveau des genoux, elle avançait vers nous, les bras ouverts, tout sourire : « On y va, et vite ! » Avant de nous autoriser enfin à enjamber la voie ferrée, Mère se mettait au travers des rails, les deux bras tendus, en croix, comme une barrière inviolable contre toute machine qui aurait inopinément surgi dans son dos, comme une protection indestructible sur laquelle aurait buté tout hypothétique monstre ferré ou non que son ouïe n'aurait pas détecté. D'un même mouvement, nous jetions des regards encore emplis d'inquiétude à notre gauche, puis à notre droite, avant de franchir en criant victoire cette voie infernale où rouillait la ferraille. Installée pour servir de preuve irréfutable du progrès, elle était donc redoutée au lieu d'être saluée. Au lieu d'être entretenue et sécurisée, cette serpentine ferraille,

qui avait coûté tant de vies à la population ouvrière, fendait la ville et traversait partout les nouveaux quartiers, sans garde-fous. Son périlleux franchissement opéré, nous gambadions, heureux, vers la maison de Grand-mère, coupant à travers champs, insensibles aux ronces qui nous griffaient. Le vrai danger étant passé, les éraflures des ronces étaient de douces et rafraîchissantes caresses de la nature. Après des glissades sur le talus qui séparait le chemin de fer des terrains aménagés et habitables, nous slalomions entre futaie, broussailles et champs de maïs dont les branches nous cisailaient les bras et les couvraient de nouvelles éraflures. Nous abordions ensuite la dernière portion de chemin vers l'habitation de Grand-mère. Nous sautions les derniers buissons et apercevions en criant la maison blottie derrière une palissade en tôle au-dessus de laquelle s'élevaient des arbres fruitiers. Nous aurions pu l'atteindre en fermant les yeux, nous laissant guider uniquement par les arômes qui émanaient de ces arbres, de son potager et surtout de sa cuisine, mais le relief présentait encore quelques pièges : des puisards, des fosses d'aisances, des tessons de bouteilles. Mère hurlait : « Les uns derrière les autres. Et après moi ! » Nous nous mettions en file indienne et parvenions enfin à destination, les yeux immédiatement rivés sur les goyaviers et sur les papayers aux coiffes en forme de parasols et sur les immenses manguiers. L'œil allumé par la perspective de croquer des fruits succulents et juteux, nous étions déjà prêts à grimper aux arbres et à les secouer. Nous ne les laissions jamais tranquilles et les mangues, les papayes comme les goyaves n'avaient guère le temps de bien mûrir, car aussitôt que nous débarquions et que nous avions en vitesse salué Koukou et les adultes présents au restaurant, nous nous empressions de courir à l'assaut des fruits pour les décrocher de leurs tiges.

En plus d'être une femme entreprenante, Grand-mère était une véritable matriarche que des dames sollicitaient pour de multiples conseils. Aussi leur consacrait-elle, certains jours, des audiences particulières. Nous l'ignorions. Nous tombions parfois sur des dames endimanchées, empaquetées dans leur *kaba*, encombrées de gosses la plupart du temps. Elles accouraient chez Grand-mère pour sa connaissance des herbes médicinales. La plupart avaient aussi pétitionné contre un époux volage ou brutal. Certaines étaient là à cause de problèmes conjugaux qui dépassaient notre entendement. Les jours dits, le restaurant était fermé et la maison de la vénérable aïeule

se transformait en cabinet de consultations matrimoniales. Nous savions, à la vue d'un attroupement de femmes et parfois aussi d'hommes au front bas, convoqués par la matriarche pour les réprimander, que Grand-mère ne nous servirait pas nos mets préférés puisqu'elle ne cuisinait pas lors de ces audiences-là. Nous grognions et faisons la moue, les bras croisés et les lèvres serrées. Ces dames en chair et ces messieurs à l'air sinistre nous exaspéraient, car nous savions que nous n'aurions pas droit au rôti de pangolin ni au civet de hérisson et encore moins au *ndomba* de porc-épic ou de chenilles blanches ou noires. Nous n'aurions pas la sauce tomate au *ndjanssang*, les cuisses de pintade braisée ou le poulet bicyclette à nous mettre sous la dent. Nous ne pouvions espérer les crevettes séchées et marinées dans la sauce d'arachide ou cuisinées et servies avec l'*okok*. Malgré ses consultations, Koukou accourait nous embrasser ; elle avait toujours en réserve, pour le cas où nous surgirions à l'improviste, un *gari*, ce délicieux plat de tapioca mouillé et sucré. Sa préparation était très facile. Il suffisait de tremper les fines graines de tapioca dans de l'eau, d'y jeter des morceaux de sucre, et le tout était prêt à consommer. L'ajout d'amandes et d'arachides dépiautées n'était qu'un supplément pour agrémenter le plaisir. C'était un vrai délice, surtout lorsqu'elle y ajoutait de petites arachides rondes, grillées et salées. Le mélange sucré-salé nous convenait parfaitement. Nous n'en laissions ni une goutte ni un grain, et nous nous battions pour aller ranger le plat, profitant de ce geste en apparence désintéressé pour le laper copieusement avant de le précipiter dans la grande bassine placée à l'arrière de la maison et qui tenait lieu de lave-vaisselle.

Quand il m'arrivait, chez notre vénérable aïeule, ce qui était fréquent, d'avoir la culotte un peu de traviole, Koukou, furieuse, se chargeait de la relever en pestant : « Tout son père ! Avoir des culottes basses, c'est manquer d'ambition ! » Elle n'avait jamais digéré les démissions de Père qui, alors qu'il était promis à une prospère carrière politique, avait soudainement abandonné son mandat de conseiller municipal, tout comme il avait renoncé à celui de trésorier de la Ligue de football du département du Wouri. Koukou en voulait à ce gendre qui avait quitté des fauteuils confortables et rembourrés pour les sièges percés et les caisses de bières du coiffeur Effiong, où Père venait après le travail « poser ses fesses pour jouer au *songo* ». C'était ainsi qu'on désignait le jeu de dames, en langue vernaculaire.

Quand je rapportai ma guitare et m'installai devant l'oncle Pim, ce fut pour lui faire entendre une mélodie que j'avais composée en hommage à Grand-mère. Même si elle n'avait pas aimé les musiciens, même si elle était convaincue que leur occupation était tout au plus un divertissement et en aucun cas un métier digne de ce nom, j'avais imaginé, avec le plus grand sérieux, et pour elle, une chanson que je voulais faire entendre à mon oncle Pim.

« Je t'écoute, mon enfant, et je te félicite par avance. »

Cette invitation inattendue me mit une pression soudaine. Je manquai mes premiers accords, en pinçant trop vivement les cordes de ma guitare. Lorsque j'alternai les frappes sèches avec les roulements de basse, je me sentis mieux. Ma prestation, hésitante au départ, fut par la suite plus assurée. Et au fur et à mesure que je jouais, le sourire de l'oncle Pim se crispa. Il grimaça même, et des larmes roulèrent sur ses joues. Dépité, je faillis interrompre ma prestation, croyant qu'il était affligé, lui aussi, par la médiocrité de ma chanson, mon manque d'assurance et la pauvreté de mon jeu. Je parvins néanmoins à la fin de ma composition sans me préoccuper de ce que l'oncle, ses larmes et ses grimaces pouvaient signifier. Il se jeta dans mes bras en reniflant et en me congratulant. Il avait été touché !

« C'est formidable ! Une maman ne s'oublie pas. On ne l'appelle pas toujours quand elle n'est plus là. Mais on lui parle au creux du silence. Bravo !

— Merci, mon oncle.

— M'as-tu entendu citer le nom de Koukou depuis sa disparition ? »

Je ne voyais pas beaucoup Oncle Pim. Mais je répondis par la négative. Il ne servait à rien de polémiquer :

« Non, mon oncle.

— Eh bien, tu as Koukou en toi, et la musique que tu as conçue pour elle est un cadeau inattendu. Un véritable bijou ! Il l'aurait réconciliée avec les musiciens.

— Tu es trop bon, Oncle Pim.

— Une maman est un inestimable trésor. »

Il me semblait avoir lu cette phrase dans un livre, cependant les mots de Pim étaient sincères. Il rabattit ses lunettes d'aviateur sur les yeux. Il garda le silence. Je fis de même. Un petit moment de

flottement passa. Il remonta ses lunettes sur son front, et son visage buriné se froissa davantage.

« Tu sais, ta maman est inquiète, comme je te l'ai dit. Koukou l'était aussi pour chacun d'entre nous.

— Les pantalons taille basse de papa l'énervaient beaucoup.

— Pas seulement les pantalons qui tombaient. Entre ton père et elle, il y a eu un malentendu.

— Celui de la transmission, je veux dire de la dot de Mère que papa n'a pas voulu payer ?

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Mon Beau a payé, mais il n'a pas consenti à participer à la cérémonie de départ de ta maman de notre village vers son nouveau foyer comme le veut la tradition. Il avait refusé d'y aller.

— Papa n'aime pas trop les ambiances villageoises.

— Il y a une autre raison. Ce n'est pas à moi de la dire : ta grand-mère n'a jamais admis que ta maman épouse un homme qui avait déjà une femme et une famille. Elle ne voulait pas de la polygamie ! Félicité, la première épouse de ton père, n'a cherché querelle à personne. Voilà ! Mais je ne juge pas Mon Beau, car j'ai du respect pour ton père. Koukou aurait préféré un gendre célibataire ! Philippe, le Français, correspondait à ce profil. Chaque maman a un rêve pour son enfant.

— Je vois. Le premier fiancé de Mère a laissé des traces que Père n'a pas su effacer.

— On n'efface pas les traces des autres. On pose les siennes ! Cette affaire-là ne nous regarde pas. Ce qui nous regarde, par contre, c'est ton avenir. Il cause beaucoup de soucis à ta mère. Il faut que tu reprennes l'école.

— Tonton Pim, après ce que j'ai vécu au Tchad, j'ai besoin d'un peu de répit.

— Tu crois, *man pepa* ? On dit qu'il faut battre le fer quand il est chaud.

— Justement, je cherche le fer.

— Ta maman craint que les occasions à saisir ne passent. La guitare l'énervé... Les chansons peuvent être belles, mais nourrissent peu.

— Je n'ai jamais prétendu que je voulais faire carrière dans la chanson. Et même si je le voulais, les réactions négatives des gens

m'en dissuaderaient. Pas la tienne, mon oncle !

— Ne te fâche pas, *man teta*. Je ne parle pas seulement de la musique. L'air que tu as joué m'a plu. Si ça ne dépendait que de moi, tu pourrais devenir chanteur, si tel est le métier de tes rêves. Des gens en vivent. Nous avons besoin de la musique pour nos mariages, nos baptêmes à l'église, partout. Même lors des enterrements, la musique vient adoucir les peines et dénouer les liens entre les vivants et l'âme du défunt. Mais...

— Mais quoi ?

— Le ballon, Pééé, est un problème ! Plus grave que la guitare. Ta mère dit qu'une boule qui roule dans la poussière et que les gens suivent ne peut pas être un métier, un vrai.

— Les stades sont pleins de gens qui paient leurs places pour voir un spectacle.

— C'est un jeu, pour ta maman. Un jeu pour les enfants. Elle dit que quelqu'un de sérieux ne peut pas miser là-dessus. Ce n'est pas avec ça que tu vas fonder une famille. Elle te rêve bourré de diplômes, elle te voit dans un vrai et bon métier, celui de docteur, dans la santé, comme Mon Beau. Elle veut que tu sois grand et admiré ! Que dans quelques années, tu épouses une femme, elle-même admirable. N'est-ce pas ? Elle dit que personne ne donnera la main de sa fille à un pauvre type qui pousse un ballon. Écoute, elles sont comme ça, les mamans ! Koukou, elle, n'aimait pas les musiciens, car elle détestait les fumeurs...

— Mais tu fumes, Oncle Pim !

— La cigarette, ça passe. Mais les drogues, non ! Ta grand-mère les a toujours eues en horreur. Parce qu'elle pensait que la vie d'artiste poussait à ces choses-là.

— Moi, ça ne m'attire pas du tout ! Sans lui manquer de respect, Grand-mère oubliait qu'au village on en fumait...

— Au village, comme tu dis, le *banga* était réservé aux sages. Ils en avaient un usage modéré, pour la détente, mais ils ne considéraient pas le *banga* comme leur maître. *Man teta*, le ballon aussi, à un certain moment, peut devenir l'opium qui aliène. C'est ce que redoute ta maman... »

Pim n'éclata pas de rire. L'atmosphère était chargée de gravité. Je ne surpris qu'un mélange inattendu de sévérité et d'embarras au fond de son œil valide, certes semi-ouvert, mais entièrement préoccupé. Lui

aussi militait pour que je contribue à couvrir les murs du salon de ces parchemins que Mère, dans sa frustration, avait fétichisés ! Pour elle, je ne pouvais pas être une défaite de plus s'ajoutant à celle de sa scolarité manquée. *Kwe isseu ineu mbeng ibell'ibouma*. Tout quadrupède n'est respectable que par la qualité des fruits qu'il tient dans ses mains. Je devais être un singe savant ou rien.

Les rêves de ma mère : Onambélé et l'affaire des ânes

En dehors de la collection de diplômes de ses enfants que Mère utilisait pour tapisser un pan de mur du salon familial, elle adorait aussi rêver, à voix surtout basse, aux futurs métiers de sa nombreuse progéniture. Elle réservait d'ordinaire ses après-midi à cet art divinatoire en faisant défiler des chamans à la maison. Elle les attrapait au gré des rumeurs et des louanges récoltées lors des tontines. Les religieux avaient en horreur ces « charlatans » et pourfendaient lors de sermons vengeurs « leurs fétiches inutiles », « leurs amulettes nocives », « leurs talismans barbaresques », et « tous les colifichets du diable » auxquels « les esprits faibles s'accrochent ». Le silence tombait dans l'église quand les hommes en noir sonnaient la charge contre les sorciers et autres marabouts. « Pourquoi vous laissez-vous abuser par leurs artifices, hein ? » Nul ne répondait. Quelques toux interrompaient à peine l'offensive : « Je parle ici des actes qui vous lient à l'obscur alors que le fils de Dieu et ses prophètes sont descendus sur terre pour vous délivrer des ténèbres... » Les curés y allaient de leurs attaques contre le Malin à déchirer, à extirper des âmes africaines. Les fidèles recevaient stoïquement les coups. La cognée ricochait sur des corps rigides et sur des âmes en pierre, comme une hache dont la lame revenait tordue et gondolée après des chocs sur des arbres rugueux et inflexibles, car enracinés dans un terreau inviolable. Il maintenait, vivaces, inébranlables, des croyances aussi vieilles que l'origine de l'homme qui gisaient dans le cœur des Africains. Le goût des sortilèges recevait les sermons comme une brise de petit vent sur une roche de granit. Mère partageait avec un nombre limité de personnes de son entourage ses suppositions pour nourrir ses espoirs de nous voir occuper tel ou tel métier. Ce passionnant sujet aux accents divinatoires n'était que rarement abordé avec Père. Trop rationnel. Il l'était encore moins avec les sœurs de Mère, trop suspectes et peu convaincues du génie des enfants de Mère. Elle ne racontait que rarement ses idées à l'oncle Pim. Son air perpétuellement goguenard, ses allures d'aviateur en salopette et son côté farceur, que rehaussaient ses grosses lunettes relevées sur le front,

ses lèvres promptes à décocher un bon mot ou à faire entendre un rire soudain, son œil le plus ouvert et dans lequel dansaient ou pétillaient des malices, ses saillies blagueuses, tout ceci ne prêtait pas à la confiance et aux supputations de Mère sur nos futurs horizons professionnels.

Une seule fois, elle osa ouvrir son cœur à mon oncle quand elle crut que mon sort était scellé et que je m'éloignais des bancs de l'école pour l'attrait durable du sable et de la poussière des terrains de football. Comme un paradoxe, je ne pris d'ailleurs la mesure des angoisses de ma pauvre maman sur ce que nous deviendrions plus tard que durant les trois années au cours desquelles je fus quasiment un footballeur professionnel. Je m'en rendis compte, l'après-midi, du défilé des chamans. Ils ne venaient pas pour rien et repartaient qui avec un poulet blanc, noir ou bicolore, qui avec un sac d'ignames, mais tous avec quelques billets de banque fourrés dans leurs mains.

Parmi les oreilles disponibles pour recueillir les prédictions collectées par Vilaria sur ce que l'avenir réservait à ses enfants, les plus assidues furent celles de Mama Philomène.

Mère appréciait partager avec elle ses rêveries, ses espoirs ou les avis des chamans. L'ancienne épouse de l'oncle Messanga, capitaine dans l'armée de terre, était toujours admirablement coiffée, tirée à quatre épingles et parfumée quand elle arrivait à la maison. Cette dame aux formes généreuses, au visage ovale de madone tropicale, à la paupière un peu lourde, mais à la démarche rythmée de réguliers et paisibles balancements, donnait l'impression, en avançant de son pas serein et défiant toute rupture de sa mélodie interne, de n'avoir jamais été pressée et, surtout, traduisait par son indolence ostentatoire l'idée très claire de demeurer imperturbable en tout temps et contre vents et marées. Rien, même un chien furieux lorgnant ses mollets et menaçant de se ruer vers eux, ne semblait capable de l'obliger à modifier son tempo et à l'accélérer, de sorte que tout mouvement extérieur paraissait suspendu, sous sa dictée, ou secrètement obligé de se conformer à sa sénatoriale allure. Lorsque tintaient sur la dalle carrelée, conduisant à l'entrée de la maison, les talons de l'ancienne épouse de l'oncle Messanga, le carillon tout aussi sonore de l'horloge de notre voisin, Pierre Messi, sonnait les quinze heures. Une bonne moitié de notre cour se trouvait déjà à l'ombre où Mère s'apprêtait à installer les fauteuils, et une petite partie des chats, des lézards verts

et albinos, qui somnolaient dans cette partie moins caniculaire de la cour, détaient. Seuls les chiens, alourdis de sommeil, partaient en s'étirant, en traînant la patte et en bâillant à se décrocher les mâchoires.

« Mouf ! » leur balançait Mère pour les inciter à libérer les lieux. Je l'imaginai, souriant dans ma chambre où ronronnait un ventilateur, faire mine de leur balancer un coup de pied ou les menaçant d'un bâton imaginaire. Le soleil étincelait encore pour une heure, diffusant des rayons perçants sur Douala.

« Philo, tu tombes à pic ! » exultait Mère en surgissant de sa chambre ou de la cuisine.

Cette exultation me tirait de mon assoupissement, car Mama Philo débarquait souvent au moment où je m'apprêtais à siester avant le dernier entraînement de la journée. Comme je ne pouvais réclamer le silence à Mère et que je ne pouvais fermer les fenêtres de ma chambre au risque d'être asphyxié par la chaleur, je pestai les premiers temps avant de sombrer, progressivement, sous les bercements de la conversation. J'en profitai aussi, retardant mon sommeil ou sautant une précieuse étape du programme de récupération dont a besoin l'organisme d'un sportif de haut niveau et auquel je devais me plier entre deux entraînements intensifs, pour apprendre ce que disaient les rêves de Vilaria à propos des occupations ou des métiers que l'avenir nous réservait.

Les rêves d'une mère sont toujours hauts. Ils étaient, je crois, très hauts pour moi. Raison pour laquelle la mienne se désola longtemps que le football accaparât mes envies et s'emparât de mon âme. Si ceci me causa quelques peines en écoutant malgré moi ses récriminations contre mon sport favori, j'appris ainsi qu'un chaman avait prévu que Zak, l'aîné de la famille, qui était très beau garçon, finirait soit mannequin, soit architecte. Mère le vit surtout comme architecte, jugeant que les métiers de la mode correspondaient davantage aux filles. Des magazines qu'elle ne pouvait lire circulaient à la maison et la vue d'images de garçons et de leurs poses lui tirait un rictus désapprobateur. Quant à Onomoro, le Métis, Mère le voyait en ingénieur, fabriquant des machines volantes. Oui, elle l'imaginait bien dans l'aéronautique, mais s'en méfiait, se demandant si ce métier n'était pas dangereux, car on lui rapportait des accidents d'avion dont elle ne voulait pas que son fils fût désigné comme responsable ou,

pire, y perdît la vie. Quant aux filles, elles allaient toutes ou presque travailler dans les métiers de la santé comme notre père ou dans l'enseignement comme ma maîtresse d'école maternelle dont Mère appréciait la mise et les chignons impeccables. Mon cadet, Laurent, habile à se faire des amis, dégourdi et ayant toujours le bon mot pour plaire, elle l'appela d'abord « associé », puis le mot se transforma en « Société ». Elle fut convaincue par un diseur de bonne aventure que Laurent serait un brillant homme d'affaires. « Il créera société sur société ! » aimait-elle confier à son amie Philomène. Quant à André, un autre de mes jeunes frères, timide, mais qui dansait fort bien, Mère hésita à voir en lui le continuateur de son premier métier de danseuse. Elle rêva qu'il fût plus tard avocat, quand débarqua à la maison l'un des cousins éloignés de Mère : Prosper Onambélé.

Il avait été membre du barreau en Europe et précisément à Marseille. Pour beaucoup de gens de la famille et pour Mère, qui en avait adopté l'appellation, « le fils aîné du siècle » – car il était né en 1900 – méritait tous les hommages et distinctions. Âgé de quatre-vingts ans lorsqu'il vint à la maison, il s'était retiré des prétoires depuis longtemps. Il avait l'art de raconter les histoires et de retenir toutes les attentions dès qu'il prenait la parole. Issu d'une modeste famille des *mvog Amougou*, le clan des Amougou, il avait fait carrière en Europe. Comment ce fils de paysan était-il arrivé à cette enviable situation ? Par le talent et une disposition particulière de sa communauté. On racontait qu'il avait bénéficié de la loterie mystérieuse qui élisait dans chaque famille beti un enfant pour « porter aux lieux les plus éloignés de nos yeux notre attachement à ceux que nous ne voyions pas, mais qui existaient derrière les montagnes et les océans ». Ce besoin d'une altérité heureuse faisait de celui qui était missionné à l'étranger pour rencontrer « nos semblables » un représentant de notre âme beti. C'est ainsi qu'Onambélé, après la Première Guerre mondiale, partit étudier le droit à Marseille. Il y fut un brillant élève, remporta plusieurs concours d'éloquence dont l'un, mémorable, sur la migration. Il nous résuma sa prestation devant le jury blanc :

« Qu'est-ce donc ? Deux inconnues à abattre : vous et moi. Entre nous, une peur mutuelle, à peu près normale, mais faite pour être effacée ou perpétuée. On imagine l'autre comme sortant, enragé, d'une forêt ténébreuse. Or, chez moi, en pays beti, l'autre est une chance. À

travers lui débarque l'ailleurs. Ce que notre horizon ignore mais que la création et le génie insondable ont pourvu. Par l'autre arrive le trouble et la connaissance. Le trouble, car nous n'aimons que ce que nous savons et nous nous méfions de ce que nous pourrions apprendre. La connaissance est infinie et l'esprit humain éprouve instinctivement des raidissements face à elle. Trop vaste. Interminable. D'où la difficulté à quitter nos zones de confort pour la saisir. Elle nous pousse à ne voir en l'autre que le malheur à éviter ou la peste à circonscrire. Le migrant est donc le représentant du danger.

« Or, derrière l'autre, c'est la connaissance qui restaure et l'inconnu qui nous agrandit. N'est-ce point vrai qu'à Marseille on me considéra d'abord avec méfiance ? Puis quand j'ouvris la bouche, on jugea mon accent charmant parce que chantant ! Il semblerait que c'est dans la même situation que se trouve tout Marseillais qui monte à Paris. Bref, le migrant vu comme dérangeant est pour moi un être chantant. Pour cela, il ne sert à rien d'étouffer un chant avant de l'entendre. Il cherche une oreille attentive pour éclore non comme un cri de douleur, mais un hymne des convergences. Chaque nouvelle voix est une partie, même infime, de la partition de la nature ! »

Onambélé nous subjuga. Mère nous avait déjà dit comment il devint une personnalité connue de tout Marseille, plaïda si brillamment que le club de football l'Olympique de Marseille en fit son conseiller juridique et son représentant auprès des instances françaises du ballon rond. Il eut un seul défaut, que les Marseillais lui pardonnèrent : il ne buvait ni pastis ni vin provençal, préférant, clamait-il à qui voulait l'entendre, son unique amour, le vin de palme tiré de sa vieille plantation dans la brousse de ses ancêtres. Mère nous raconta que ce grand homme, éblouissant et séduisant, qui avait gardé malgré ses longues années en Occident le goût des proverbes et des sagesses anciennes, décida de rentrer au village, à Effoulan, niché dans les collines de Yaoundé, pour y tétouiller son vin de palme le matin, manger les palmistes à midi et raconter, le soir tombé, ses exploits de bâtonnier. Il avait des joues rembourrées, une voix de stentor et un beau bedon.

Quand Mère déploya son habituelle énergie afin que le grand homme nous rendît enfin une visite longtemps attendue, l'invité nous raconta une plaidoirie mémorable qui nous tint en haleine et nous amusa beaucoup. Il avait été sollicité pour une drôle d'histoire. Une

compagnie chinoise de génie civil était accusée à Niamey dans une affaire de dévoration d'ânes ! Les employés chinois de cette compagnie de construction de routes étaient soupçonnés d'avoir considérablement réduit, par une consommation jugée trop gloutonne et hors de proportion, le cheptel des ânes dans un pays où ils étaient considérés comme vitaux pour l'économie, notamment pour le transport des biens et des personnes. Ils étaient les seuls à acheminer les marchandises dans la médina aux ruelles étroites. Les seuls à desservir les villages montagneux. Les seuls à prêter leur dos pour des charges inouïes que nul homme n'était en mesure de soulever. Les moutons étant tout aussi comestibles, mais d'un coût plus élevé, les Chinois se rabattirent sur les ânes. Les Nigériens ne s'avisèrent que tardivement que ce fut pour une consommation immédiate. Ils en raffolaient ! Au rythme où ces bêtes se faisaient dépecer, on craignit qu'il n'y eût plus d'ânes dans le pays si un frein drastique n'était pas mis à leur dangereuse extermination. M. Prosper Onambélé, que les Chinois choisirent comme avocat, se rendit ainsi à Niamey durant tout le mois de mars 1935 pour défendre, selon lui, « de drôles d'oiseaux ». C'est ainsi qu'il nomma les accusés. Ses clients étaient visés par plusieurs chefs d'accusation, parmi lesquels figurait le trouble causé à l'ordre public. Il fut même qualifié de « dévoration effrénée, quasi génocidaire sur une espèce animale spécifique : les ânes ». Les incriminés, de pauvres ouvriers chinois d'un chantier routier entre Niamey et Gaya, une ville frontalière à la fois du Nigeria et du Bénin, les voisins du Sud. Ces ouvriers étaient accusés d'avoir dévasté à la vitesse d'un séisme de magnitude 10 le cheptel national des ânes. M. Onambélé résuma vivement l'affaire dans un silence de mosquée, et tous nos regards furent suspendus à ses lèvres.

« Le gouvernement de la République chinoise de ce temps-là, dirigé par le bouillant généralissime Tchang Kaï-chek, m'a saisi de cette affaire. »

Comme certains le regardèrent avec surprise, il reprit la parole :

« Oui, je vous parle de celui-là même qui, avec Sun Yat-sen, a balayé la moribonde dynastie Qing, dirigée par un gosse de six ans, Puyi. Vous ne le savez peut-être pas, mais ce souverain a fini sa vie à bicyclette, comme un vulgaire postier !

— Onambélé, pourquoi les Chinois se sont-ils tournés vers toi ?

— Vilaria, je me le suis aussi demandé. Disons simplement que ma

réputation avait traversé des mers et des océans. Et puis, comme le contentieux, hum, le problème, se passait en Afrique, je suppose que les Chinois ont pensé que l'Africain que j'étais, originaire d'un pays non loin du Sahel, pouvait mieux représenter leurs intérêts et, surtout, les défendre.

— Ce que tu as fait.

— Pas avec un enthousiasme débordant, au départ ! Disons que le gouvernement révolutionnaire chinois était miné par des dissensions internes et le pays suscitait encore l'appétit des Japonais. Or le généralissime dont je vous ai parlé...

— M. Kaï-chek !

— Lui-même ! Il voulut dissoudre les zizanies internes par une tentative de diversion classique. Quand un pouvoir a des soucis domestiques, que croyez-vous qu'il s'empresse de faire ?

— Il cherche des boucs émissaires !

— C'est une option.

— Il se bouche les oreilles et regarde ailleurs.

— L'autruche donc, cher Charles ! mais ce n'est pas la seule solution.

— Il se tourne vers l'extérieur !

— Ce fut la solution choisie : obtenir des succès en externe apaise les bouillonnements internes. Le généralissime Kaï-chek pensa donc se mêler, en Afrique, des affaires qui ne le regardaient pas. Après tout, se dit-il, la Chine avait été une superpuissance et il était temps qu'elle retrouve ce rang. Il ne fallait pas laisser les Occidentaux se pavaner tout seuls sur tous les continents, comme s'ils gouvernaient la terre entière, considérant les autres comme leurs serviteurs. Diantre ! Les Chinois n'avaient-ils pas été les premiers seigneurs de l'économie mondiale ? Ils avaient certes dégringolé sous la dynastie Qing au rang de sans-culottes souriants et dociles, mais les nouveaux dirigeants de la Chine post-impériale en avaient assez de cette dégringolade. Kaï-chek lorgna donc ailleurs, envisagea des clients extérieurs avec lesquels commercer à nouveau, même petitement. Il se retourna vers l'Afrique et se dit qu'elle absorbait tous les coups et ne les rendait jamais. Qu'elle possédait des ressources sur lesquelles elle dormait. Qu'elle ne se réveillait que si le fouet claquait trop fort sur ses reins. Qu'elle savait voler au secours des autres peuples pour les sauver et ne parvenait jamais à se sauver elle-même des autres. Vous me

comprenez ?

— Oh ! Onambélé, faut-il dire cela à haute voix quand les enfants t'écoutent ?

— Ils grandiront alors plus vite ! » trancha le bâtonnier.

Il ajouta que les Chinois se portèrent donc eux aussi candidats à la construction de routes sous le cruel soleil qui rôtissait les corps au Sahel. Le généralissime répéta aux siens que les terres africaines, vastes, arables, riches en dessous, mais qui abritaient pour leur malheur beaucoup trop de bras cassés par l'Europe et de princes assoupis, l'intéressaient pour faire gagnant-gagnant et non pour distribuer les miettes du gâteau à la naïve Afrique. Quand il reçut, en Chine, des représentants du Niger, exténués par un long voyage sur des mers agitées, puis par la visite de la Grande Muraille, de l'ancien palais interdit et des faux soldats de plomb enterrés et destinés à veiller sur la sécurité d'un empereur mort, il ne mâcha pas ses mots : « Vous avez droit au respect et au nouvel équilibre des forces. La Chine va vous le prouver ! Que ceci reste cependant entre nous. Hein ? »

Le généralissime ajouta que son gouvernement et son peuple n'avaient pas de querelle à faire à la grande France. Laquelle convoitait aussi ces terres. Il assura vouloir également apporter son aide et même son assistance à ce pays des Gaulois et d'un Roi-Soleil dont les exploits avaient retenti jusqu'en Chine. « Oui, nous sommes prêts à porter notre part de fardeau, car nous comprenons bien que les Noirs et les Arabes, ces peuples qui n'aiment que la cohue et les bavasseries stériles, sont peu faciles à conduire. » La Chine en avait dompté d'autres prétendus irréductibles crânes, siffla-t-il entre les dents. « Voyez les Tibétains ! »

Sérieux ? faillirent lui rétorquer ses interlocuteurs, qui connaissaient le bouillon de rage qui agitait les supposés matés. L'exemple ne semblait pas évident, d'aucuns pensaient que la Chine s'était fourrée d'elle-même dans la béchamel, mais telle n'était pas son idée. Elle tenait le problème du pays du dalaï-lama, des bonzes tondus et en pagne rouge pour réglé en ce temps-là. La Chine, là était l'essentiel à admettre, était armée pour aider les civilisateurs dans leur monumentale mission d'extension du bonheur dans le monde, tâche à laquelle tous les peuples solidaires devaient s'atteler. Ceux qui prétendaient que la France spoliait en permanence partout où elle

passait étaient des aigris. Les Chinois, munis de ce gros violon, baratinèrent le gouverneur colonial français et, après consultation de Paris, qui observait avec curiosité et envie les tas de bras chinois qu'ils estimaient aussi pouvoir mieux faire mouliner que les Chinois eux-mêmes, on leur accorda comme appât l'autorisation de faire valoir leur capacité en matière de travaux publics au Niger.

Les compatriotes de Tchang Kaï-chek obtinrent ainsi un contrat de construction d'une route de cent kilomètres entre Niamey et une bourgade dont le sous-sol était gorgé de gros et d'abondants minerais. Les Chinois arrivèrent en force, et, avant même que la route ait été achevée, ils avaient tellement aimé la chair des ânes qu'ils avaient englouti près du tiers du cheptel du pays, en plus d'un bon troupeau de chiens ! Les Nigériens se rebellèrent devant l'hécatombe et sortirent hurler leur douleur aux oreilles des coloniaux.

Pour les chiens mis en broche et rôtis à l'huile d'amande, les Nigériens fermèrent d'autant plus vivement les yeux qu'ils étaient mahométans et que les mahométans exécraient ces bêtes ! Mais ils ne décoléraient pas en pensant aux ânes cuits à la sauce aigre-douce et voracement avalés ! « Bismillah ! » s'exclamèrent les attroupements d'hommes en burnous qui brandissaient hachettes et poignards pour pourfendre les forbans responsables de l'effroyable dévoration ! On voulut savoir ce que ces dévoreurs avaient fait des peaux. « Mangées ! » Dans la chaleur accablante qui écrasait le pays, la perte des ânes fut un drame national. Les protestataires arguèrent que c'étaient les ânes qui travaillaient le plus dans cette contrée, mieux qu'un milliard de Chinois ! Quoi ? pesta le généralissime. On nous compare et on nous sous-estime ? Hé, crièrent encore les Nigériens énervés, contrairement aux machines dites modernes et qui tombent en panne, les ânes ne vont jamais chez les réparateurs ! Ils ajoutèrent que, certes, la vitesse modeste des ânes n'était pas ce qui les réjouissait le plus, toutefois, leur dos, bien que leur capacité de transport de marchandises fût limitée, restait un atout inestimable ! Il était, parole et crachat d'honneur de Nigériens floués, ce que Dieu avait fait de plus solide après les becs des vautours. Allah Akbar !! Et puis, ces bêtes-là ne demandaient pas où on les amenait, ne regimbaient pas quand on bourrait leurs flancs de coups de talon, ne prenaient jamais de vacances, avançaient docilement même chez le diable, vous transportant, vous et vos biens jusqu'à la destination

voulue ! Les foules vindicatives, qui grossissaient chaque jour davantage et noircissaient la place du tribunal, exigeaient justice ! Pour elles, un pays sans ânes était comme un ciel sans soleil ! La dévoration massive des bêtes était affreuse, terrifiante et s'assimilait même à un mauvais présage ! Voilà sur quoi reposait le grand trouble à l'ordre public qui visait les Chinois, appelés à comparaître au tribunal de Niamey. Et c'est ainsi que le bâtonnier Prosper fut contacté pour les défendre !

« La cause est perdue d'avance ! lui dirent ses collègues marseillais. Quand on a faim, on mange le couscous ou du riz. Pas les ânes ! Il n'est pas question de se fourrer dans ce merdier et d'aller s'enquiquiner au milieu du sable, des pierres, de quelques palmiers et de deux ou trois dromadaires qui ont échappé aux canines chinoises.

— On ne va pas s'étrangler pour si peu ! Il n'y a pas mort d'hommes ! renchérit un collègue avocat.

— Il paraît, chers confrères, que le pays lésé dispose, sous ce sable, ses palmiers et ses dromadaires, de quelques autres minerais... »

M. Prosper Onambélé lança cela avec détachement. Puis il balaya les commentaires. Il aimait ce type d'affaires.

« On peut rapidement s'y perdre, cher Prosper.

— Tout abandon est pour moi un échec. »

Il ne tarda pas à tancer ses confrères.

« C'est précisément dans la défense des causes perdues qu'on juge de l'efficacité d'un conseil et de la nécessité de la plaidoirie ! »

Il bâtit immédiatement la préparation de l'audience sur trois points pour moucher les sceptiques. Ils approuvèrent son plan et il s'envola, confiant, au Niger. Au procès, le procureur fut clair et incisif après que les accusés eurent tous décliné leur identité chinoise et leur métier : « traceur de routes qu'il vente, qu'il neige ou que le feu du soleil semblable à celui de l'enfer nous brûle la peau ! ».

« L'affaire portée à notre attention, en ce jour du 2 mars 1935, est simple : des milliers d'ânes, très précisément cinq mille neuf cent quatre-vingt-dix-huit, dans un solde démographique qui comptait vingt mille espèces choyées pour leur poids dans l'économie du pays et dans la relation privilégiée entre l'animal et son maître, manquent au cheptel selon le ministère de l'Élevage en lien avec celui des Transports. Chaque peuple s'organise selon son legs, selon sa culture modifiée par les amendements du temps, selon ses usages et le mode

de déploiement de son industrie ou de sa marque singulière sur la création. Il se trouve que trois points essentiels sont soulevés par le manque des ânes au vu des investigations qui ont suivi les plaintes de près d'un million de Nigériens. Il s'ensuit qu'une population de bêtes identifiées a été victime d'une sorte de génocide par excès de dévorations. L'une des lois non écrites de la nature renvoie à la prédation, c'est-à-dire à la nécessité pouvant aboutir au fait qu'une espèce, pour s'alimenter, ait des proies privilégiées. Mais cette prédation est régulée et limitée au strict besoin de s'alimenter. Ce mécanisme ne peut cependant abolir le droit de la proie à vivre et à se reproduire. Une intense destruction par alimentation ou par toute autre forme de réduction de l'espèce prise pour proie, risquant de la conduire à la disparition, doit être considérée comme une massive et volontaire catastrophe contre un patrimoine de l'humanité. Par ailleurs, vu le rôle considérable des ânes dans notre pays, vu le compagnonnage millénaire entre ces bêtes et nos concitoyens qui les a rendus inséparables, l'élimination de l'un, même si le fait n'équivaut pas à un acte de préméditation stricto sensu, ouvre la voie à l'irréversible dévastation de l'autre. Le trouble manifeste à l'ordre public est caractérisé par le ravage des bêtes dont notre tribunal a été saisi. Compte tenu de l'émoi qui parcourt le pays tout entier, en application de la loi, le ministère public requiert que les personnes qui se sont complu à une voracité déplorable sur les ânes soient reconnues coupables et condamnées à une diète de cinq mois, à cent coups de gros fouet par jour, à une amende de cent sacs de riz parfumé et à une mise à l'épreuve de cinq ans, ainsi que le prévoit notre Code pénal. »

La lecture de sa réquisition terminée, le procureur lança un dernier argument : « Un âne vous manque et le toit de votre maison s'effondre ! prévient un proverbe national. Messieurs, par votre gloutonnerie, vous avez balayé près de six mille maisons nigériennes. Leur effondrement est un gigantesque séisme sans précédent. Je demande, au nom du ministère public et compte tenu des graves dommages causés à un animal particulièrement précieux dans nos vies, que la peine maximale soit appliquée aux responsables de ce désastre ! »

Onambélé se leva et plaida la cause des dévoreurs chinois, alignant sans s'énervier les arguments qu'il avait indiqués à ses collègues à Marseille. Il avait l'habitude des prétoires, mais le ton du procureur lui

donna des sueurs froides.

« Monsieur le président, monsieur le procureur, messieurs les plaignants (il avait vérifié qu'il n'y avait que des hommes autour de lui, mais il nomma les femmes), mesdames, vous qui souffrez aussi de l'absence d'un animal familier et qui est ici au centre de notre attention. Nous reconnaissons avoir trop mangé de cette viande ! Nous, je parle au nom de mes clients, avouons avoir été emportés par sa saveur à nulle autre pareille. Ce que nous avons à dire à cette cour que nous respectons, c'est que nous sommes désolés de notre amour exagéré pour la viande marinée de l'âne. Nous considérons, à notre grand déplaisir, l'émoi que nous étions loin de soupçonner en mastiquant simplement de la bonne chair comestible. »

Son premier argument fut plein de repentance afin d'amadouer les juges. Il fit profil bas, parlant comme s'il avait lui-même participé à la dévoration des pauvres bêtes ! Le public s'étant ému de la réduction du nombre des ânes dans un pays où ils rendaient des services essentiels, l'avocat abattit son second argument.

« On dit en Chine que tout ce qui est à quatre pattes est dégustable ! Partant de ce théorème, permettez-moi de dire, messieurs les juges, que c'est de bonne foi que les ouvriers que je défends devant vous ont mangé les ânes sans avoir conscience qu'ils porteraient atteinte à la nation et occasionneraient "le trouble caractérisé à l'ordre public". »

L'avocat argua ensuite que les bourricots dévorés avaient été innocemment achetés et que nul vendeur n'avait expressément précisé l'emploi et l'usage que les acheteurs devaient faire de leur acquisition. Il en résultait une singulière distorsion entre ce fait et le délit retenu. « Avons-nous oui ou non acheté ces bêtes ? » Les accusés hochèrent lourdement la tête. « Les avez-vous vendus, ces pauvres ânes ? » Les Nigériens en turban regardèrent leurs babouches. L'avocat répéta sa question, sûr de son effet et de la réponse. Les plaignants hochèrent aussi leurs têtes bourdonnantes de regrets.

« Eh bien, messieurs les juges, voilà le problème ! L'acquéreur, établi dans son bon droit, a cru légitime de tester le goût de ces bestiaux. Celui-ci ayant convenu à son palais, il en a tiré argument pour retourner auprès des vendeurs afin de disposer d'une suite à de si savoureux et exquis repas. »

L'avocat Onambélé ajouta que les prix de ce bétail avaient

curieusement subi une hausse en peu de temps. Malgré cela, il fit remarquer au tribunal que ses clients avaient accepté sans barguigner cette soudaine et considérable inflation. Ils n'avaient au surplus ni discuté ni tenté de négocier à la baisse les nouveaux tarifs ainsi qu'une coutume transactionnelle bien établie le requérait sous les cieux nigériens ! « Nous le savons, poursuivit le défenseur, le vendeur propose et l'acheteur dispose ; mais le fait même d'avoir renoncé à discuter le prix témoigne de l'accord unanime entre les deux parties ! » L'avocat attira l'attention des juges sur l'étonnement de ses clients devant la tournure que prenait une affaire de bouche. Il abattit une quatrième idée : il comprenait fort bien le déficit des ânes. Celui-ci pénalisait fortement la vie quotidienne des Nigériens, portait préjudice à leur moral. Voilà pourquoi l'avocat pria la cour d'entendre la proposition du gouvernement chinois.

Compatissant, solidaire de la peine des Nigériens, ledit gouvernement, pour pallier l'indisponibilité des bêtes, suggérait d'envoyer cent Chinois pour un âne manquant. Le but était de venir en aide, sans tarder, aux citoyens ordinaires lésés et sans solution pour convoyer de lourds ballots. M. Onambélé lança ce dernier argument pour impressionner, car il aurait pu proposer des pousse-pousse ou des charrettes. Mais il y renonça, car on lui reparlerait des ânes pour convoyer et tirer ces bécanes. Restaient les vélos. Mais les boubous et les djellabas n'en favorisaient pas l'usage, car ce moyen de transport n'était pas fait pour les amples vêtements appréciés dans le pays. De plus, il demandait à son utilisateur des efforts physiques que les Nigériens ne paraissaient pas disposés à accomplir sous l'incendiaire soleil capable d'épuiser les organismes les plus costauds. Il écarta cette idée, soucieux de flatter son auditoire et d'éviter de froisser sa susceptibilité. Il se fit le porte-parole de la magnanimité de l'État chinois : « Je présente tout d'abord les regrets d'un grand pays ami à une nation africaine bouleversée. Je vous assure aussi de la complète volonté de la Chine, un pays issu d'une vieille civilisation de paix et de concorde entre les nations, de répondre aux attentes de la population nigérienne. Un beau jour viendra qui succédera à cette nuit sans ânes que nous déplorons... » Le bâtonnier dit qu'à quelque chose malheur est bon. Ce n'était pas une provocation. « Ce que je veux dire à la cour, c'est de profiter de l'affaire qui nous préoccupe, pour rappeler que l'Occident comme l'Afrique ont tenu le rôle de l'âne pour

important. J'en veux pour preuve la place que la littérature accorde à cet animal... » Il évoqua alors dans sa plaidoirie un écrivain africain, l'Algérien Apulée.

J'appris ainsi en écoutant notre parent que ce monsieur qui écrivit en latin était l'une des figures sacrées de la littérature du continent. Cela me donna envie d'écrire, mais aussi de lire ce romancier précurseur qui conta au ^{II}e siècle de notre ère, à travers les pérégrinations d'un dénommé Lucius, les aventures de *L'Âne d'or ou les Métamorphoses*. Onambélé mentionna aussi Cadichon, l'âne de la comtesse de Ségur et même *L'Âne culotte* d'Henri Bosco. Il réussit, par cette évocation littéraire des baudets, à tirer quelques rires sous les turbans de farouches plaignants. Il cita aussi Théodore de Banville et son éloge des ânes, puis, se tournant vers le banc des accusés chinois, il réussit à les dérider en reprenant un mot d'Alphonse Toussenel, auteur de *L'Esprit des bêtes* dans lequel il écrit : « Si l'âne contribue peu à l'harmonie durant sa vie, il la sert généreusement après sa mort, lui fournissant les meilleurs peaux qui existent pour les grosses caisses et les meilleurs tibias pour fabriquer les clarinettes. »

Mais ce qui plut aux plaignants fut surtout le moment où l'avocat fit l'annonce la plus attendue : « La Chine, reconnaissant les fautes, indemniserà le peuple nigérien. Je demande, en son nom, la clémence des juges ! »

Le jugement fut mis en délibéré. Une consultation préalable des autorités traditionnelles était nécessaire. On assura aussi à Kaï-chek la volonté des autorités judiciaires du Niger de ne pas envenimer les choses. On lui confirma que la plaidoirie de l'avocat camerounais avait été appréciée. Il le savait. Ses espions le lui avaient rapporté.

Lorsque la cour de Niamey rendit son verdict, elle relaxa les Chinois au bénéfice du doute et fit savoir que les plaignants, l'association pastorale des éleveurs d'ânes nigériens et consorts, reconnaissaient aussi leurs torts. L'idée que des Chinois viendraient cuire au soleil nigérien n'était pas pour déplaire. Toutefois, la cour suspendait, pour une durée indéterminée, la vente des ânes sur l'ensemble du territoire. Ils passaient de la cession définitive au régime unique de la location assortie de contrôles inopinés chez les loueurs. S'agissant des locations de longue durée, une clause particulière engageait tout souscripteur à ne quitter le territoire que si la restitution du lot des ânes en sa possession *était entière, sans une*

patte ou une oreille manquantes, sans éraflures ou dommage corporel d'aucune sorte qui puisse altérer ou porter atteinte à l'intégrité physique de l'animal susvisé, conformément au constat établi lors de la cession et dûment enregistré par les autorités compétentes lors de la transaction.

Enfin, était désormais puni d'une peine d'emprisonnement ferme, suivie de l'expulsion du territoire (applicable aux étrangers, voire à ceux qui avaient été frappés d'indignité nationale), quiconque découpait un âne ou une partie de celui-ci qui n'eût aucun lien avec une éventuelle épizootie ou une décision expresse relevant de la seule sécurité sanitaire et édictée après avis des autorités vétérinaires et scientifiques.

Les notables nigériens consultés indiquèrent que l'idée retenue par le gouvernement chinois d'envoyer cent Chinois par tête de pipe d'âne dévoré avait été entendue et reçue comme une mesure de contrition et d'apaisement. Mais ils ajoutèrent que, sans vouloir vexer le bon peuple de Chine, ils jugeaient qu'un afflux de nombreux Chinois présentait des risques, malgré les déclarations faites à la cour, malgré les nouvelles dispositions régissant le marché des ânes, pour d'autres espèces animales. Pour preuve, l'inquiétude grandissait à propos de la raréfaction des chats, des chiens, des gazelles et surtout des serpents que les charmeurs ne trouvaient plus pour les faire danser aux abords des marchés et des places touristiques. Les notables apportèrent également une information inattendue : ils magnifièrent les chiens. « La race canine mérite de vibrants éloges ! Nous nous excusons auprès d'elle et de ses défenseurs acharnés qui nous accusent de ne les avoir pas défendus avec la même hargne que celle déployée pour les ânes. Nous disons solennellement que les chiens sont nos amis ! » Les plaignants présentèrent un mémorandum additionnel. Ils y exprimaient la reconnaissance due aux chiens. On n'avait jamais entendu cela en terre d'islam ! Les notables obtinrent aussi un moratoire sur l'interdiction de consommer les chiens aux motifs suivants : *ils protégeaient les habitants et les concessions contre les larcins ; ils étaient de précieux auxiliaires de justice et aidaient les enquêteurs, par leur flair, à démêler les énigmes les plus complexes et les intrigues les plus alambiquées. Ils contribuaient aussi efficacement à retrouver des personnes ensevelies sous les grabats lors des tremblements de terre et savaient bondir sur les mollets et neutraliser des suspects recherchés par la justice.*

Le document remis à la justice se prononçait sur le caractère hautement irremplaçable des chiens dans l'aide qu'ils apportaient aux aveugles et aux marcheurs en route vers des contrées lointaines et qui avaient besoin d'un fidèle compagnon...

J'ai conservé en mémoire l'éloquence de l'oncle et ses plaidoiries. Il savait raconter les histoires et, en bon Marseillais, savait aussi en rajouter grâce à son imagination débordante. Le contentieux de Niamey amusa beaucoup Mère et plia l'auditoire en deux, tressautant sous des jappements hilares. Vilaria admira la péroraison, les gestes théâtraux et l'art du bâtonnier de conduire un raisonnement vif, plaisant et implacable. Il fallait que l'un de ses enfants fût un « avocat défenseur ». Le lendemain, elle se leva de bonne heure et se rendit à l'église du Christ-Roi pour une longue prière à Dieu. Elle raconta à Mama Philo, lors de leur entrevue suivante, qu'elle avait prié le Dieu Tout-Puissant qui est aux cieux de faire de mon frère André un avocat « défonceur » aussi brillant qu'Onambélé. Quelques jours plus tard un chaman, convoqué par Mère, vint à la maison. J'entendis le rebouteux, d'abord sur ses gardes, parler « des hommes de loi dont il fallait se méfier ». Quoi ? rugit maman, oubliant la discrétion qu'elle observait dans l'abri du jardin où elle recevait les marabouts. Nous y stockions les outils nous servant à entretenir la haie, à planter des carottes, à cultiver les rosiers et à soigner les marguerites et les hibiscus aux fleurs rouges. Mère avait acheté une brebis destinée au chaman. Mais comme il s'obstinait à dire qu'il ne voyait aucun des enfants de Mère vêtu d'une robe noire d'avocat, il ne repartit pas avec l'animal qui bêla un moment dans la cour. Un autre de ses confrères, qui ne s'embarrassait pas de précautions, abonda dans le sens de Mère et lui versa dans les oreilles ce qu'elle voulait entendre : Bien sûr, l'un de tes enfants, Vilaria, sera le plus grand producteur des « avocats défonceurs », ceux qui, lorsqu'ils tombent de l'arbre, creusent un trou au sol...

Le chaman délirait. Pour lui, les avocats étaient des fruits. Rien d'autre. De ma chambre où je peinais à m'endormir, la voix du benêt faillit me faire pouffer de rire. « C'est moi qui te dis, madame Vilaria, tu peux dormir tranquille : ton fils André sera le plus grand producteur des avocats "défonceurs" jamais vus ni cueillis sur aucun des arbres fruitiers de ce beau pays... » *Ya assimba ? Aka, essoug'lou !*

Un vaurien n'est pas un miracle. C'est un imbécile...

Le Grand ami

J'ai marché sur mes traces comme un funambule, parfois ahuri, jetant des bégaiements stupides sur lui-même et un peu sur le monde. La main de Mère, toujours ferme sur le gouvernail, a piloté cette machine à déverrouiller nos espaces disjoints. En me remémorant ce que fut mon enfance, je suis parfois assailli de flashes indicibles remontant des émois concassés ou entassés dans la grotte de souvenirs cadénassés. Ces choses enfouies reviennent selon une mécanique obscure et autonome. Quand certaines images surgissent, produisant une soudaine évaporation de faits ensevelis, mais jamais morts, on titube. Je titube donc parfois, effrayé, devant le reflet du petit garçon au bord de l'eau, un matin, à Leboudi, le village de ma grand-mère où j'avais été envoyé. On me promet deux années de dorlotements incessants. Je n'en conserve à l'esprit que deux tristes et douloureuses séquences.

La première aurait pu n'être que comique. Mais elle m'est restée comme un gigantesque affront. Mère avait chargé un cousin de mon père, lequel passait par Leboudi, de me remettre un paquet contenant des biscuits et, surtout, des chaussettes rouges. Elle les avait choisies de taille un peu grande, pensant ainsi que je les userais moins vite et les porterais plus longtemps. Un oncle qui traînait par là reçut le paquet, l'ouvrit, adora la paire de chaussettes et s'en empara. Comme il avait de longs orteils, l'oncle, à peine venait-il de me dépouiller, qu'il perça mes belles chaussettes pour y faire passer ses orteils griffus. Il me semble que le souvenir de ces orteils-là, dépassant la chaussette trouée, me griffa plus puissamment et plus nerveusement le cœur que la dépossession même dont j'avais été victime.

La seconde et insupportable séquence est inscrite dans ce qui paraît normal à tout garçon et qui est un rite auquel on souscrit sans cri. Surtout. La circoncision. Je n'ai cessé de crier mon prépuce perdu ! Sa disparition me ramène à une maudite soirée au village. Une fête se préparait. Une chèvre sacrificielle bêlait, consciente qu'elle allait être coupée, immolée pour un rite de passage dont j'ignorais que je serais l'un des acteurs principaux. Des femmes, dans un ballet de pagnes froufroutant, de cris jetés aux filles pour ordonner que les

cruches fussent remplies, s'affairaient autour de foyers qu'elles allumaient pour les cuissons à préparer avant le lever du soleil.

Nous étions six garçons âgés de six ans et nous fûmes rassemblés dans la cour devant la case du chef du village. Des adultes firent cercle autour de nous. Des maïs crépitaient sur un feu de bois où cuisaient aussi des safous. Un adulte, à la barbe blanche et fournie, le maître de cérémonie, que nous croisions souvent en nous inclinant devant lui sur les sentiers du village, nous tint le discours concernant « l'entrée dans l'âge d'homme ». La circoncision. Le chef du village, assis à l'écart, tirait sur sa pipe, détaché. Le maître de cérémonie nous prépara à ce qui nous attendait le lendemain de bonne heure : un moment magnifique où on sort des vasouillements pour l'étape des resplendissements mérités. Ce fut dit avec poésie, gaieté et gravité. Il nous bourra la tête de récits sur les méchants, des êtres cruels et sans âme qui rôdent à la tombée de la nuit autour des cases et qui, sans être vus de quiconque, se saisissent de petits garçons pour les entraîner dans le monde des zombies, des monstres, des tourments et de la panique perpétuelle. Pour protéger les petits garçons, il était donc nécessaire que nous traversions l'épreuve qui rend inattaquable et éloigne les méchants. Nous l'écoutâmes avec un mélange de frayeur, mais aussi de confiance dans l'immunité à laquelle nous aurions droit après « l'entrée dans l'âge d'homme ». Après le discours vinrent les agapes. Nous mangeâmes de bon appétit. On nous fit tenir le serment de courage et de solidarité dans cette épreuve que nous devions traverser ensemble et victorieux. « Car un cri, un seul, peut détruire la couverture immunitaire que vous vous préparez à recevoir. » Je mentirais en prétendant que je dormis vite. Des méchants aux yeux injectés de sang me pourchassèrent cette nuit-là. Nous fûmes, tous les six, aspirants à la nouvelle immunité, logés dans la même case. De bon matin, on nous réveilla. Et à tour de rôle, nous nous dirigeâmes derrière la case du maître de cérémonie. La même consigne fut glissée à l'oreille de chacun d'entre nous : « Ne pas crier, car cela porte malheur. » L'on nous avait ceints d'un pagne sous lequel nous ne portions rien. Derrière la case où je me dirigeai, le maître de cérémonie me fit asseoir sur un banc. Il m'ordonna, avant cela, de quitter mon pagne, que je lui remis. Je m'assis ainsi qu'il me le précisa, jambes écartées. Un homme quitta la pénombre, on l'appelait le « grand immunisateur ». Il s'avança vers moi. Il se saisit de ma

quéquette sans un mot et en tritura le bout. Intrigué, je me tournai vers le maître de cérémonie, qui gesticulait à mes côtés et qui s'écria, un doigt levé vers le ciel encore embrumé d'un matin à peine vagissant : « Regarde donc ce bel oiseau ! » Idiot, je levai les yeux vers le ciel désert tandis qu'au même instant un couteau tranchant me retirait d'un coup mon prépuce. Je tressaillis, je serrai les dents sous la vive douleur, pour tenir mon serment de courage. Je saignai et tremblotai, mais continuai de serrer les mâchoires. Sur la plaie vive, le grand immunisateur appliqua une décoction, puis banda le membre saignant et flageolant. On emporta mon prépuce. Je n'ai jamais vraiment cessé de m'interroger : le jeta-t-on aux chiens ? le planta-t-on sous un manguier ? sous un flamboyant robuste afin que mon prépuce me transmît la force de ces imposants arbres ? Le jeta-t-on à la rivière qui coulait derrière les arbres et la colline du village ? L'invisible oiseau que seul le maître de cérémonie avait vu avait-il emporté mon cher prépuce dans des contrées lointaines ? Il m'arrive, certains matins, de me réveiller en sueur, pensant à cette partie de moi envolée et qu'un coutelas bien aiguisé a fait chuter dans la nuit des souvenirs où l'on croise horreurs, tressaillements, soupirs inavouables et coriaces apitoiements...

Ces souvenirs de Leboudi sont plus difficiles à vivre que ne l'est celui du mal étrange qui me frappa alors que j'avais à peine trois ans. Il m'est resté comme une énigme. Il n'eut qu'un symptôme : une forte fièvre. Elle dura plusieurs semaines, ne s'interrompant que par intermittence pour mieux repartir et m'incendier. Les soignants ne surent exactement ce qui la déclenchait ni le moyen de l'éradiquer. Elle m'affaiblissait. Je cessai de m'alimenter. On me mit sous perfusion et, à certains moments, sous assistance respiratoire. Un enfant de cet âge est un poussin à peine éclos et généralement sans mémoire. Il n'a pas la conscience entière de lui-même et encore moins la netteté des formes qui gravitent autour de son berceau. Pourtant, derrière les ombres, j'ai retenu la tempête qui soufflait dans le monde enfiévré où je me consumais. J'étais immobile, mais tous les objets et même les êtres semblaient voltiger dans la bourrasque, et cet ébranlement m'apparut aussi comme un divertissement, même apocalyptique. Mère, dont les yeux étincelaient dans un coin soumis eux aussi à forte agitation, remuait les lèvres, mais rien d'autre ne jaillissait de sa bouche, hormis un croassement insupportable à mes oreilles. Puis, à

intervalles irréguliers, ses mains sortaient du néant et se tendaient vers moi comme pour me retirer d'un chaos hurleur, dévastateur, voué au renversement de tout être, de toute chose, de toute verticalité. Puis un animal apparut.

C'était un animal à tête de rhinocéros et à l'abondante fourrure de bison. Je vis en lui l'ami que m'envoyait le destin. Il se dressa devant moi, souriant sous sa corne, dirigeant un radeau multicolore qui flottait doucement au-dessus d'une mer où luisaient des flots d'eau jaune or. Ô, Dieu, comme je voulus me jeter dans cette mer ondulante pour y apaiser mon corps en feu ! L'envie de me baigner, puis de monter sur le radeau devint d'autant plus forte que derrière l'animal à la corne sympathique tournait un manège sur lequel un long zèbre à la queue verte s'amusait avec un singe blanc aux yeux rigolards. Il se tenait à califourchon sur le dos de son compère et gesticulait. Je vis ensuite l'espiègle chimpanzé quitter le zèbre d'un bond et atterrir sur la patte droite de l'ami mi-rhinocéros, mi-bison, laquelle se dressa très haut vers le ciel – on aurait dit un propulseur géant prêt à lancer une fusée vers la plus lointaine des galaxies. La gentille patte, après avoir réceptionné le primate en un amorti digne d'un Zinédine Zidane, se mit à tourner. Ravi, le petit singe blanc entortilla sa queue, tel un cerceau, autour du membre prodigieux. J'admirai la ronde qui s'enclencha et je n'eus de désir que de participer à ce jeu. Il me pressait que l'habile quadrupède quittât la patte et que je m'y pendisse à mon tour. C'est alors que le joyeux drille, comme s'il avait lu mes intentions, déroula sa queue et reprit, d'un salto arrière, la position jubilatoire qu'il occupait naguère sur le dos du zèbre. À peine assis en équilibre sur son docile complice, il se mit à frapper doucement ses flancs de ses deux mains comme sur un tambourin. Une musique s'éleva des flancs tambourinés. Une pluie de serpents lumineux, surgie des profondeurs de l'océan, se répandit bientôt aux abords du radeau. Le sourire sous la corne du rhinocéros s'étira lorsque sauta dans la merveilleuse barque un petit arlequin au nez rouge et au sourire tout aussi béat et qui jonglait avec plusieurs boules aux couleurs de rubis et de diamant. La barque s'était avancée tout près de moi, si bien que je sentais le souffle vivifiant de la corne de mon Grand ami sur mon visage. Il me tendit alors sa patte libérée par le charmant macaque qui croquait maintenant une succulente banane en louchant dans ma direction et en me faisant comprendre, d'un clin

d'œil appuyé, qu'il m'en réserverait bien un bout, à condition de me dépêcher de rejoindre la compagnie. Je ressentis une vive famine qui me tordit l'estomac. L'avenante patte poilue de l'ami au généreux pelage m'appelait. Comme je tendais les bras pour la saisir, Mère, venue de je ne sais où, me tira brutalement à elle. Et patatras, le radeau, mon Grand ami et sa compagnie disparurent dans un fracas qui me troua les oreilles !

« Pééé, tu partais pour toujours ! »

Mère a toujours pris un air renfrogné devant ce souvenir. Moi non. Elle m'accusait de naïveté ; elle me plaignait sincèrement de ne pas comprendre l'enjeu de ce temps-là et de privilégier une émotion enfantine et fausse. Pour m'amadouer, elle reprenait instantanément la longue flopée de prénoms qu'elle avait étirée à mon chevet durant notre séjour à l'hôpital comme un bréviaire, plus exactement comme un chapelet fourni par la Vierge Marie pour appeler l'aide de Dieu puisque celle des hommes était vaine. Il me souvient encore que, avant l'intervention de Mère et avant de me tourner vers la patte velue et amicale, j'entendis un, puis plusieurs miaulements plaintifs. Je n'ai jamais rien compris au chat. Je devinai plus que je ne vis des yeux brillants dans une nuit soudain épaisse, et ces miaulements, redoublant de vigueur, sonnèrent telles les sirènes d'une ambulance qui juraient avec les sons qui sortaient des flancs du zèbre. Je m'étais agacé en entendant ces chats. Pourquoi miaulaient-ils si fort au lieu de chanter un tout autre air, celui de l'allégresse qui m'attendait du côté du radeau et que l'Arlequin, mon Grand ami et le quadrupède enjoué symbolisaient ?

À quelle autre oreille que celle de Mère répéter la déception que j'ai ressentie d'avoir manqué, quand j'avais deux ans et neuf mois, le tour du manège que me proposait le Grand ami ? Maintenant que Mère n'est plus, à qui vais-je murmurer ce que je sais d'elle, de la petite femme ensevelie dans le caveau familial à Nlong, le village paternel, où s'allongent non seulement les corps, mais aussi tant de regrets ? À quel bienveillant entendement chuchoterai-je la vie achevée de Vilaria, ma mère, cette ancienne paysanne membre du virevoltant ballet de son village, qui rejoignit en 1952 son frère aîné, Jean-Claude Pim, électricien à Douala ? En arrivant dans la grande

cité portuaire, c'est une adolescente d'abord intimidée qui poussa les portes battantes des cabarets avant de régner, à la vitesse d'une météorite, sur les pistes de danse où, en compétitrice décomplexée, elle rafla les trophées puis se détourna de ce milieu aussi subitement qu'elle l'avait conquis.

À deux ans et neuf mois, voici ce qui se passa...

La tempête cessa aussi brutalement qu'elle avait commencé. Un nuage de poussière s'abattit sur nous. Il se dissipa lentement. Parut alors une mer apaisée où coulait paresseusement de l'or liquide. Que se passait-il ? Où était Mère ? J'eus à peine le temps de m'interroger davantage qu'une bête cornue et à l'abondant pelage apparut au centre d'un radeau flottant. Il se dirigeait mollement vers la berge, où Mère avait apparemment pris la précaution de poser mon berceau avant de disparaître. Mon corps était en flammes, comme si la furieuse tempête et ses éclairs électriques avaient jeté des charbons ardents en moi. Le monde extérieur semblait pourtant polaire et des montagnes poudreuses se dessinaient à l'horizon. Il n'y avait que moi qui brûlais ! Sur le radeau, l'animal mi-rhinocéros, mi-bison, se déplaçait en affichant un air gai et même polisson. Les autres membres du radeau en balade, un singe, un zèbre et quelques autres, s'amusaient à l'écart, en jonglant avec des boules en or et en diamant. Leur commandant, le bienheureux animal cornu au pelage rassurant, se tortillait maintenant le postérieur à l'avant-scène du radeau flottant tranquillement sur une mer prodigieuse. Le singe, qui avait joué sur sa patte tournoyante, s'esclaffait à l'arrière au milieu de serpentins multicolores. Le commandant s'arrêta et remua sa queue. Elle lui battit doucement les flancs de gauche à droite puis, lorsqu'elle s'abattit sur son dos, elle s'y figea comme fixée par une glu épaisse et invisible. Le radeau stoppa. La gentille bête dévoila une dentition où brillaient des dents en or. Elle leva la patte gauche, je m'avançai vers elle, et cette patte se posa sur mon épaule droite pour y apposer un sceau de couleur rouge. Elle ne pesait pas. Ne m'écrasa pas comme je me le serais imaginé. Je voulus la serrer en guise de salutation et de consentement à son offre amicale. Il ne pouvait que me vouloir du bien. Il m'invita, dans une langue que je compris tout de suite, à le rejoindre afin de poursuivre le voyage en sa compagnie et sur son radeau autour duquel se mirent à scintiller des couleurs inconnues et les plus vives qu'il m'ait été

donné de voir. Était-ce ma vue brouillée par la maladie et la fièvre qui changeait l'alliage du bleu et de l'ocre en cet émerveillement mauve qui entourait la scène ? Comment le noir luisant pouvait-il fusionner aussi harmonieusement avec le rougeoyant soleil de l'Atlas et se transformer en cette couleur rose citronné qui enveloppait la barque ? Elle flamboyait à présent dans l'air et créait une attraction supplémentaire. L'aimable bête retira sa patte de mon épaule et me fit signe de m'agripper à elle. Voulais-je effectuer une rotation autour de la terre avant de commencer le voyage en sa compagnie ? Tel me sembla être le message. Je le reçus en frétilant de joie. Dominant mon épuisement, je battis des mains. Il n'y a pas plus nette approbation à une invitation. Et la patte se mit à tourbillonner, se préparant à me recevoir. Je m'apprêtais à m'y cramponner.

Maintenant que je retrouve dans ma mémoire – chose étrange d'ailleurs – le souvenir de ce moment vertigineux me revient un jeu, qu'enfant, j'adorais : l'oncle Jean-Claude Pim me tenait par les mains, puis, me décollant du sol, il me faisait tourner dans les airs en chantant et en tapant des pieds au rythme endiablé du bikutsi. Mère nous prêtait sa voix, et ses applaudissements ponctuaient cette distraction. Enfant, on aime cet étourdissant manège qui vous place sur une orbite trompeusement géostationnaire. Mais à peine vous relâche-t-on que vous éprouvez réellement un vertige et, comme une toupie, perdant l'équilibre, vous vacillez, car vous ne tenez plus sur vos jambes. Cependant, en dépit de cette impression de tournis, vous retournez volontiers à ce jeu, enthousiasmé par les effets remuants et tout aussi addictifs que la barbe à papa, le chocolat et les gaufres. Se peut-il que mon mirage, celui où je m'apprêtais à rejoindre le Grand ami pour tourbillonner autour de sa patte, ne fût qu'une extension de mon ancien amusement dans les mains de mon oncle ? En me cramponnant sur la patte amie, irais-je voguer dans un espace ascensionnel et aux délices inexplorées ? L'oncle n'avait sans doute pas la force du bison-rhinocéros, ni son langage suavement persuasif, ni sa corne sur laquelle pendirent bientôt des guirlandes de bonbons. Ô, ce jeu me plaisait ! Les friandises achevèrent de me convaincre de sauter sur le radeau. Un extraordinaire voyage sur des flots aux rouslis d'or m'attendait. J'en oubliais la canicule qui me dévorait. Le radeau déployait les promesses d'un euphorisant royaume dans lequel il me pressait de me retrouver au lieu de gémir de douleur sur une berge où

j'avais échoué, seul, abandonné de tous. De ma mère et de mes tantes. Il ne me restait plus qu'à tendre les mains pour embarquer sur le radeau. Ici, sur la berge, je n'étais rien mais, là-bas, je serais mieux !

Vers la merveilleuse patte, je tendis des bras d'autant plus empressés qu'elle luisait comme si elle était incrustée de gentilles lucioles. L'ami, au pelage rassurant et à la corne zébrée qui lui tenait lieu de nez, m'annonçait de vertigineuses aventures. Car il parlait. Je comprenais sa langue. C'est au moment précis où je m'apprêtais à poser mes mains sur la patte molletonnée que Mère déchira mes tympanes d'un cri à fendre l'âme : *Zamba Ndourguemeu !* Dieu du ciel, pulvérisateur de tous les diables et autres féroces dragons, que votre puissance soit ! Elle me retira aussitôt du lit d'hôpital après avoir arraché la sonde naso-gastrique par laquelle j'étais alimenté...

Mère m'a plus tard conté, avant cette scène, notre arrivée dans cet hôpital où nous allions passer plusieurs mois. Mon corps, sur son épaule, était aussi incandescent qu'un brasier. On me devêtit en toute hâte. On s'affaira sans grand espoir et mère, qui avait usé son corps à force d'insomnies pour m'arracher à l'ogre au ventre insondable, faillit s'évanouir tant son cœur tambourinait. Son sang, agité par l'angoisse extrême, bouillait et roulait à toute vitesse dans ses veines, menaçant de rompre les canaux que la nature avait prévus pour sa circulation, afin de s'écouler par tous les pores de sa peau sous tension.

« Tes trois malheureuses tantes te le diraient, si elles étaient encore de ce monde. Paix à leurs âmes ! Car Arsène, Agatha et Monica avaient accouru. La première, de la cité des douaniers de Douala, la deuxième de Nlong, le village de ton père, et l'autre de Nkolbisson, un quartier des faubourgs de Yaoundé. Elles te diraient le désespoir qui tomba sur nous. »

J'ai fréquenté ces trois parentes. La sœur de maman plus que les deux autres, qui étaient les sœurs de mon père. Elles avaient toutes conservé l'effroi de ce moment. Ma seule présence, lors des occasions qui nous réunissaient durant mon adolescence, leur rappelait spontanément les frayeurs passées. Des sanglots qu'elles parvenaient à dompter roulèrent longtemps dans leur gorge, et mes tantes les étouffaient en m'étreignant avec toute la force de leurs bras, comme si elles conjuraient indéfiniment un malheur dont elles redoutaient le retour. Nous avons cependant souvent été secoués, après ces

vigoureuses accolades, de tonitruants éclats de rire, sans avoir à en justifier le mobile puisque la mort avait été terrassée et que notre présence au monde suffisait à instituer cette gaieté-là. Ces tantes, qui avaient constitué notre maigre escorte à l'hôpital Laquintinie, avaient, au départ de la maison, aidé Mère à remplir notre valise, puis lui avaient emboîté le pas quand elle ne voulut plus attendre le surgissement de l'aube pour se rendre à l'hôpital. Elles se souvenaient de leurs figures froissées par l'angoisse et par la peur. Nous éclatons donc de rire, en complices qui n'ont pas de mots à poser sur ce qui les reliait, car nous ressentions, des années après l'épreuve, le souffle du boulet. La délivrance miraculeuse nous avait soudés pour l'éternité. Quand, à l'hôpital, Mère les pria de rentrer à la maison, elles se souvenaient de leurs protestations et du moment où elles cédèrent, car elles ne pouvaient s'éterniser à mes côtés. « Je voyais miroiter la catastrophe dans leurs yeux. Moi, je ne pouvais accepter ce qu'elles redoutaient. J'ai supplié la Vierge Marie, la sainte mère de Dieu, de m'assister ! Mes prières, Pééé, durèrent trois longs mois... qu'est-ce que je dis ? Elles durent encore ! » L'inachèvement est un boulet et un trésor empoussiéré.

Les tantes reprirent donc un taxi au moment où la ville s'éveillait, bruyamment, ainsi qu'elle sait le faire, dans un vacarme de klaxons, de cris de cireurs de pompes, de pousseurs de cageots, de colporteurs de cigarettes, de vendeurs de journaux ou de poissonniers à la criée. Ce sont ces tantes qui relayèrent Mère pour nourrir la maisonnée. Elles aidèrent Père à survivre à l'absence de celle sans qui tout, chez lui, était dépeuplé.

Mbil idou inga kat kara ! Les tranchantes pinces d'un crabe n'effraient pas la petite souris dans son trou ! La formule renvoyait à l'impossibilité de prendre ce qui ne vous appartient pas ! m'expliqua-t-elle. Devrais-je comprendre que la mort elle-même a ses limites ? Certainement, puisqu'elle n'annonce que la fin et ne peut rien contre la renaissance. Elle ne peut que se tapir et attendre. Elle aussi. Je dois une fière chandelle à l'inconnu qui souffla à ma mère une réactualisation de mon être. Le glas annonçant ma mort n'avait pas encore sonné, et mon départ à la dérobée de l'hôpital fut le début de la métamorphose, une nouvelle vie, semblable à une roue de secours que le destin réserve aux téméraires ou aux chanceux. À ceux qui

peuvent la saisir pour remettre en route une mécanique déjantée.

Un trou de souris est aussi une citadelle imprenable ! persistera encore ma mère. Comprenons donc que quiconque veut se prémunir d'un danger doit savoir construire un abri inviolable et proportionné à ses propres dimensions. Vilaria a obéi à la suggestion d'un homme malade, entré bien après moi à l'hôpital. *Mbil idou inga kat kara !* Testament et transfert d'énergie.

Revenant à cette séquence de mon enfance, j'ai entendu ma mère parler de résurrection en évoquant mon rétablissement. Nous n'étions pas d'accord. Le retour qu'elle évoquait avait correspondu, pour moi, à la disparition de l'ami aux apparences de bison et de rhinocéros. Je portais son deuil, tandis que Mère célébrait ma renaissance. Chacun trouve refuge où il veut. J'ai cessé depuis longtemps de chercher querelle aux rares intimes qui tentaient maladroitement de me suggérer une explication sur notre désaccord et sur l'interprétation que nous avions chacun de cette situation. Je n'en ai plus parlé à personne. J'ai aussi cessé de penser aux pinces d'acier inefficaces, ainsi que le prétendait Vilaria à travers la métaphore de la résistance du trou de souris aux assauts d'un crabe. Ce dernier avait beau disposer d'outils pour pulvériser le trou, il échoua néanmoins dans son entreprise. Ne parvenant pas à dompter son tempérament et à se départir de l'impatience, il fut défait. L'urgence d'accéder en vitesse au refuge de la souris devenait sous cet éclairage impossible. Bien que modeste, le refuge d'une petite souris n'était pas à sa portée. On peut alors imaginer le courroux du crabe et ses pinces battant l'air au lieu de réfléchir au moyen d'agrandir un chemin d'accès plus aisé à son gabarit. Elles ont beau être agressives, puissantes et aussi tranchantes que des haches pour mettre en déroute les pythons, face à un passage minuscule, leur puissance supposée devient un handicap. De grosses pelles mécaniques ne peuvent, comme un fil, pénétrer le chas d'une aiguille.

Lors de mon dernier voyage au Cameroun, à Yaoundé, il y a trois ans, nous avons, Mère et moi, reparlé de ce petit trou de souris qui terrassa les pinces du crabe. Nous venions de regarder des photos de son deuxième voyage en France. Elle avait été heureuse de se revoir à Saint-Germain-en-Laye, « où était né le petit Louis et qui est devenu le

Grand Soleil, n'est-ce pas, Pééé ? ». « C'est ça, maman, plus précisément le Roi-Soleil, inspirateur du Grand Siècle ! » « *Pepa*, il a coupé beaucoup de têtes, tu m'as dit ? *Assou djé ben* ? » « Pourquoi ? Ça, maman, c'est une bonne question ! Le pouvoir n'enfle pas seulement les têtes, mais il réclame du sang. Beaucoup de sang. De plus en plus de sang. Surtout, quand il est absolu. Il réclame absolument le sang. » « *Yanpoupo*, c'est pour cela que son grand appartement était tout rouge ? » « Je ne crois pas, maman, c'est l'effet de la tenture pour solenniser la pièce, je suppose. Ce grand appartement royal, où tu as fièrement posé, je te le rappelle, est en effet recouvert d'une tapisserie murale rouge. Regarde, tu y es souveraine et magnifique ! » « Tu te moques de ta maman, je te connais. Et là, on est où ? Plus chez le Grand Roi-Soleil ! » « Là, c'est le château de Monte-Cristo, il se trouve à Marly-le-Roi, sur la colline de Port-Marly, plus exactement, sur les hauteurs de Saint-Germain-en-Laye. Nous l'avons visité avant d'aller au château de Versailles. Souviens-toi, je t'avais dit que son premier propriétaire, celui qui l'avait construit, était un grand écrivain, un Noir. » « Un Noir ? Son nom me revient, *Yanpoupo*. C'est pas Damas ? » « Non, Gontran Damas est un autre écrivain très important. L'ami de Césaire et de Senghor. Les pères de la "négritude". Bon, tu ne les connais pas. Retiens simplement que le propriétaire du château Monte-Cristo s'appelait Dumas, Alexandre Dumas ! Il a écrit un roman qui porte d'ailleurs le titre du nom du château. Je te l'ai déjà dit, maman ! » « Mais, Pééé ! Tu me racontes tellement de choses que ma petite tête ne peut pas retenir. Ah, je vois cette salle du château, là, regarde ! Ce sont tes beaux-frères marocains qui l'ont réparée ! » « Restaurée, maman ! C'est le salon mauresque, refait à neuf grâce au mécénat du roi du Maroc. » « Et ici, on est où ? » « À Achères, dans les Yvelines ! Avec Pierre Soulat et Ernest-Gilles Launay-Hemingway. Deux amis. » « Je me souviens de ce Pierre, il était monsieur le maire et un ancien maître d'école. » « Un homme droit et bon. Il est entré en politique par amour des gens alors que maintenant, on y vient par amour de soi. » « C'est toi qui connais ces choses-là, *Pepa*. Monsieur le maire est décédé, n'est-ce pas ? Que la Vierge Marie le reçoive !... Il n'était pas croyant ? Il était bon, ça se voyait et c'est l'essentiel, Pééé. Alors, que les étoiles brillent autour de lui ! Et là, on est où ? » « À Paris, dans la brasserie Le Procope. On avait "chouève", hein ? » « Là, tu provoques

ta vieille maman qui n'a plus la force pour te répondre ! » « Et ici, au Procope, c'est Saint-Germain-des-Prés. On est dans Paris, entourés de beaucoup d'universités et de maisons où on fabrique les livres. » « Mais oui, je me souviens de la Sorbonne. N'ai-je pas bien agi en te poussant à aller me chercher de beaux diplômes ? Voici un barbu qui sourit et un autre Blanc à côté, très sérieux. » « Là, nous sommes chez mon éditeur, au 5, rue Gaston-Gallimard. Le long, roux et souriant barbu s'appelle Philippe Desmanet. Et le sérieux, comme tu dis, avec des favoris blancs sur les joues, c'est Jean-Noël Schifano. Il t'appelait Mama Africa et il avait bien raison. Il a changé ! À l'époque, il n'avait aucun poil au menton, mais depuis, il porte la barbe blanche des patriarches. » « Il faisait froid, *Pepa* ? »

« Oui, en février, il fait froid à Paris. Le monde vit des réchauffements inquiétants et des refroidissements inattendus. Tu ne me croiras pas, mais parfois, en juillet, on grelotte maintenant à Paris. On est obligés de ressortir les manteaux ! Le tien, regarde-le-moi, ce manteau gris souris ! Il te va à merveille ! » « Et là, je me souviens, on est dans le métro, n'est-ce pas ? » « Exactement ! Ah, c'est dans celui-ci que tu m'as demandé si les voyageurs qui nous entouraient se rendaient à un enterrement. » « C'est vrai, Pééé, ils avaient l'air tellement tristes ! » « Chut, ils vont au bureau ou à l'usine ! » « On les bat là-bas ? » « Mère, la vie est dure, surtout à Paris où le ciel, lui, est souvent bas ! C'est aussi la ville où les gens qui quittent leurs provinces viennent de temps en temps crier aux oreilles du gouvernement et casser des vitrines ! Ils le font de plus en plus maintenant, car vivre, c'est crier ! » « Et on ne les jette pas en prison ? » « Non, on est en démocratie ici, Mère ! Parfois, d'autres gens, pleins de barbes et de colères, font exploser des bombes ! » « Ah, Pééé, Jean-Claude Ottou nous racontait tout ça. Mais moi, ta petite maman, je me dis que ce que nous vivons ici est plus rude qu'à Paris. Que tes Parisiens viennent donc voir ici ce que vie dure signifie ! Nous n'avons même pas de bus pour nous déplacer dans la ville. Ils verront ce que c'est d'être malheureux ! » « Maman, tu exagères ! Chacun essaie d'améliorer ce qu'il a chez lui. »

Sur ce, Mère a joué avec sa petite-fille Aya. Elle lui a chanté une berceuse : *Adada !*. Elle a raconté à Rabiaa combien cette berceuse avait apaisé les bébés les plus rebelles et les plus réfractaires au sommeil. Sa belle-fille a dit que l'air était « harmonieux, mais je

n'aurai jamais la force, comme vous, de faire autant d'enfants ! ». « Maman, c'est Dieu qui donne », lui a répondu Mère.

Rabiaa n'a pas rétorqué que Dieu avait bon dos, mais elle le pensait sûrement. Elle n'a pas non plus dit que les hommes auraient pu se retenir, d'autant plus que ce n'étaient pas eux qui les portaient, les enfants. Elle a simplement noté le courage de Vilaria, l'absence de moyens de contraception en ce temps-là et des conditions sociales permettant la garde des enfants. « Ma mère, Fatima, a aussi eu sept enfants. Vous avez mené une vie identique et raide. » « N'est-ce pas, ma fille ? ! Et ton papa ? »

Son père tout comme le mien n'étaient plus. On les laissa tranquilles, eux et la gent masculine. Pendant qu'on courbait les têtes pour murmurer des prières ou pour conspuer le pouvoir des mâles, je m'éclipsai vers la piscine, où elle vint ensuite me retrouver. « Pééé, quand me feras-tu voir le Maroc ? Ton adorable épouse me dit que sa maman m'attend là-bas ! » « Nous irons dans son pays. Mais tes douleurs aux articulations sont un obstacle aux longs voyages. Nous consulterons le médecin. » « C'est ça, c'est urgent. J'ai vu les photos de son village où tu es reçu comme un prince ! » « Je suis un prince, maman ! » « Je n'en doutais pas. J'ai bien fait de me battre pour toi. Tu as une jolie femme, de beaux enfants et de charmants beaux-frères !... La maman de Rabiaa a aussi perdu un enfant en bas âge. Et moi, deux... je n'ai pu les sauver, Pééé !... » C'est après cela qu'elle a orienté la conversation sur un souvenir précis en refermant l'album qu'elle tenait encore ouvert dans les bras. Je l'entendis dire, comme si elle lançait une méditation à voix haute : *Mbil idou inga kat kara* !

Je repris aussitôt ce que je perçus comme une invitation à surenchérir, voire à donner un nouveau contenu à la phrase que Mère et moi connaissions par cœur. Elle est devenue une litanie de mon existence.

« Ne se faufile pas qui veut dans une caverne pleine de mystérieux trésors !

— Mais qui peut, *Yanpoupo* ! Je n'ai vraiment jamais pu comprendre ce qui s'était passé entre toi et l'animal aux poils doux et à la corne... »

Je n'ai pas répondu. Il me semble que nous avons été interrompus par l'arrivée de visiteurs. *Mbil idou inga kat kara* ! Ce sésame permit à Mère de me sortir d'affaire. La chose est plausible. Mais il me reste la

nostalgie du singe acrobate et de l'ami au sourire enjôleur. La signification de ce sésame utilisé par Mère est fluctuante et insaisissable. Elle peut vouloir dire que les petites gens doivent rêver à un grand destin, et que le malheur peut toujours être contourné. Pour Mère, il est tout aussi clair que la Vierge Marie est le matin du monde et le diable sa liquidation. *Mbil idou inga kat kara* lui rappelait aussi son enfance, les sagesses anciennes, l'enseignement proverbial, les préceptes de sa propre mère, Koukou, et les conseils des matriarches de son village. Il convoque un peu la peur des vastes rivages où vont s'échouer les hommes et maintenant aussi, dit-on, les baleines, car les temps sont déréglés et les horizons chamboulés. La puissance des hommes paraît aussi être devenue leur plus grande fragilité. Tout chancelle et menace de s'effondrer. Les clignotants faits pour avertir le futur naufragé ne parviennent plus jusqu'à lui ; ils ne jouent plus le rôle d'alerte pour nous préserver des naufrages et de l'hystérie. Mère a lutté pour que je quitte le pays natal. Même lorsque Jean-Claude Ottou annonça à la radio, au journal de treize heures, mon nom qui était sur la liste des joueurs appelés en équipe nationale junior, elle ne sauta pas de joie devant le poste, ne dansa pas dans le quartier, un sourire lumineux éclaboussant ses dents du bonheur. Elle alla bougonner dans la cuisine où je la trouvai, pensive, les poings serrés, comme si un ennemi invisible rôdait, auquel elle allait décocher des coups. Par les hasards de l'histoire, notre camp de base, celui de l'équipe nationale des Lionceaux, reçut aussi la grande équipe des Lions indomptables. Il fut établi dans notre quartier, à la Cité-Sic, dans un ancien pensionnat privé situé en face de l'église du Christ-Roi, où j'avais balbutié quelques maladroites prières pour verdier mon ciel. Père vint m'y rendre visite, Mère se garda bien de le faire. Elle ne fut soulagée que lorsque je m'envolai pour l'Europe, où je passai enfin le baccalauréat. Elle dansa deux jours durant et épingla sur le mur du salon non seulement ce qu'elle considéra, longtemps, comme le plus beau des parchemins, mais aussi le passeport spécial de couleur jaune ; elle avait réussi à convaincre les autorités de me le délivrer. Elle jura que je partais en vacances en Europe à l'invitation de mes aînés. Elle promit que je n'y resterais pas longtemps. Pour me contraindre à revenir au pays et y continuer à jouer au football, ce sauf-conduit avait une validité limitée à trois pauvres mois non renouvelables...

Parfois, même après des pages farcies d'écriture comme je noircissais naguère mes cahiers d'écolier, sans doute pour donner un espoir à Vilaria, raconter cette mère disparue est comme tresser une sépulture de paille destinée à dévaler bien vite la montagne pour se disloquer dans les ravins de la mémoire. Je la revois lumineuse dans sa peau qui avait la couleur de la nuit. Il est des nuits soudain impénétrables, parce que trop éblouissantes. De profil, mère ressemblait à une renarde à l'affût. De face, la voici agnelle. Une fossette lui creusait le menton et ses yeux, jadis noisette, étaient devenus gris souris – comme la couleur de son manteau parisien – à force de souffler sur les braises d'un foyer dont les épaisses fumées de bois, avant l'introduction des cuisinières à gaz, modifièrent leur teinte originelle. Je revois son sourire flamboyant, que rehaussaient ses dents du bonheur !

Mère est partie en septembre dernier. « Tout à coup », m'ont répété, incrédules, les aînés et mes cadets, au téléphone. L'un des aînés, celui qui a recueilli son dernier souffle à Yaoundé, me l'a répété hier. Malgré le temps qui vient de s'écouler, sa voix trahissait encore l'étonnement, mieux, la sidération suprême. L'autre aîné, Zak, m'a dit la même chose, ajoutant que rien ne sert vraiment de s'interroger sur la manière dont la fin survient. « C'est un combat perdu... pour l'éternité. » La dernière heure n'est pas une sentence sans appel, car il y a l'ultime pelletée de terre ! On m'avait dit que ma présence était réclamée. Que l'on pouvait surseoir à toute inhumation. Non, les adieux intimes sont souvent interminables. L'important est que le rite de départ ait lieu dans des délais raisonnables.

Je garderai toujours en tête le physique menu de Mère. Son sourire, ses dents d'albâtre, parfaitement alignées, les incisives supérieures légèrement inclinées vers l'avant, souvent prêtes à déchiqueter et à mordre quiconque cherchait noise à sa progéniture. Il ne fallait donc pas se fier à son air premier, avenant, prévenant, anesthésiant. Je me suis demandé qui se trouvait à ses côtés, juste avant qu'elle ne quitte notre espace. Peu de monde : Laurent et son épouse Lydie, puis Onomoro et Petite Sœur Chantal, alitée et à moitié paralysée, allongée près de notre petite fleur qui fanait. Elle l'a vue se lever, puis, comme dans un film au ralenti, l'a vue se courber. On l'aurait dite frappée par une machette invisible, avant de se plier en

deux. Petite Sœur a vu le corps de notre vigoureuse entrepreneuse se tasser. Elle a sonné l'alerte. Onomoro a bondi vers celle qui partait ; il a tendu le bras et la tête blanchie de Vilaria est venue s'y endormir.

« La dernière heure, c'est-à-dire le dernier instant en réalité, ressemble à une blague ! » a rugi, incrédule, Onomoro. Aucun massage n'a pu relancer le cœur éteint. Aucun cri n'a plus remué les yeux vitreux. Mère a été transportée aux urgences de l'hôpital central de Yaoundé, « Ongola » en beti, ainsi qu'elle aimait appeler la capitale ; elle y a rapidement été installée dans un brancard. « On a l'impression que les soignants ne s'affairent jamais assez vite et que c'est la lenteur qui tue plus que la mort elle-même ! » Onomoro n'a pas arrêté de marcher le long d'un couloir engourdi et morne, aux relents de mercurochrome, de sparadrap, d'éther et de cette odeur âcre de sang coagulé. Il a fureté en vain, lorgnant une porte entrebâillée. Suivant une infirmière empressée, puis renonçant à lui emboîter inutilement le pas. Un médecin, portant un collier de barbe, le même qui s'était déjà penché sur Mère, tâtant son pouls, posant sur son torse un défibrillateur et tentant d'abord paisiblement, puis de manière accélérée, un ultime massage, s'est planté devant mon frère, la mine défaite par l'impuissance. Il a cherché ses mots, et un soupir suivi d'un haussement d'épaules a été l'amorce de l'annonce.

« Docteur, elle n'est pas malade, elle dort, n'est-ce pas ? !

— Il faut se rendre à l'évidence et vous munir...

— Me munir de quoi, docteur ?

— D'un grand courage, monsieur. »

Mon frère a ouvert des yeux grands comme des soucoupes. Il a dit non, non et non. Et, comme pour donner un contenu à son refus, comme si cela aurait pu avoir un effet rétroactif, annuler la chose, modifier la sentence du destin et remettre Mère debout, la voix de mon frère brisée en morceaux a raconté que Mère avait passé une journée paisible, souriante. « On ne quitte pas la vie comme ça, n'est-ce pas, docteur ? Elle s'est levée de bonne heure. A pris le petit déjeuner et nous avons reparlé du bon vieux temps. Sur le coup des treize heures, nous avons à peine écouté le bulletin d'information à la télé, puis nous nous sommes mis à table. Lydie, la femme de Laurent, mon petit frère, vous le connaissez, n'est-ce pas ? Tout le monde le connaît à Yaoundé, au carrefour des deux brasseurs ; Lydie a cuisiné un plat que maman adore : le *n'domba minkons*. »

Ce plat a été le dernier pris par une énergique créature. Des papillotes en feuilles de bananier, dans lesquelles sont enfermées des terrines de graines de courge, assaisonnées avec différents ingrédients. L'ensemble cuisait à l'étouffée. Lydie n'a sûrement pas oublié ce poivre spécial de Penja dont la saveur épicée n'a pas d'équivalent au monde.

Mon frère eut beau argumenter, le propos du docteur n'a pas varié. Il a raconté la journée de Mère, comme si le médecin pouvait se saisir d'un détail pour la ramener de son ultime sommeil. Elle s'était levée, le matin, de bonne humeur. Avait égrené son chapelet, béni par le pape Benoit XVI, et que je lui avais rapporté de Rome. Elle avait prié. Elle avait apprécié le repas de midi et avait couvert Lydie de louanges. Courage ! répétait le médecin à Onomoro. Mère voyait la vie en rose. Elle s'était tournée vers Chantal, la petite sœur alitée. Lui avait dit que la paralysie des membres inférieurs qui la frappait passerait. Courage ! La vie vous courbait la tête, mais il fallait la redresser pour ne pas courber l'échine. Mère avait d'étonnantes réflexions. Courage ! Et puis elle eut une idée et appela Lydie. Pour faire et refaire des comptes. Un nouveau projet venait de germer dans son esprit. Mère a toujours eu des tas de projets. Courage ! Elle alla ensuite satisfaire à sa traditionnelle sieste. Elle marcha vers sa chambre, en s'appuyant sur les murs, car elle détestait les cannes. « C'est pour les grabataires ! » Courage ! Après la sieste, elle reprit ses conversations là où elles s'étaient interrompues. Elle demanda à Onomoro, pour son nouveau projet, de réserver deux places dans le bus. Elle voulait se rendre avec lui, le lendemain, le 5 septembre, à dix heures pétantes, à Douala.

« Elle a voulu se lever et c'est ici que tout s'est gâté. J'ai entendu Chantal me crier que maman se cassait en deux. J'ai bondi, et son corps tout entier s'est écroulé dans mes bras. » « Le cœur a lâché. Définitivement, monsieur Éric Onomoro. » « Wèèh ! Que faut-il faire, docteur ? » « Venez, nous allons remplir les formalités d'usage. Le médecin légiste nous attend. Prions pour votre maman, si vous êtes croyant. Au nom... » « Du Père du Fils et du Saint-Esprit. Amen !... »

Missive d'outre-limbes

Reçu cette nuit, aux environs de quatre heures du matin, un mot de Mère. Quelle délectation d'avoir de ses nouvelles ! Le postier n'a eu qu'à sonner et j'ai immédiatement bondi, ouvert la porte, réceptionné le message et décacheté le merveilleux pli... *Assimba ! Miraculum !*

« *Yanpoupo,*

Le pays inviolable, c'est ainsi qu'on appelle l'endroit d'où je t'écris. C'est un lieu fantastique et qui s'étend à l'infini de l'infini. Il est donc un endroit bien étrange. Devine quelle a été ma première et stupéfiante découverte ici. C'est fantastique ! C'est vraiment une ahurissante découverte. J'ai eu Apulée pour maître d'école et les choses sont allées très vite. Et Cheik Anta Diop est quelqu'un de fascinant dont les conversations nous enchantent chaque fois qu'il prend la parole. Nous avons tellement de possibilités ici ! Mais ne va surtout pas t'imaginer que nous avons tous les droits, comme celui de te réveiller quand je veux comme je le fais en ce moment. C'est à titre exceptionnel. N'est-elle pas exceptionnelle, ta petite maman, que tu songes à jeter aux oubliettes comme on le ferait de babouches usées ? Après tout, je te comprends. L'oubli est le luxe et la misère des humains ! Oublier pour ne pas être rongé est une chose. Enfouir les choses pour oublier, c'est s'enfuir en vain. Ici, où nous sommes, je mesure bien la différence, puisque nous sommes maintenant dans un état qui n'est plus assimilable au vôtre. Nous côtoyons la totalité et le chaos. La totalité pour nous, le chaos pour les autres. En disant ceci, je ne t'explique rien, car rien n'est explicable d'ici avec les mots de là-bas. Et les mots d'ici, mon petit bonhomme, n'ont aucun équivalent qui puisse atteindre votre compréhension de terriens. Ils n'appartiennent qu'aux âmes immortelles. Dans votre langage et avec vos perceptions, leur seule traduction équivaldrait à un foudroiement viral. Or, mon cher enfant, ta pauvre maman est bien la dernière qui songerait à pareil scénario, même si tu te prépares à me ranger dans ces placards qu'on n'ouvre plus qu'au moment où tout ce qu'on y a entassé a été visité par les araignées et n'attend plus que le vide-ordures. “Non, petite maman, ce n'est pas mon projet ! Non, non,

non ! Tu es ineffaçable et les gommes pour éventuellement le faire n'ont pas encore été inventées. Quelle joie, ô Petite Mère, j'éprouve à te lire ! Ne vois-tu pas les larmes de bonheur qui ruissellent sur mes joues ?” Petit farceur, *Pepa*, je les essuie même du revers de la main. N'est-ce pas ainsi que j'ai toujours procédé ? “Oui, c'est exact. Tu n'as donc pas changé ! As-tu aussi conservé cette vieille manie d'avoir un doigt fourré dans une narine afin d'y débusquer des crottes de nez ? Dis-moi !... Je peux te l'avouer, ce tic me couvrirait de honte devant les grandes personnes que tu recevais et qui devaient bien te prendre pour une sauvageonne.” *Komma*, Pééé ! Tu as donc eu honte de ta petite maman qui veillait sur toi jour et nuit ? Qui veille toujours sur toi ! Tu l'as peut-être oublié, petit ingrat chéri, mais je vais te révéler quelque chose : quand tu pratiquais ce sport ridicule où il fallait courir pendant des heures derrière un ballon, parce que tu voulais imiter ton papa, je ne pouvais pas dormir tranquille la nuit, tant que je n'avais pas soigné tes blessures. Tu t'efforçais de les cacher, mais un enfant ne dissimule pas ses soucis à sa mère. Surtout à Vilaria ! J'attendais que tu t'endormes et j'arrivais à petits pas dans ta chambre, pour ausculter tes tibias et tes cuisses. Je vérifiais si les méchants coups que des énergumènes t'avaient assénés sur le terrain de football avaient besoin de ma pommade miraculeuse. Ton père ronflait. Toi aussi. Y a-t-il en ce monde quelqu'un d'autre qui a su veiller sur toi comme moi ? Qui ? Ta femme ? Ton père ?... À leur manière... Pas comme ta maman. Tu salueras pour moi ma belle-fille. À propos de ton père, je ne devrais pas le dire ici, et ne pense pas que ce soit pour me réjouir. Les mauvais comportements se paient. Cash ! À cause des coups qu'il distribuait et des gros yeux qu'ils roulaient pour me réduire au silence, il a eu droit à un séjour dans un camp de redressement. Lui et ses semblables y sont passés. Combien de temps a duré ce camp ? Je n'en sais rien. Je n'ai jamais voulu le savoir. Je pourrais, mais à quoi cela me servira-t-il ? Ici le temps n'est plus une donnée qui compte puisqu'il s'étire lui aussi sans fin. J'ai le temps. Tiens, si tu veux le savoir, j'irai consulter les archives, car nous pouvons accéder à tout. Ici, il n'y a pas de secret, car il n'y a pas d'État ni de ministres ni de matraques, mais des âmes bienveillantes. Le redressement a marché et ton père n'a plus les yeux qui s'arrondissent et qui jettent des flammes avant que les poings ne se ferment et ne décochent les coups comme des flèches. Il a raté, tu sais, la carrière de boxeur ! Je l'entends qui

discute paisiblement avec ses frères... Des inséparables, je te dis. Je t'écirai une autre lettre sur le clan des Ébodé. S'il s'est reconstitué ici ? Mon cher petit, tu dois savoir que ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. Mais le plus drôle ici, c'est de voir comment ces anciens mâles, après le camp de redressement, sont devenus doux et serviables comme des agneaux. On a perdu beaucoup de temps à cause de cette malheureuse croyance aux privilèges de la testostérone ! Nos matriarches sont folles de joie ici. Tu en as les larmes aux yeux ? "L'émotion, Petite Mère !... L'émotion !... Dis, Petite Mère, le paradis est-il donc vrai ?" Et comment, *Yanpoupo*, puisqu'il est, comme l'a dit un prophète, sous les pieds de la mère !... Mais ne parlons pas de cela ! Louange à la sainte Marie, Mère de Dieu, et gloire au Créateur de toute chose ! Grâce lui soit rendue pour les siècles des siècles, car c'est son immense bonté qui habille les ciels d'océans de félicité. Je n'ai pas changé ? Mais oui, *man pepa*, mes ciels sont souvent effleurés par les vaguelettes d'inquiétude. Ils me viennent en pensant à vous. Nos âmes sont apaisées, mais qu'importe, nous pensons toujours à ceux que nous avons connus dans une autre vie et nous les attendons. L'accueil que nous leur réservons n'a nul équivalent dans la création et dans l'imagination de chez vous. C'est chaque fois une découverte qui nous surprend nous-mêmes. Cependant, Pééé, *Yanpoupo*, *man teta*, mon petit, dis à tes frères et sœurs que j'aime et qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour mon ultime voyage de ne pas se presser de nous rejoindre, c'est le moyen le plus sûr, nous le savons tous ici, de rôtir en enfer, dont les hurlements nous fendraient le cœur si nous n'étions immunisés contre le vague à l'âme. Mais nous ne pouvons plus nous mettre à verser des larmes. Un oiseau est fait pour voler. Nous sommes les derniers oisillons du destin. Nous pouvons ainsi migrer d'un endroit à un autre. Ils sont toujours plus merveilleux les uns que les autres ! C'est beau et c'est ainsi ! Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai été fasciné par le bondissant Neil Armstrong ? Gagarine et lui sont des amis. Tu ne peux savoir combien c'est drôle de les suivre dans les espaces qu'ils continuent de découvrir. Vos Bezos et autres corsaires de l'espace ne verront jamais ce qui est disponible à tous et ne peut être la propriété de quelques-uns. Heureusement !...

Poupo, petit monstre, qui veut me jeter à la poubelle comme une chaussette que même les plus fines souris ne veulent plus visiter !

Écoute toujours ta pauvre maman, comme lorsque nous faisions la vaisselle, moi la lavant, toi la séchant et la rangeant. Nous formions une belle équipe, n'est-ce pas ? Range justement ta vie du côté des occupations utiles aux gens ! Amuse-toi aussi sainement que tu le peux et ne cours pas les honneurs. C'est une compétition qui serait parmi les plus burlesques si elle n'assombrissait pas tant l'existence de ceux qui s'y jettent corps et âme.

Yanpoupo, j'ai lu ton dernier livre sur ta petite maman. Je n'ai pas eu besoin de le promener ici ou là en me trémoussant, remplie de toute la fierté maternelle qui ne me quittera jamais. Ici, nous la démontrons autrement. Je t'en parlerai un jour. Je ne pensais pas que tu écrirais tout ce que nous avons traversé comme joies et peines. Tu as une bonne mémoire. Je me dis aussi que Laurent et Charlotte ont dû te souffler quelques épisodes. Tu as convoqué ta grand-mère Koukou, mes sœurs et mon frère, lui qui n'a jamais rien su faire de mieux que s'esclaffer, même au milieu des pierres ponce dégringolant de la montagne. Ne dis surtout rien à ta tante, Marie-Thérèse, ma petite sœur adorée, qui a tant aimé me détester ! Prétend-elle toujours que j'ai fait tous les trafics du monde pour sauver mes enfants de la misère ? "Non, elle ne pense pas comme ça !" Eh bien, mon petit, tu défends ta tante, je vois. Tu prends son parti contre ta maman chérie ? Je rigole, mon enfant, je rigole. Elle n'a pas eu la force de sortir de sa voiture le jour de mon enterrement. On te l'a dit, n'est-ce pas ? Mais je l'ai vue, moi, et j'ai été rassurée par sa présence, même lointaine, distante de la grande assemblée venue me libérer du monde des humains. L'essentiel, c'est la communion des pensées et l'observation des rites. Seule sa présence a compté pour moi. La venue de ma petite sœur au village doit être considérée comme la manifestation de son amour pour moi. C'est tout. Tu n'es pas venu assister à la dernière pelletée de terre jetée sur ta pauvre maman. Je t'en ai voulu. Mais il faut enterrer les querelles qui tuent à petits comme à grands feux. Tu as, sur ce plan, bien résumé mes sentiments dans ton livre. Oh, j'aimerais quand même, pour une édition future, que tu puisses ajouter ce que je vais te chuchoter. Penche vers moi ton oreille, pour recevoir un secret. Les gens doivent apprendre à attendre et pas s'habituer à tout prendre. La valeur des choses s'évapore sous l'abondance. Attendre, n'est-ce pas ce que j'ai fait de mieux en dehors de vous enfanter ? Attendre que vous soyez grands, attendre que vous

trouviez chacun une voie honnête et digne. Penche-toi, *Yanpoupo*, que je te murmure ce quelque chose à l'oreille !... Voilà !... Tu me comprends ? “Cinq sur cinq !...”

Une dernière chose, Pééé : avec ce livre sur la louve qui t'a enfanté, tu es parvenu à accoucher de ta vieille maman sans douleur, alors que moi, j'ai hurlé mille morts pour te sortir de mon ventre, tant tu étais joufflu. Pééé, un livre qui parle de moi méritait de contenir au moins mille et une pages, non ?! Je ne suis pas qui ? Shéhérazade ? *Bebela Zamba*, je suis mieux : ta mère !... Comment je sais d'ailleurs que tu as écrit ce livre ? Nous avons des espions sur terre ? *Man Teta*, *koine ma lan à nnem woé a nà kalara*. Je te lis avant que tu aies couché sur ta page les mots qui me font battre le cœur. C'est comme ça, ne cherche pas à comprendre. Nos univers sont séparés ? Ce n'est pas le terme que j'aurais utilisé. Juxtaposés ? Hum !... Votre géométrie n'est pas la nôtre. Ceci ne veut pas dire que nous sommes séparés par une muraille. Nos sensibilités sont autres. Meilleures ? Je n'ai pas dit ça. Je n'ai d'ailleurs pas à juger. Je n'ai pas à trancher. Une différence ? Tu m'en demandes trop, mon enfant. Tiens, les questions se posent chez vous. Nous, nous n'avons ici que des réponses. Est-ce à dire que nous ne nous posons plus de questions ? C'est un peu plus subtil et moins compliqué que ça. Nos vies, car nous en avons incontestablement, s'échelonnent selon différentes échelles. Il nous appartient de monter sur l'une ou l'autre et ce qui peut être complexe à une échelle, s'éclaire sur l'autre. Toute existence à son supplément d'existence ? On peut le dire. Toute question, quand on est devenu un pur esprit, a sa réponse plus une surprise. Étonnant, non ? Te résumer ma journée ? Impossible, mon enfant ! Vraiment impossible ! Par contre, laisse-moi revenir à ton livre. J'ai été étonnée de ton silence concernant un épisode particulier. Il s'agit de la période au cours de laquelle tu as repris tes études. Le Seigneur avait reçu mes prières qui couvraient la totalité de notre ciel de Douala. Tu avais, sous la direction du Très-Haut, quitté les terrains de football pour reprendre tes études. Te souviens-tu de ce diplôme qui m'a tiré tant de larmes chaudes et lourdes après les cris de joie lorsqu'il est arrivé par la poste ? Elles creusèrent tant elles étaient lourdes la terre de Douala en tombant de mes yeux. J'exagère ? Tu ne t'en souviens plus ? Tu es vraiment un endormi, mon fils. Je vais te rafraîchir la mémoire : Tu m'avais envoyé un petit diplôme, vraiment petit. Je n'avais pas pu danser en

accrochant celui-là au mur. Il était en effet plus petit que le brevet de chez nous. Tu m'avais habitué à de plus grands. Tu m'avais dit que tes aînés, Zak, Onomoro et Charlotte, t'avaient entouré d'une grande affection pour l'obtenir. On disait ici que c'était celui qui donne accès au poste de ministre. Comme j'avais été contente ! Je l'ai claironné partout. Bien sûr, ta chérie, Rabiaa, et tes belles-sœurs, Céline Ébodé, Aïcha, Brigitte et Mina, t'avaient soutenu. Tous avaient applaudi ta soutenance et fêté ton triomphe. Pourtant, vois-tu, moi, je n'avais pas dansé en recevant ce diplôme-là. Ah, tu comprends maintenant ?... J'ai vraiment pleuré comme une Madeleine, car il était tout riquiqui et il avait l'air d'un timbre-poste. "Maman, m'a dit ton frère Laurent, les Blancs économisent le papier et ils ne fabriquent plus des diplômes à la taille d'éléphant, parce qu'il faut préserver la forêt." Eh oui, j'ai alors compris que ce n'était pas la grosseur du papier qui fait la valeur des études. Les titres et les diplômes ne font pas les hommes. Bien sûr, *Yanpoupo* ! Je n'en ai aucun, sauf celui d'avoir porté douze enfants et élevé le double. Douze ingrats ! J'aurais dû me contenter de danser et ne jamais enfanter. Je plaisante, mon petit. Je suis heureuse de t'entendre. Au pays inviolable, on ne verse pas de larmes. Le monde brûle ? Je crois entendre ton père !... Ah, les virus varient et vous donnent le tournis... Eh bien, mon petit, chaque génération récolte ce qu'elle a semé. Pééé, ne le prends pas mal, car j'ai une dernière observation sur la langue à propos de ton roman ; ce n'est pas du tout une critique. Tu as dit ce qui devait l'être et j'ai déjà entonné l'air de *Mbembe ndoman* de cet agile danseur que restera pour moi René Zogo. J'ai aussi chanté *Sweet Mother* de Prince Nico Mbarga. Bien évidemment, la musique de Nkodo Sitony, le roi du bikutsi, et, surtout, l'air de *Metil Wa* ont retenti ici. Il m'a rendue tellement heureuse ! Tiens, confidence pour confidence, cette chanson-là a failli me renvoyer sur les pistes de danse quand elle est sortie. Je ne l'ai jamais raconté à personne, même pas à ma sœur Arsène ! Mais je te le jure, sur la tête de nos ancêtres, elle m'a redonné une folle envie de redevenir danseuse. Qu'est-ce qui m'en a empêché ? Tu étais déjà né et éveillé à la lecture. Tu me promettais déjà d'écrire un livre pour ta pauvre maman ! Veux-tu me faire encore entendre cette chanson comme à l'époque où tu la jouais sur ta guitare ? Hausse un peu le volume pour que je t'écoute à mon aise !... Maintenant, je vais te confier un secret : tu ne peux pas savoir combien ça m'aurait réjouie si

tu avais achevé d'une autre façon ce drôle de grand livre que tu as écrit sur ta petite maman. J'ai ri en lisant le réveil brutal de l'écrivain en nage et qui reçoit une lettre d'outre-ciel ! À moi de chanter Je t'écris une lettre, mon petit enfant beti : *Metil wa à ndo, à mongo ya ngoliwondo ! Me til wa a ni...* À mon avis, tu aurais pu finir *notre histoire* par cette question : Pourquoi papa boit-il de l'eau ?

Évidemment, Pepa boit dolo paskil a chouève ! »

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

© *Éditions Gallimard, 2022.*

EUGÈNE ÉBODÉ

HABILLER LE CIEL

Je n'ai pas assisté à l'enterrement de ma mère. Pendant une interminable année, des assauts de culpabilité m'ont rongé. Il m'a semblé, pour en sortir, qu'un catafalque de papier me permettrait non point d'ensevelir la disparue, mais de reconstituer son existence et de m'apaiser. L'ancienne danseuse qui ne savait ni lire ni écrire s'est alors redressée, telle qu'elle avait toujours été, opiniâtre, énergique et tournée vers un impératif : faire de chacun de ses nombreux enfants un être accompli. En écrivant ce qu'elle a aimé, détesté ou combattu, m'est bien sûr revenu notre secret ; enfant, alité et agonisant dans un hôpital, un vieil inconnu murmura à Mère une formule qui me sauva la vie : « **Mbil idou inga kat kara.** » Par-delà nos espaces désormais disjoints, Mère intervient toujours. Ce livre en est la preuve. Il redonne voix et corps à celle qui m'invitait à habiller le ciel de prières pour détourner de mon chemin de furieux orages.

E. É.

Eugène Ébodé, écrivain de renom, est administrateur de la nouvelle chaire des littératures et des arts africains à l'Académie du royaume du Maroc. Il sculpte dans son onzième roman une mosaïque africaine éclatée autour d'une Mama Africa protectrice en diable et divinement inoxydable.

DU MÊME AUTEUR

Romans

LA TRANSMISSION, Gallimard, Continents Noirs, 2002, Folio no 6734

LA DIVINE COLÈRE, Gallimard, Continents Noirs, 2004

SILIKANI, Gallimard, Continents Noirs, 2006

MADAME L'AFRIQUE, Apic, Alger, 2010

MÉTISSE PALISSADE, Gallimard, Continents Noirs, 2012

SOUVERAINE MAGNIFIQUE, Gallimard, Continents Noirs, 2014

LA ROSE DANS LE BUS JAUNE, Gallimard, Continents Noirs, 2015, Folio
no 6073

LE BALCON DE DIEU, Gallimard, Continents Noirs, 2019

BRÛLANT ÉTAIT LE REGARD DE PICASSO, Continents Noirs, 2021

Poésie

LE FOUETTATEUR, Vents d'Ailleurs, 2006

Contes

GRAND-PÈRE BONI ET LES CONTES DE LA SAVANE, Monde global, 2006

Nouvelles

LA DAME ÉTOILE *in* DERNIÈRES NOUVELLES DE LA FRANÇAÏRIQUE, Vents
d'Ailleurs, 2003

LE CAPITAINE MESSANGA – ouvrage collectif, Gallimard Jeunesse, 2004

ANATA ET BASILOU – ouvrage collectif, Gallimard Jeunesse, 2005

LE MATCH RETOUR – ouvrage collectif, Gallimard Jeunesse, 2006

LA PROFANATION *in* DERNIÈRES NOUVELLES DU COLONIALISME, Vents
d'Ailleurs, 2006

MAHROUSSA L'AFRICAINNE, Apic, Alger, 2009

SARAH VAUGHAN : LADY SCAT *in* LE TOUR DU JAZZ EN 80 ÉCRIVAINS
(livre collectif sous la direction de Franck Médioni), Éditions Alter Ego, 2013

Journal

TOUT SUR MON MAIRE, Demopolis, 2008

Réflexion

POUCHKINE : L'ICÔNE UNIVERSELLE OU LE BANTOU MAGNIFIQUE, *in*

- FIGURES TUTÉLAIRES, TEXTES FONDATEURS, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2009
- L'EXERCICE DE LUCIDITÉ, *in* AFRICAN RENAISSANCES AFRICAINES. ÉCRIRE 50 ANS D'INDÉPENDANCES, Silvana Éditoriale, 2010
- LES OCCASIONS MANQUÉES DU PRINTEMPS ARABE – ouvrage collectif, Université de Kenitra – *in* QUAND LE PRINTEMPS EST ARABE, La Croisée des chemins, Casablanca, 2014
- CONSIDÉRATIONS SUR LA PALABRE VUE COMME LE PLUS PETIT DÉNOMINATEUR COMMUN DES PEUPLES D'AFRIQUE, *in* PROMESSES D'AFRIQUE, PUI, Rabat, 2018
- SI LE CORONAVIRUS POUVAIT PARLER, *in* CE QUE NOUS VIVONS. RÉFLEXIONS AUTOUR DE LA PANDÉMIE DU COVID-19, La Croisée des chemins, Casablanca, 2020
- CONTRE LE DISCOURS DE VICTOR HUGO SUR L'AFRIQUE, *in* QU'EST-CE QUE L'AFRIQUE ? RÉFLEXIONS SUR LE CONTINENT AFRICAIN ET PERSPECTIVES, Sembura, La Croisée des chemins, Casablanca, 2021
- POÉTIQUE D'UN « DOUBLE-MAÎTRE » *in* HOMMAGE À ÉDOUARD GLISSANT, NRF, Gallimard, 2021

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicace

Exergues

Mère et fils

La louve aux mots perçants

Entends-tu l'oiseau qui chante ?

Un fils sans mère

Les parachutistes sans parachute

Cheval Fougueux n'est pas inamical

Habiller le ciel

Le brasillement des fougères

Les danses de ma mère

Détester la défaite

Les rêves de ma mère : Onambélé et l'affaire des ânes

Le Grand ami

Missive d'outre-limbes

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Habiller le ciel d'Eugène Ébodé
a été réalisée le 12 juillet 2022 par les
[Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072994074 - Numéro d'édition : 545554)

Code Sodis : U46889 - ISBN : 9782072994111.

Numéro d'édition : 545558.

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.